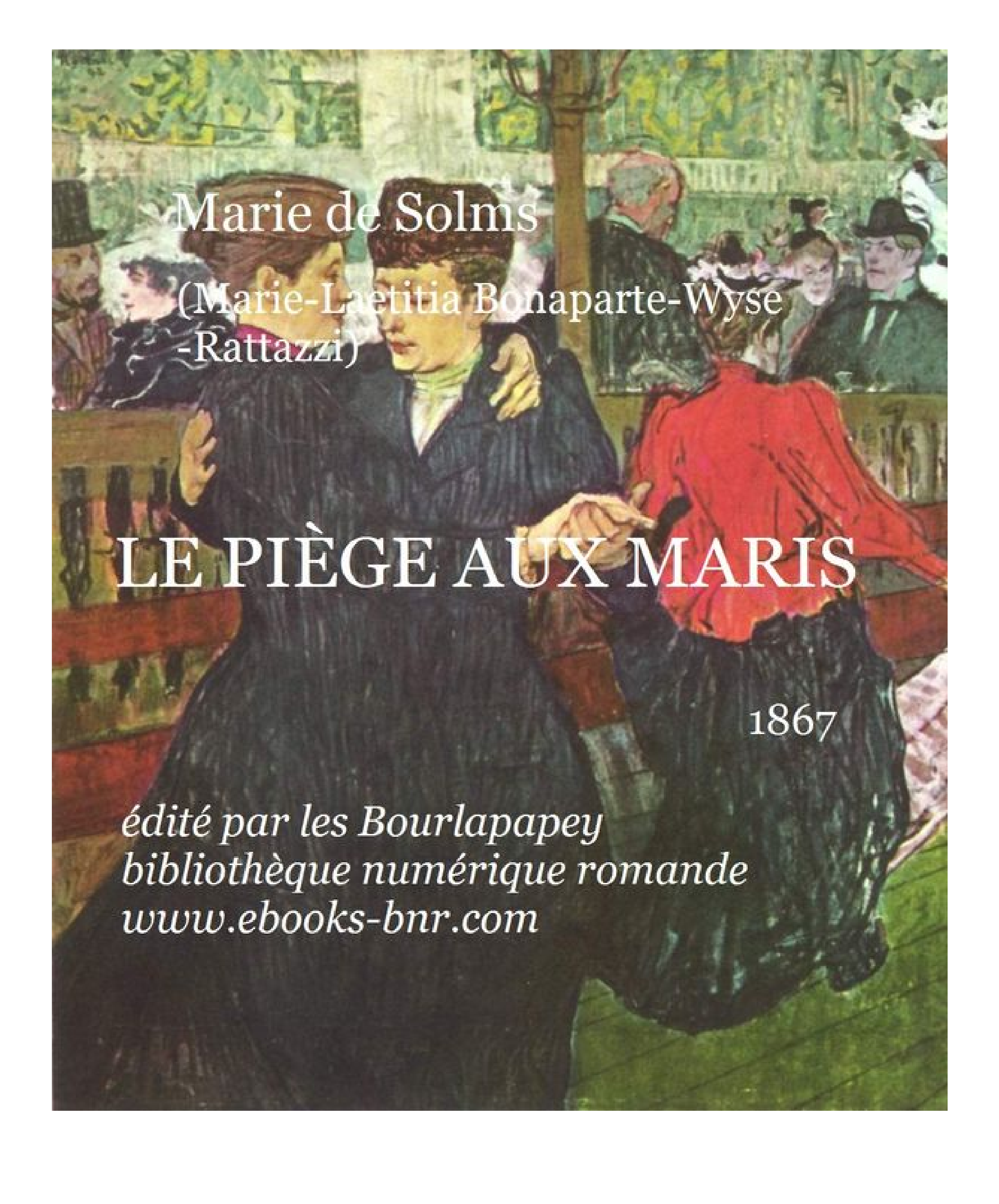

Marie de Solms
(Marie-Laetitia Bonaparte-Wyse
-Rattazzi)
LE PIÈGE AUX MARIS
1867
édité par les Bourlapapey
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Marie de Solms

(Marie-Laetitia Bonaparte-Wyse

– Rattazzi)

LE PIÈGE AUX MARIS

1867

Édité par les Bourlapapey

bibliothèque numérique romande

www.ebooks-bnr.com

I

Entre Domfront et Comlie.

Une plaine, des champs cultivés que traverse une grande route. À l'horizon, des collines basses, une futaie, les toits d'un village, sur la route, une maison isolée. Les maisons, comme les rues et les hommes, ont une physionomie : les unes ont l'air calme, d'autres, l'air affairé. Par cette porte, doit passer un célibataire ; de cette fenêtre, il ne peut sortir que des voix d'enfants. – Ne voudriez-vous pas aimer sous ce toit, pleurer sous cet autre ? – Comme on doit être heureux derrière cette cloison ; mais que l'on doit souffrir à l'ombre de ce mur !…

Celle-là ressemblait aux maisons dont les journaux illustrés donnent le *Fac simile*, lors des grands procès en cour d'assises, avec ces mots écrits au-dessous : *Maison du crime !* Elle était sinistre : sa porte, garnie de clous à têtes rouillées, semblait ne devoir s'ouvrir que devant une sommation. La poussière du chemin s'était attachée invinciblement aux carreaux de ses étroites fenêtres. Le tout, noirci et délabré, n'avait qu'une longue cheminée dont nulle fumée ne s'échappait.

La fumée implique le feu qui pétille, – le repas qu'on apprête, – la ménagère qui va et vient, son tablier retroussé sur le côté, – des enfants qui crient, – des casseroles qui chantent : – mille choses joyeuses dont cette maison paraissait dépourvue.

Flanqué contre elle, un toit à porcs, à demi caché par une touffe de sureaux ; de maigres poules errant dans la cour ; un chien étique dans une niche vermoulue ; un jardin rempli de mauvaises herbes et des arbres mal taillés entrecroisant leurs branches folles et, partout alentour, la plaine nue, le jour qui tombe.

Tout à coup, – pareil à un foyer dont la flamme, avant de disparaître, remplit l'appartement d'un jet de clarté, – le soleil couchant illumine le paysage. Et, – pareilles à un vieillard qui semble rajeunir, lorsqu'un éclair de mémoire ou d'intelligence traverse son cerveau, – la plaine et la maison retrouvèrent un peu de charme et de vie sous le soleil. La lumière occidentale fit étinceler l'herbe mouillée ; l'eau des fossés qui bordaient la route brilla comme un miroir d'acier ; les vitres des croisées

répercutèrent mille rayons. Les fleurs des arbres prirent des teintes d'or, et la flamme rouge de l'astre fît une sorte d'auréole aux branches des pommiers.

Mais cette splendeur ne dura qu'un instant ; le soleil disparut derrière les lignes grisâtres des collines et des nuages entassés à l'horizon. La lumière s'effaça entièrement, l'eau redevint boueuse, l'herbe noire et la tristesse s'étendit de nouveau sur le paysage. – Une lumière parut derrière les vitres de la maison.

Le vent du soir se leva, les feuillées craquèrent au bruit de sa musique lugubre. La bise fit fléchir les trémois dans les champs obscurcis ; le vent augmenta, il se prit à rugir, à faire crier le chaume, claquer les volets, à disperser des branchages et des feuilles. C'était principalement sur la route unie qu'il sévissait avec toute sa fureur. Nul obstacle devant lui : ni laboureur avec sa charrue, ni roulier avec sa charrette, ni cavaliers, ni piétons, – personne ! La nuit avait fait cette route déserte plus déserte encore.

Et voilà que dans sa course furibonde, le tourbillon le plus fort s'arrêta, par une brusque saccade, au moment où il rencontra la maison isolée. Le choc fut violent : un des volets se détacha et fit un tel fracas en tombant qu'on crut qu'il entraînait la muraille dans sa chute. L'intérieur de la maison devint visible. Deux grands lits avec des rideaux de serge bleue rayée de gris, quelques escabeaux et un banc de bois, un vieux fauteuil couvert d'une tapisserie usée, une armoire, des ustensiles de ménage : tels étaient les objets qui eussent frappé le regard d'un voyageur attardé, à moins que ce regard n'eut préféré suivre les contextures inextricables des toiles d'araignées s'enchevêtrant aux solives du plafond. Dans la cheminée, pas de feu ; sur la table, rien qui fît pressentir le repas, dont l'heure était cependant sonnée. Dans un des lits, – sous un drap qui semblait recouvrir un cadavre, tant il était rigide et tendu, – une femme, dont les lèvres blanches laissaient à peine passer le râle de l'agonie. – Sur un escabeau, tout auprès, un homme assis, la tête dans une main, l'autre main posée sur le lit, – dans une attitude immobile.

Cet homme pouvait avoir soixante ans. Il était de taille moyenne avec de larges et hautes épaules dans lesquelles rentrait le cou. Des cheveux gris très épais, emboîtaient son front qu'ils paraissaient rétrécir. Sa bouche aux coins durement arrêtés, semblait n'avoir jamais dû s'ouvrir qu'avec peine pour articuler un son. Son œil clair, abrité par d'énormes sourcils, exprimait en ce moment un désespoir farouche.

La femme qui était dans le lit et qui allait mourir, était-elle l'objet de ce désespoir ? – Oui, sans aucun doute, car c'était sur elle que se fixait obstinément le regard de l'homme.

Ce n'était pourtant pas sa femme ; il était vêtu comme le sont les riches fermiers, ou les petits bourgeois qui habitent la campagne. Il portait une veste de chasse et un pantalon en bon gros drap, tandis que les vêtements de la moribonde, jetés sur le pied du lit, étaient faits d'une toile grossière et tels que ceux des plus pauvres servantes. En outre, les mains calleuses de cette femme dénotaient le travail de la terre, et l'empreinte de sa face, – cette empreinte où se révèle le caractère de ceux qui vont cesser d'être, – dévoilait l'humilité ; l'humilité basse, cupide, hypocrite, de la paysanne pliée à la domesticité. C'était bien là le type de la servante-maîtresse ! Elle n'avait guère plus de quarante ans ; mais à la campagne, les femmes sont vieilles à cet âge-là. Le front de celle-ci avait des rides, et la pâleur de la maladie n'avait pas enlevé les teintes terreuses que le hâle lui avait mises aux joues. L'avarice était inscrite sur ses lèvres minces, la ruse sur ses pommettes que la peau tendue faisait saillir davantage ; le menton carré par le bout, gros et proéminent, impliquait la violence. Rien n'était sympathique en elle, malgré la souffrance qui la clouait sur le lit. Et cependant, dans le regard, dans la pose de l'homme, il y avait plus que de la simple pitié ; il y avait une désolation profonde, une de ces douleurs réfléchies sur lesquelles le temps semble devoir être sans pouvoir. À défaut des lèvres fermées, ce regard disait la pensée du vieillard et cette pensée devait être celle-ci : – En la perdant, je perds tout !

Était-ce donc qu'il n'eût ni épouse, ni enfant, ni parent, ni ami ? Qu'il se trouvât isolé sur la terre et que, obéissant malgré lui à la loi humaine qui fait qu'on ne peut vivre seul, il tint beaucoup à ce compagnon, l'unique et le dernier, – à cette servante qui ne l'avait pas abandonné, comme les autres, et qui seule était restée dans cette maison d'où chacun s'écartait ?

Était-ce encore qu'il eût aimé cette femme autrefois, et qu'au moment de se séparer d'elle à jamais, le souvenir du temps où il l'avait aimée lui revînt à l'esprit ?

Était-ce enfin une complicité qui les liait tous deux ? Quelque secret partagé ? quelque crime commis en commun ? un remords pareil ?

Nul n'eût pu le dire, si ce n'est ces deux êtres, à l'un desquels la mort ravissait la parole que la douleur clouait dans le gosier de

l'autre. – ils demeuraient ainsi tous deux, – elle râlant, lui immobile, – lorsque le vent qui s'était un instant ralenti, se mit à souffler et à mugir de nouveau.

En passant sous la porte, il faisait vaciller la petite lampe, de celles que dans les campagnes on nomme *cruciaux*. À cette lumière douteuse, des ombres dansaient le long des murs. L'homme se leva, prit la lampe et la posa plus près du lit, pour la mettre à l'abri de la tempête. Au même moment, le chien se mit à hurler. La malade fit un mouvement. Le vieillard entrouvrit la porte et siffla le chien ; – mais l'animal ne vint pas et son maître l'entendit qui fuyait dans la campagne en continuant à hurler. – Il referma la porte. La lampe était éteinte, il chercha du feu pour la rallumer. Comme il allait à tâtons dans le désordre de la chambre, un râle plus fort et plus prolongé que les autres parvint jusqu'à lui. Il s'arrêta court, n'osant frotter l'allumette qu'il venait de prendre et, sans haleine, il écouta.

– Plus rien ! Il voulut aller au lit ; ses genoux fléchirent et il s'affaissa sur la terre battue qui formait le plancher. Là, plein de terreur, accroupi, brisé, la face vers le sol, il attendit, écoutant toujours, mais n'entendant plus rien, si ce n'est l'orage dont la fureur semblait sans cesse s'accroître, dans cette nuit de colère et de désolation.

Enfin le vent cessa de souffler. Le soleil revint plus pâle qu'il n'était parti. Tout s'éveilla : les fleurs, les oiseaux et les insectes. La fumée des foyers lointains se mêla aux vapeurs matinales. La campagne reprit un peu d'animation et la route se couvrit de gens qui se rendaient à leurs travaux.

L'homme, alors, s'approcha du lit d'un pas lourd. Il contempla un instant la morte, lui ferma les yeux et arrangea le drap autour d'elle. – Puis il prit son chapeau, son bâton, et sortit en fermant soigneusement la porte.

Hier encore, c'était un homme robuste, à la démarche égale, à la main ferme, à la voix rude et forte. Ce matin, c'est un vieillard, cassé, chancelant, dont le geste hésite et qui ne saurait que répondre si un étranger lui demandait son chemin : à le contempler, cet étranger se sentirait pris d'une pitié profonde. Pourquoi donc les gens que rencontre le vieillard, et qui sont tous du pays, semblent-ils, au contraire, éprouver pour lui du mépris ou de la haine ?

Eh quoi, pas un bonjour amical, pas une main tendue ! Rien qui

témoigne du respect qu'on a d'ordinaire pour la vieillesse, ou de la pitié qu'inspire le malheur ?

Non ! – Tous s'écartent lorsqu'il passe.

Et lui, il va, comme s'il était habitué à voir tout le monde s'écarter ainsi devant lui.

II

Les Forgerons

La rue Lamartine fait partie du très petit nombre des rues de Paris que le grand courant de démolition et de reconstruction caractéristique du second Empire n'a pas complètement bouleversées. Elle n'est pas tout à fait droite, ses maisons ne sont pas tout à fait uniformes : elle a encore une physionomie. Ici, large et claire, plus loin, étroite et sombre, – elle a des maisons superbes et des masures à demi-construites en bois, des corniches sculptées avec art, et des toits de vieilles ardoises brisées ou noircies. Des piétons, appartenant pour la plupart aux classes ouvrières, suivent ses trottoirs ; des omnibus, des voitures de roulage, quelques fiacres à numéros jaunes, font sonner leur ferraille et trembler les vitres de ses croisées.

Il passe beaucoup de monde dans cette rue, qui joint, entre elles, les rues Cadet, Rochechouart, Montholon, – et les rues du Faubourg-Montmartre, des Martyrs, de Notre-Dame-de-Lorette et de Saint-Lazare ; mais on ne s'y arrête pas. Là, en effet, ni riches magasins, ni devantures curieuses ! – De pauvres industries : des coiffeurs, un bazar, quelques hôtels meublés, – une population d'artistes, de filles perdues, de petits bourgeois, de petits marchands…

La maison qui porte le n°… est une des plus mal construites, des plus délabrées et du plus triste accès. Un seul magasin occupe son rez-de-chaussée. C'est une boutique d'épicier, au-dessus de laquelle se lit ce seul mot : « *Bouton*, » (sans doute le nom du marchand), peint en lettres jaunes sur un fond brun. À gauche de la boutique, est une allée mal pavée, boueuse, dans laquelle, entre l'arrière-boutique de l'épicier et la loge du concierge située sur la cour, s'ouvre un escalier de bois, dont les marches frottées une fois par an, le jour de la saint Sylvestre, sont, dès le 2 janvier, maculées et presque impraticables. Les gens qui montent et descendent cet escalier, ne sont pas nés sur les marches d'un trône ; mais ce sont de bonnes gens qui tous exercent un honnête métier.

Ils habitent depuis longtemps cette maison, et jamais ils n'ont eu à déplacer un meuble pour cause de réparation.

Le propriétaire est un vieux rentier qui ne veut ni dépenser ses revenus, ni les accroître. Il a acheté cette maison telle qu'elle est et, telle qu'elle est, il la laissera à ses héritiers. Mais il ne songe pas plus à tirer parti du terrain qu'elle occupe, qu'à la démolir ou à l'exhausser d'un étage. Il ne vient jamais la visiter et s'en rapporte aveuglément à madame Sainte-Hélène, la femme du concierge, du soin de recevoir les loyers.

C'est madame Sainte-Hélène qui gouverne le n°… de la rue Lamartine : gouvernement absolu, tempéré par la grâce particulière aux reines. Son palais est situé, – on l'a vu, – entre l'escalier et la cour. La grande entrée est par l'allée. Un vasistas vitré donne sur l'escalier, une belle et large fenêtre, sur la cour. L'appartement du premier étage est libre en ce moment, *par suite de décès ;* – il faut qu'on meure pour s'en aller de cette maison-là ! – Le second est occupé par deux frères : *Cadet* Loir et *Didi* Loir. Tous deux sont tailleurs, tailleurs en vieux, tailleurs pour les pauvres. Cadet Loir, grand gaillard taillé en compas et fort comme un taureau, est l'esclave de Didi Loir, petit bossu à jambes de cigales. Garçons tous deux, ils emploient à l'année une femme de ménage, qui coud au besoin et les a vus souvent en déshabillé, – du moins à ce que dit madame Sainte-Hélène, en riant bien entendu.

Au troisième, c'est l'atelier de lingerie de madame Bricard.

Madame Bricard, veuve asthmatique, esprit fort, est indulgente pour les faiblesses de ses ouvrières, et ne les renvoie que lorsqu'elles sont parvenues à un état avancé de grossesse. Elle lit des romans-feuilletons, parle de son bon cœur, récite volontiers la liste des personnes qu'elle a obligées et *qui se sont montrées ingrates*. Elle adore les digressions dans le discours, et se vante de n'avoir jamais manqué une des deux premières représentations de tous les drames qui se sont joués, depuis dix ans, sur les théâtres de la Porte-Saint-Martin, de l'Ambigu, du Cirque et de la Gaîté. Le quatrième étage est loué à une pauvre femme, riche autrefois, tombée dans la misère, et qui est venue, comme c'est l'usage, de la province où tout se sait, à Paris où tout se cache. Son mari était banquier. Il a fait des spéculations sur les biens, s'est ruiné, déshonoré et finalement tué.

Madame Houlot, travaille ainsi que sa fille Mathilde. Ces dames font elles-mêmes leur ménage et elles sous-louent une chambre garnie dont le revenu paie à peu près leur loyer.

Le cinquième étage se subdivise en quatre logements, composés

chacun d'une pièce. Deux ouvriers forgerons et un clerc d'huissier, occupent les trois premiers, les plus vastes et les plus confortables. La dernière pièce qui est toute petite, a pour locataires deux ouvrières de madame Bricard, mesdemoiselles Belotte et Fanchon. Comme Belotte ne rentre presque jamais la nuit, Fanchon peut trouver le lit trop grand ; mais Belotte découche, prétend-elle, parce qu'il est trop étroit. Mystère !

Les Sainte-Hélène ont disposé du sixième étage. Ils ont là une chambre pour leur fils cadet, George-Napoléon. Ce jeune homme, après avoir obtenu plusieurs prix au grand concours, envoie des articles de genre à un petit journal, et se prépare à être ministre dès qu'il aura l'âge requis. C'est, du reste, un charmant garçon, plein d'avenir, qui ne demande qu'à *bien faire.* Il peut beaucoup, il le sait et est bien décidé à lutter énergiquement contre tous les obstacles. Le ménage de Georges-Napoléon est le mieux tenu de cette maison qui ne rapporte à son propriétaire que quatre mille francs par an. Or, par le temps qui court, il est permis de négliger un peu sa maison, quand on n'en extrait pas un meilleur revenu !

Il est vrai que celle-ci a une succursale sur la cour.

C'est un petit bâtiment élevé d'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée. En bas, une forge, – au premier, l'appartement du forgeron et de sa famille. – Ici tout respire l'aisance et le bien-être.

À travers les vitres de l'étage supérieur, on aperçoit des rideaux de neige. Quelques pots de fleurs garnissent le rebord des croisées. La cour est pavée et propre. Le long des murs, il y a des plates-bandes où poussent des vignes vierges et des fraisiers. Dans un coin, un grand lilas abrite une pompe, et une nuée de moineaux francs piaille sur les barres de fer empilées. – Qu'un rayon de soleil joue sur tout cela, et tout cela vous paraîtra charmant : la maisonnette blanche aura l'air de rire et de chanter à la face de la grande vilaine maison noire qui se dresse, entre elle et la rue, comme un fantôme.

Mais, en ce moment, le soleil est couché, et c'est par un sombre crépuscule que la forge s'épanouit dans toute sa gloire. Les soufflets vigoureux mugissent en envoyant leur *han ! han !* au feu qui mugit à son tour et fait voltiger de brillantes étincelles. L'écho sonore du marteau retentit sur l'enclume, et le fer embrasé sème au hasard ses rubis étincelants.

Deux compagnons sont debout auprès de l'enclume. Le premier, celui qui tient le fer, est un tout jeune homme, mince, vêtu d'un

pantalon de toile grise et d'une chemise à mille raies bleues. L'intelligence rayonne sur sa figure ; de légères moustaches noires, crânement relevées, laissent voir une bouche garnie de dents très blanches ; – ses yeux brillent comme deux gouttes de café et ses cheveux courts, relevés sur le front, en font ressortir l'ampleur.

Le second est un colosse, aux cheveux d'un blond fade, aux énormes favoris roux, au teint coloré. Son costume de travail n'est pas d'une simplicité aussi sévère que celui de son camarade. Il porte un pantalon de velours vert-bouteille, un gilet à bandes rouges et bleues, une chemise à pois jaunes et bruns. De solides boucles d'or, en forme d'ancres, pendent à ses oreilles et l'on voit reluire, à sa main droite, une bague chevalière en argent massif qu'un enfant aurait peine à soulever. Et cependant, tel sera toujours le triomphe de la nature sur l'art, il est moins beau que l'autre qui est moins bien mis que lui !

Deux autres ouvriers travaillent devant la cloison vitrée qui donne sur la cour. Dans un coin, une masse noire s'agite en sifflant.

– Pierre ! dit tout à coup le colosse à son camarade, en tenant suspendu en l'air son énorme marteau, nous sommes aujourd'hui samedi.

– Eh bien ! oui, nous sommes aujourd'hui samedi. Après ?

– Après ! C'est demain dimanche.

– Sans doute.

– Et après ?

– Après ! C'est lundi.

– Et qu'est-ce qu'on fait lundi ?

Le jeune homme baissa la tête sans répondre.

– Tiens ferme ! Il faut que je tape ! Ça me fait du bien de taper quand je suis en colère. Et vlan ! vlan ! aie donc ! Ah ! c'est lundi que tu pars ! Diable de fer ! Là ! encore ! bon ! me voilà un peu soulagé ! – Causons maintenant.

Et le forgeron, rouge, en sueur, laissa tomber son marteau :

– Qui est-ce qui dîne avec moi demain ?

– Pas moi.

– Comment ! pas toi. Je voudrais bien voir ça, par exemple ! La veille d'un départ !

– Justement, la veille de mon départ, je dînerai avec mon père et avec mes sœurs. Il est vrai que tu y seras aussi : – tu es invité !

– À la bonne heure ! On rira… c'est à dire non, on… Enfin, on sera tous ensemble… Et qu'est-ce qu'ils disent là-bas ?

– Rien. – Mon père lève toujours le coude de temps en temps. Mes sœurs travaillent : la Bise gagne maintenant trente sous par jour…

– Voyez-vous ça, celle Bise ! Mais c'est très bien… trente sous !… Et… et l'autre ?

– Titi.

– Oui, mam'selle Titi ?

– Oh ! celle-là ! sa journée ne pèse pas lourd. Elle est délicate, elle a besoin de soins. Peut-être aussi aime-t-elle un peu trop à lire ? Enfin, mon pauvre Fanfan, elle aurait dû naître demoiselle, quoi !

– Tu crois ? c'est qu'aussi elle est si gentille ! Quand on vous regarde ses petits doigts blancs ! Est-ce que c'est fait pour coudre, ces doigts-là… C'est fait pour toucher du piano… voilà !

– Dans notre position, Fanfan, il faut que les doigts servent à autre chose. Je suis inquiet de partir, mon vieux. Tout ce monde-là avait encore besoin de moi. – Tu veilleras sur eux, pas vrai ?

– Es-tu bête !

– Tu m'écriras souvent… c'est-à-dire, tu me feras écrire, puisque…

– Je n'en rougis pas ! C'est vrai, je ne sais rien ; mais l'écrivain de la place Cadet est de mes amis, en deux temps je suis chez lui, – et dès qu'il y aura du nouveau, sois tranquille…

– Tu me parleras aussi…

Pierre désigna des yeux le plafond, c'est-à-dire l'étage supérieur.

Fanfan suivit ce regard.

– Compris ! dit-il. Tu l'aimes ! Je connais ça.

– Chut ! dit Pierre. Si l'on t'entendait.

– Eh bien ! où serait le mal ? C'est pas elle qui s'en fâcherait, va ! M'est avis, au contraire, qu'elle en serait contente. Le père aussi serait content. C'est un vrai, le vieux Michel, quoique…

Fanfan s'arrêta court.

– Quoique ? demanda l'autre, achève !

Fanfan saisit son marteau.

– Rien ! dit-il. – Tiens ferme ! il faut que je tape !…

– Fanfan, tu t'expliqueras…

– Non !

– Si ! – Je le veux.

– Au fait, pourquoi pas… ? Or donc, il y a huit jours, nous étions là, tous les deux, le patron et moi, à nous regarder dans le blanc des yeux, comme des chiens de faïence… Voilà que tout à coup : – Fanfan ! qu'il me dit, ce pauvre Pierre va donc nous quitter ? – Moi, voilà que je lui dis comme cela : – Il nous quittera ou il ne nous quittera pas, c'est-à-dire qu'il nous quittera si cela vous fait plaisir, et qu'il ne nous quittera pas si vous ne voulez pas, patron, – que je lui dis ! – Comment ça ? – Dame, si Pierre avait de quoi, il achèterait peut-être un remplaçant ? Je ne sais pas, moi, mais ça me fait cet effet tout de même, que je lui dis. – Tu crois ? qu'il dit, dit-il. Là-dessus, il ne dit plus rien ; c'est-à-dire, si ! Un moment après, il dit :

– J'en parlerai à la bourgeoise…

– Eh bien ?

– Eh bien ! La bourgeoise… C'est pas une vraie, quoi ? Tiens ferme !

Et le colosse fit jaillir des gerbes de feu sous ses coups redoublés.

La porte de l'atelier s'ouvrit pour donner passage à une grande, svelte, et blonde jeune fille vêtue de blanc, qui s'avança délibérément à travers les pièces de ferraille, et vint tendre les mains aux deux compagnons.

– Mademoiselle Antoinette ! s'écria Fanfan d'une voix joyeuse.

– Vous, mademoiselle ! fit Pierre avec un regard reconnaissant.

– Mon père n'est pas ici ? demanda-t-elle.

– Non, mademoiselle ! répondit tristement le jeune homme.

Eh quoi ! – ajoutait aux paroles le ton dont elles étaient dites, – eh quoi ! ce n'est donc pas pour moi que vous êtes venue !

– Alors, je vais l'attendre !

Mon père n'était qu'un prétexte, disait le son de la voix.

Pierre joignit les mains ; il voulut dire quelque chose, mais il ne trouva rien ; elle, non plus, et ils restèrent là tous les deux à se regarder. Puis, après le bonheur de se voir, vint la pensée que dans deux jours ils ne se verraient plus et leurs yeux se remplirent de larmes.

– Tiens ferme ! cria Fanfan qui sanglotait.

Pierre eut un faible sourire ; Antoinette sentit qu'il fallait avoir du courage : elle fit quelques pas :

– *Quoniam !* dit-elle ; où est donc Quoniam ?

– Ici, mam'zelle, pour vous servir !

Et la masse noire sortit de son coin. Un observateur, doué de pénétration, pouvait seul deviner dans cette masse un apprenti de treize à quatorze ans ; par exemple, on eût pu mettre l'observateur au défi de faire le portrait de ce gamin, car, outre qu'une forêt de cheveux en désordre couvrait sa figure, Quoniam se peignait avec ses doigts. Or ses malheureux doigts étaient toujours noirs, et il en résultait que ses joues, son front, son menton et son nez confondus, n'étaient plus qu'une plaque de cheminée, sur laquelle deux petits yeux gris brillaient comme des charbons ardents.

– Quoniam ! dit Antoinette, regardez cette belle pièce de dix sous. Elle est à vous pour passer gaîment votre dimanche. Surtout, Quoniam, ne soyez pas trop mauvais sujet.

– N'ayez pas peur, mam'selle ! dit l'enfant.

Il releva les cheveux qui le gênaient, prit la pièce de dix sous, la jeta en l'air, la reçut sur le bout de son nez, la fit retomber dans sa main, la fit passer de sa main à son coude, de son coude la relança dans l'espace, et comme elle avait disparu aux yeux des spectateurs surpris, il la tira de la poche de son gilet et la montra

délicatement placée entre l'index et le pouce.

– Bravo ! firent les ouvriers.

– Sapré petit mâtin ! s'écria Fanfan en jouant avec son énorme marteau. Est-il fort, pour son âge ! Est-il fort ! est-il fort… Oh ! le patron !

– Quand le chat n'y est pas, les rats dansent ! dit sentencieusement Michel Baldi, le forgeron, en fermant la porte derrière lui. Toi ici, Antoinette ! qu'est-ce que tu y viens faire ?

– Je viens te voir. J'ai quelque chose à te demander.

– Alors, embrasse-moi et parle. Accordé d'avance.

– Mon bon père !

Le forgeron tint un instant sa fille dans ses bras et la considéra avec amour.

De fait, elle était bien jolie et il y avait de quoi en être fier !

Quant à Michel Baldi, c'était un homme d'une cinquantaine d'années, de grande taille, très maigre, le dos voûté, le front chauve. Il était vêtu d'une longue lévite qui lui descendait jusqu'aux talons, d'un large gilet brun, et d'un chapeau de paille. Sa figure, couleur tabac d'Espagne, ridée, flétrie par un travail forcé, était néanmoins bienveillante et douce.

– Qu'est-ce que tu veux ? dit-il, à sa fille.

– Je vais te le dire à l'oreille.

Il se pencha vers elle, en souriant aux ouvriers. Au bout d'un instant, il se redressa et regarda sa fille avec inquiétude :

– L'as-tu dit à ta mère ? demanda-t-il.

– Non.

– Il faut le lui dire.

– Mais, si elle refusait… Pense donc !

– C'est juste… comment faire ?

– Écoute !…

Il se pencha de nouveau. De nouveau, elle se mit à lui parler avec vivacité :

– Ainsi, c'est convenu, mon père.

– Il le faut bien ! – Eh ! les enfants ! Assez pour aujourd'hui ! continua le forgeron : vous pouvez partir. Quant à vous, dit-il à Pierre et à Fanfan, je vous garde. Vous dînez avec moi : nous boirons à sa santé, dit-il à Fanfan, en désignant Pierre… puisqu'il part, ajouta-t-il avec un soupir.

– Merci, patron ! dit le colosse. De tout mon cœur !

– Mais… fit Pierre.

– Oh ! pas de mais ! dit le forgeron. C'est ma fille qui le veut !

– Mademoiselle Antoinette !

– Oui, mes amis ; je veux boire à votre santé.

Ils sortent, et voilà que tous les compagnons vont en faire autant. La nuit est tout à fait venue. Les feux de la forge s'éteignent. C'est l'heure où ceux qui, tout le jour, ont porté sur leurs épaules le fardeau du travail, vont manger, boire, fumer, puis s'endormir, demandant à ces simples actes de la vie toute la part du bonheur qui doit leur revenir ici-bas : on n'est pas exigeant quand on est pauvre.

Voyez cependant Quoniam ! – Il est sorti le dernier de l'atelier et le voilà maintenant peigné, lavé, quasi-propre. Il se tient droit et passe fièrement devant la loge du concierge, sa pièce de dix sous appliquée sur l'œil. Il monte l'escalier. Maintenant, où va-t-il ? Ah ! il s'arrête… Dieu me pardonne ! c'est au troisième, à la porte de madame Bricard, la lingère. Il siffle : est-ce un signal ? Non, car personne ne vient. Il attend… il siffle encore ; il frappe du pied. Est-ce que ce petit mauvais sujet en voudrait à mademoiselle Belotte, ou à mademoiselle Fanchon ?

L'appartement au-dessus de la forge se composait de quatre pièces : une cuisine, deux chambres à coucher et un salon qui servait aussi de salle à manger et que meublaient assez convenablement un canapé, deux fauteuils et six chaises en acajou recouvertes en crin noir. Il y avait un piano pour Antoinette, une pendule en bronze doré surmontée d'une statuette qui avait l'ambition de représenter une jeune fille en chapeau de paille, agenouillée devant une croix, – et des flambeaux à quatre branches et à pieds de sphinx. Aux fenêtres, de jolis rideaux blancs et de plus grands en laine grise bordés de vert. Sur le parquet, frotté avec soin, de petits tapis carrés devant chaque chaise. La

nappe enlevée, un grand tapis de laine tricoté par madame Baldi, recouvrait la table.

Seule, en ce moment, la femme du forgeron travaillait, à la lueur d'une lampe posée sur une table à ouvrage. Elle n'était pas de ces femmes qui attirent, à première vue, l'attention. Son front assez ample était à demi caché par des cheveux châtain-clair rangés en bandeaux plats et surmontés d'un bonnet de linge. Le nez un peu long s'élargissait vers le bout. Les lèvres étaient minces. La mâchoire, découpée à angles droits, dissimulait la saillie un peu trop prononcée des pommettes. Au bas des joues, il y avait deux trous qui pouvaient passer pour des fossettes aux yeux des amis de madame Baldi. Cette tête insignifiante, ni laide, ni jolie, – plutôt laide, – avait, à la considérer un peu longtemps, une physionomie attachante et singulière. On y voyait se succéder sans cesse l'expression de deux sentiments opposés : l'humilité et l'orgueil. Ces deux expressions alternaient sans nuances. C'était l'une, ou c'était l'autre. Entre elles, rien. Tantôt, le plus souvent même, la femme du forgeron apparaissait, les paupières baissées, avec un sourire tout de miel qui prêtait à ses lèvres la forme d'un croissant et faisait, des fossettes, de véritables cavernes ; sa démarche lente, ses gestes retenus et contraints, la simplicité puritaine de ses vêtements, lui donnaient alors l'air d'une de ces femmes qui fréquentent assidûment les églises. Voilà pour le public. – Mais, lorsqu'elle était seule, une métamorphose complète s'opérait en elle : les fossettes se refermaient, la bouche redevenait droite, le geste sûr ; la voix, tout à l'heure traînante et nasillarde, avait des sons de cuivre. Le front s'éclairait. La paupière relevée et tendue laissait voir une prunelle claire d'où partaient mille feux. Michel Baldi, son mari, seul peut-être au monde, l'avait vue ainsi, mais il n'y entendait pas malice, le bonhomme. Pour Antoinette, c'était une enfant, à laquelle la science des physionomies importait moins qu'une fleur ou qu'un oiseau. Elle eût pu du reste, aller de la surface au fond, du visage au cœur, sans que sa mère cessât jamais d'être pour elle un sujet d'admiration respectueuse qui n'aurait eu d'égale que sa reconnaissance. Ce cœur, en effet, ne battait que pour un être au monde. Chez la forgeronne un sentiment absorbait tous les autres : l'amour de sa fille !

Entendons-nous !

Madame Baldi était la fille d'un pauvre ouvrier de province, brave homme, aussi naïf que brave, ayant épousé une femme paresseuse et coquette, dont il ne payait pas seul les robes et les bonnets. Il avait fini par être humilié des toilettes de sa femme,

mais n'ayant pas le courage de rompre avec elle, l'aimant peut-être, il avait demandé au vin des consolations et l'oubli de ses chagrins. D'abord, il avait bu, pour s'étourdir, affirmaient les bonnes âmes ; ensuite et surtout, parce qu'il trouvait le vin bon, prétendait sa femme. Toutes avaient raison.

L'enfant avait grandi, un peu abandonnée à elle-même par suite de ces deux vices. La mère courait le *guilledou*, comme on dit, et le père ne quittait pas les cabarets. Elle avait fait son éducation toute seule, en observant et en réfléchissant. À douze ans, Rosalie (c'était son nom) avait jugé ses parents et chiffré sa vie. Elle s'était promis de vivre en honnête femme, afin d'être considérée par les voisins, ce que sa mère n'était pas. Elle s'était juré encore de ne jamais épouser un ivrogne, ce que son père était. – Ne cherchez, dans ces résolutions, ni principes religieux, ni instincts moraux ; c'était du plus pur égoïsme. L'égoïsme pousse les natures faibles à suivre l'exemple qui leur est donné, même lorsqu'il est mauvais et les natures fortes, à choisir par elles-mêmes et à ne se décider qu'après réflexion. En voyant quelques femmes du voisinage aisées, – parce qu'elles étaient économes et que leurs maris étaient des artisans laborieux, – Rosalie se dit qu'elle serait économe et qu'elle épouserait un bon ouvrier. Après s'être résolue à éviter le mal, elle résolvait de faire le bien. Ces femmes allaient a la messe et le curé les saluait. Rosalie voulut être saluée par le curé ; ce fut sa première ambition. Elle alla, d'elle-même, au catéchisme et à l'école des sœurs. D'elle-même aussi, elle étudia le soir : on la remarqua, elle en fut fière ; mais sentant que tout orgueil serait déplacé dans sa position, elle se fit humble.

Comme elle avait quinze ans, Michel Baldi, qui faisait son tour de France en bon compagnon, fil la connaissance du père de Rosalie. Il vit la jeune fille, fut pris de sympathie pour elle, puis d'amour ; bref, il lui demanda sa main. – J'ai mille écus, lui dit-il, et je puis m'établir dans le pays. Nous ferons nos affaires !

Une nouvelle ambition germa dans le cœur de Rosalie : Son père était ouvrier, son mari serait patron. C'était déjà beaucoup ! Mais à quoi servirait de vivre en honnête femme auprès d'un honnête homme, si cela devait être dans une ville où la présence de ses parents pèserait sur elle comme un affront perpétuel ? Quoi ! le dimanche, quand, au bras de son mari, elle se promènerait en toilette sur le quai, elle pourrait rencontrer un homme ivre qui serait son père et dont les passants diraient : C'est le mari d'une telle, le pauvre homme ! C'était impossible.

– Il faut faire fortune, dit Rosalie à son mari, et il n'y a que Paris

pour cela ! – Allons donc à Paris, dit Michel.

Quand, à Paris, il fut entré comme compagnon dans la forge de la rue Lamartine : – Cette forge sera un jour à toi ! dit la femme. Lui se prit à rire, en se tenant les côtes : la forge valait vingt-cinq mille francs et il n'en avait que trois mille. Jamais le pauvre homme, se dit Rosalie, ne gagnera ces vingt-deux mille francs tout seul. – As tu des parents qui puissent t'aider ? demanda-t-elle. – J'ai un frère. – Il faut lui écrire ! – Je veux bien, moi ! Une première, puis une seconde lettre demeurèrent sans réponse. – Ah ! c'est comme cela, tant mieux ! s'écria cette femme de seize ans et demi ; nous ne devrons rien qu'à nous-mêmes. Malade, enceinte, elle apprit l'état de couturière en six mois. Ses premières pratiques la trouvèrent allaitant son enfant. Michel travaillant comme le dernier des misérables, faisait des journées de douze heures.

Cela dura dix ans. Dix ans, pendant lesquels le travail et toutes les vertus qu'il entraîne à sa suite régnèrent dans l'étroit logis. Les repas étaient maigres ; les heures de sommeil comptées : il n'y eut abondance que de privations. Le soleil et le dimanche avaient beau les inviter, jamais les jeunes gens ne dépassaient les barrières ; jamais ils n'allaient au spectacle. Michel supportait tout parce qu'il adorait sa femme ; sa femme, parce quelle poursuivait un but qu'elle voulait atteindre.

Au bout de dix ans, la forge était à vendre, – l'argent était prêt. Madame Michel Baldi était patronne ! – Je suis contente ! dit-elle à son mari en l'embrassant. Ce fut la plus grande expansion de sa vie ! – Elle jouissait et souffrait, d'ordinaire, en dedans, à la façon des Anglais et des sauvages. Elle plaça sa fille dans une institution où allaient les filles des bourgeois du quartier, ne liarda pas sur le prix de la pension et fit au contraire de beaux cadeaux aux maîtresses, afin qu'elles donnassent tous leurs soins à la petite Antoinette. Elle voulut pour celle-ci des maîtres d'agrément et toutes les superfluités d'une éducation mondaine. Elle-même ferma son atelier de couture, s'acheta une garde-robe qui jusque-là lui avait fait défaut, et, à la grande stupéfaction de son mari, qui ne l'avait jamais vue ni soupçonnée dévote, elle se mit à fréquenter assidûment l'église de Notre-Dame-de-Lorette. Allait-elle à la messe, chaque matin, poussée par ce seul sentiment qui fait qu'heureux, ou aime à remercier Dieu de son bonheur ? Au sortir de la forge enfumée, de l'appartement mesquin, éprouvait-elle le désir de contempler les merveilles du saint lieu ? Les églises sont les palais des pauvres. – Non, ce n'était pas cela. – Car elle se

tenait, dans l'église, les yeux baissés, sans rien voir, et jamais les syllabes de la prière ne tombèrent de ses lèvres serrées : elle pensait ! – Une nouvelle ambition ! – Tout lui avait réussi jusque-là : elle se fondait sur le passé, pour regarder en face l'avenir, en se disant qu'elle le ferait à sa fantaisie.

Fille d'une lorette de barrière et d'un ivrogne, elle était devenue la femme d'un maître de forges qui gagnait, bon an, mal an, huit mille francs. À qui devait-elle cette fortune ? à elle-même, à elle seule. Que ne pourrait-elle pas encore ayant déjà pu cela ? Elle se connaissait, et se rendait justice : elle n'avait jamais été belle et ses longs travaux l'avaient de bonne heure vieillie et enlaidie. Elle n'avait pas d'instruction et devait, par conséquent, vivre à sa place dans une sphère obscure. En admettant qu'elle eût le courage et le temps de refaire son éducation, son mari, ce paysan, cet ouvrier, pourrait-il la suivre dans son ascension mondaine ? – Non ! Il n'y fallait pas songer. – Mais elle avait une fille, une fille belle, bien élevée, instruite, qui pouvait prétendre à tout et tenir partout sa place. Dans dix ans, quand cette fille en aurait vingt, on vendrait la forge. – Le père et la mère de madame Baldi étaient morts ; plus d'obstacles de ce côté. Quoi donc empêcherait Antoinette d'épouser quelque notaire, quelque médecin, d'aller dans ce monde interdit à sa mère ; mais où sa mère la suivrait par la pensée ? Cette fille du peuple, dont toute la vie n'avait été que la mise en action d'un rêve : *monter !* revivrait dans sa fille. Sa fille ferait ce qu'elle aurait voulu faire, serait ce qu'elle aurait voulu être. Elle éprouvait pour cette enfant non la passion maternelle, toute de renoncements et de sacrifices, mais une passion plus violente et plus égoïste : c'était elle-même qu'elle aimait en sa fille ; c'était elle-même, belle, jeune, instruite, et assez riche pour faire un beau mariage. Pour atteindre ce but, elle aurait balayé toute la boue de la rue ; elle aurait tordu son mari comme un bâton de cire ; elle aurait commis des crimes !

Transportez dans un autre monde que celui de l'atelier, cette nature de femme avec sa volonté énergique et son égoïsme monstrueux transformés en dévouement, vous aurez une grande artiste ou une reine : Rachel, ou madame de Maintenon ! – On gouverne un peuple ou on l'émeut, avec moins de génie que la femme de Michel Baldi n'en avait dépensé pour acquérir une forge et faire de sa fille une bourgeoise.

Quant au brave Michel, il ne se doutait de rien : il jouissait de sa femme en mari, de sa fille en père et de sa forge en forgeron. Lorsque l'abbé Colas, le directeur de sa femme et de sa fille, lui

faisait une fois l'an, le plaisir de s'asseoir à sa table, il était assez peu sensible à cet honneur. Mais, par exemple, quand sa femme lui permettait de donner à dîner à ses deux meilleurs ouvriers, Pierre et Fanfan, il s'épanouissait comme une pivoine au soleil. Ces jours-là, lorsque après le dîner Antoinette, en robe blanche, se mettait au piano, il fallait voir nos compagnons ! Fanfan toussait, crachait, dès avant les premières notes. Michel de la main, recommandait le silence ; puis il clignait de l'œil, comme pour dire : Vous allez entendre !… Après le morceau, il levait la tête, comme pour dire : Vous avez entendu ! Pierre était à peindre, ses yeux ne quittaient pas la musicienne. Il était là, immobile, ne trouvant pas un mot à dire. Qu'elle est belle ! murmurait-il, le soir, en s'en allant, avec Fanfan ! – Oui, mais ta sœur est encore mieux ! répliquait le Mâconnais. – Antoinette mettait franchement sa petite main dans la main brunie des compagnons, et sans craindre de froisser sa robe, elle embrassait son père à chaque instant. Elle tenait de Michel Baldi, la brave enfant, et non de sa mère. Elle se souciait peu des grandeurs et elle se trouvait dans son milieu, lorsqu'elle mettait le pied dans cette forge, parée pour elle de toutes sortes de charmes, – dans cet atelier où on l'admirait et où on l'aimait, où les compagnons l'accueillaient de leurs voix joyeuses, où son père, la montrant, disait : C'est ma fille ! du ton dont il aurait dit : C'est la reine de Saba !

Elle aimait surtout Pierre, si doux, si complaisant, si *bien* pour un artisan. Madame Baldi avait remarqué cette préférence. Et voilà pourquoi elle laissait partir l'ouvrier. Voilà pourquoi, lorsqu'il parut, donnant le bras à sa fille, et suivi de l'inséparable Fanfan, les lèvres tendues de la forgeronne laissèrent échapper ces mots : – Heureusement qu'il part demain ! La paupière de madame Baldi retomba ensuite sur son œil, sa bouche redevint croissant, ses fossettes redevinrent cavernes, et elle mit la nappe, en souriant.

III

Le départ

Comme la tristesse est plus triste à Paris qu'en province ! Comme, au milieu de la foule qui couvre les boulevards, l'homme malheureux souffre plus que parmi les rares passants de la petite ville ! Qu'un départ, dans une gare de chemin de fer, est plus pénible que dans un bureau de messagerie !

Une gare, c'est le temple de l'action. – À la porte, des files de voitures qu'on décharge ; à l'intérieur, des colis qu'on roule sur des voitures à bras ; des facteurs, des portefaix, des voyageurs groupés ou solitaires, allant affairés, çà et là, ou fumant paisiblement ; des soldats avec leurs fusils, des chasseurs avec leurs chiens, des nourrices avec leurs marmots, des citadins et des paysans, des gentlemen et des commis ; – des bruits de roues et des coups de sifflets, des voix distinctes et des murmures confus. Et, par-dessus tout, cette horloge inflexible, dont on ne saurait arrêter l'aiguille, dont l'heure tinte comme un glas fatal. Au conducteur de la diligence, on disait : Attendez un peu. Prenez un verre de vin ; trinquez avec nous. – Le chef de train est invisible. Il est là-bas, de l'autre côté, soldat esclave de sa consigne, être de raison qui donne le signal du départ, comme la pendule sonne l'heure. Dans la cour de la diligence, il n'y avait que les parents et les amis de ceux qui parlaient ; ici, les indifférents pullulent. On n'ose pas se faire, devant eux, les recommandations enfantines et touchantes ; on n'ose pas se dire qu'on s'aime ; on n'ose pas pleurer ; – on s'embrasse devant des badauds qui rient !

Le lundi est venu. Dix heures du soir ! Pierre va partir : il faut qu'il parte. Il a attendu le dernier train. Mais, justement, parce que c'est le dernier, il n'y a plus moyen de tarder davantage. Adieu ! adieu !

Le voici, avec ses sœurs, son père et son ami Fanfan, dit *Mâconnais*.

Les deux compagnons marchent en avant.

Le père les suit par derrière, une de ses filles à chaque bras.

Il s'agit de faire viser sa feuille de route au guichet du contrôle,

de payer son quart de place, de faire enregistrer son petit bagage. Il s'agit surtout de ces dernières recommandations, qui sont, comme le *post-scriptum* d'une lettre pour celui qui l'écrit, les plus importantes pour celui qui les fait.

– Fanfan ! dit Pierre, tu me promets d'aller, toutes les semaines, *les* voir au moins un fois.

– J'irai tous les soirs.

– S'ils avaient besoin de quelque chose, tu m'écrirais ou bien tu t'adresserais au patron, en cas d'urgence.

– C'est convenu.

– De temps en temps, un mot de morale au père, mais sans le blesser.

– Tu me connais, sois calme !

– La Bise ne m'inquiète pas, elle est travailleuse ; mais l'autre a besoin de bons conseils. Il faudrait en causer de temps en temps avec son aînée.

– Ça me regarde. Tiens ferme !

– Enfin, s'il y avait quelque chose de nouveau… à… la… forge ?…

– Compris ! qu'il dit, dit-il, comme dit cet autre !

– Si mademoiselle Antoinette…

– Tiens ferme ! Il faut que je tape !… Regarde un peu ! Par là !… bon !

– Fanfan ! mon vieux Fanfan ! c'est elle ! Vous, mademoiselle ! Vous, patron !

– Faut pas m'en vouloir, garçon ; – c'est ma fille qui l'a voulu.

– C'est-à-dire que vous vouliez venir seul, mon père.

– Pour ça, c'est vrai. – Or, mon cher enfant, voilà ce qui m'amène. Ce matin donc, comme tu sortais de la forge, je me suis dit : – En route, on aime à savoir l'heure, pas vrai ? Pierre n'a pas de montre ; si je lui en achetais une. C'est un bon ouvrier, la bourgeoise ne dira rien. Pour lors, je suis allé te chercher une pas grand-chose qui vaille, mais c'est solide, c'est garanti pour deux ans, ça pèse et ça dit l'heure ! La voilà !

– Mon cher patron ! mon ami ! mademoiselle ! – Je vais le dire à mon père, à mes sœurs !

– Nous allons avec vous, dit Antoinette.

Les deux groupes n'en formaient plus qu'un.

– Bon ouvrier ! dit sentencieusement Michel Baldi au père de Pierre, en lui désignant son fils.

– Et bon sujet ! répliqua le père. Espérons qu'il nous reviendra bientôt.

– Venez me voir ! disait mademoiselle Antoinette aux deux jeunes filles. Vous me donnerez de ses nouvelles !

– C'est bien de l'honneur pour nous, dit Titi.

– Nous irons certainement ! fit avec vivacité La Bise.

– J'irai de mon côté chez-vous.

– Nous ne souffrirons pas que vous vous dérangiez ainsi, mademoiselle ! dit Titi.

Et La Bise, aussitôt :

Si ! – Venez, mademoiselle, nous serons bien heureuses !

Antoinette lui serra la main. Elle se sentait comprise de ce côté.

– Plus qu'un quart d'heure ! dit Fanfan. Le temps passe-t-il, Dieu de Dieu ! Le temps passe-t-il ! on dirait qu'on s'amuse !

– Écoute un peu, toi, dit le père de Pierre à son fils. Un mot ! Je ne te recommande pas de te conduire en honnête homme !

– Pour ça, mon père.

– Bon, suffit ! Tu nous donneras de tes nouvelles. – Si j'avais été riche, tu le sais, tu ne serais pas parti. Enfin, on fait ce qu'on peut. Je vous ai élevés tous les trois, vous avez des états. Peut-être bien que je fais un peu trop le lundi. Chacun ses défauts. Je te dis ça parce que tu pars. Je ne suis pas en fonds ces jours-ci. V'là cent sous pour boire une bouteille. Embrasse-moi !

– De tout mon cœur.

C'était au tour de La Bise !

– Pierre ! dit-elle, tu peux compter sur moi.

– Je le sais bien ! dit le jeune homme. Tu es la vraie mère à présent, ma pauvre Bise.

– Pierre, c'est moi qui ai fait ta malle. Sous les chemises, tu trouveras une petite bourse que je t'ai tricotée. Un jour que nous nous promenions, tu m'en as montré une dans un étalage. Tu la trouvais jolie. Celle-là est toute pareille !…

– J'espère bien que tu n'as rien mis dedans, au moins ?

– Presque rien ! mes économies. Ça n'est pas lourd, va ! quand on gagne trente sous par jour.

– Ma Bise, je n'ai besoin de rien. Je ne souffrirai pas !…

– Si tu m'embrassais, Titi attend son tour.

– Ma bonne Titi, sois bien sage, pense à moi !

– Et moi donc ! dit Michel Baldi.

– Pierre ! murmura la douce voix d'Antoinette. Donnez-moi la main.

Au revoir.

– Embrassez-vous, tant pis ! dit le forgeron. On ne part pas tous les jours, et ma femme n'est pas là !

Antoinette tendit son front rougissant au jeune homme, qui l'effleura de ses lèvres.

– Et les joues donc ! dit gaiement Fanfan qui ne doutait de rien.

– Et les joues aussi, si cela lui fait plaisir ! dit Michel.

Pierre se pencha de nouveau vers la jeune fille. Il faisait encore bonne contenance. Pourtant les larmes le gagnaient.

– Ne me refusez pas ! dit-elle bien bas et d'une voix suppliante.

Pierre sentit que la main de la jeune fille glissait quelque chose dans la sienne.

– Adieu, toi ! cria-t-il, en se jetant au cou de Fanfan. Adieu ! J'étouffe !

Une cloche !… Puis ce cri : – Les voyageurs pour la ligne de Lyon !

– Garçon ! voilà le moment. Une poignée de main. Je ne te dis

que ça !

– Mon père ! que je t'embrasse encore !

– Et nous ! et nous ! et nous !

Oh ! la cloche inflexible !

Enfin, il s'est arraché des bras de tout ce qu'il aime. Il a dépassé la barrière qui sépare ceux qui restent de ceux qui s'en vont. Il est seul.

– Eh ! dis donc, Pousse-Cailloux ! crie une voix bien connue.

C'est Fanfan, Fanfan qui a séduit l'employé préposé au passage, Fanfan qui vient lui donner la dernière accolade, Fanfan qui le saisit par le poignet, lui glisse de force quelque chose dans sa poche, et lui dit tout d'une haleine :

– Est-ce qu'on part comme ça ! Est-ce que le gouvernement, qu'il dit, dit-il, comme dit c't'autre, donne cent sous par jour aux fantassins, pour boire bouteille. Et, que tu vas me prendre ça et un peu vite, grand nigaud, que je t'embrasse !

– Fanfan ! mon frère !

– Ton frère ! ça y est. Tiens ferme, que je tape !

Le train part. Il est parti. Les voyageurs s'accotent, se tassent dans les wagons. Les uns s'endorment, les autres songent, d'autres regardent au dehors. Tantôt leurs yeux se lèvent vers le ciel tout constellé d'étoiles, tantôt ils essaient de compter les arbres noirs et fantastiques. Divers tableaux se succèdent. Après la nuit blanche semée de grandes ombres, c'est la bande lointaine de lumière qui s'élargit et s'étend sans cesse, tournant du gris au blanc, du blanc au jaune, du jaune au rouge pourpre ; c'est le jour qui renaît avec sa gaieté et sa vie. La nature immuable raille l'homme ; elle a l'air de lui dire : Partie de mon grand tout que caractérise la vanité, pourquoi te donner le ridicule de croire éternelles tes douleurs ou tes joies ? Les unes et les autres glissent sur ton égoïsme, comme le jour ou la nuit sur ma sérénité.

IV

Baratte le placeur.

Bah ! les gens ont beau être tristes, le soleil luit toujours. Dès qu'il parut le lendemain, M. Sainte-Hélène ouvrit toutes grandes les fenêtres de la loge, afin de renouveler l'air que respirait madame Sainte-Hélène. Au bruit qu'il fit, les moineaux perchés alentour se mirent à voleter pour aller se poser un peu plus loin. Mais il ne s'en émut pas. Comme il était ami de la nature, il sortit, son habit sur le bras, une brosse à la main, afin d'aller faire sa toilette près du lilas de la cour. M. Sainte-Hélène avait, depuis vingt ans, un habit qu'il brossait chaque matin, mais qu'il ne mettait jamais : l'hiver, il allait vêtu d'un gilet à manches, et l'été, il allait sans gilet. Le digne concierge avait dépassé la soixantaine, mais il se tenait droit, et ses gestes étaient empreints d'une raideur toute militaire. Son bras, lorsqu'il le remuait, décrivait des angles droits. Son front, dépouillé de cheveux, était étroit et fuyant vers le crâne. Le bas de sa figure, presque entièrement couvert par une immense moustache grise, était large au contraire et formait la base d'un triangle dont le front représentait assez bien le sommet. Cette tête reposait sur un col de crin noir qui lui étreignait le cou comme un carcan. C'est, sans doute, à cause de ce col que le bonhomme ne mettait pas d'habit ; car si l'on n'avait pas vu ses manches d'une blancheur éclatante, on aurait pu croire qu'il n'avait pas de chemise, tant le col de crin dissimulait le col de calicot. M. Sainte-Hélène, propre, méthodique, silencieux, ignorait le nom des locataires, et s'en remettait à sa femme pour tout ce qui regardait l'administration de la maison. Les mauvaises langues partaient de là pour dire que madame Sainte-Hélène portait les culottes dans son ménage, comme madame Baldi dans le sien : ce qui était faux. Madame Sainte-Hélène, petite femme grasse, la tête emmitouflée dans un bonnet qui cachait entièrement ses cheveux, le corps encotonné dans une robe sans taille, avait une tête en forme de boule, comme son mari avait une tête en forme de triangle. Cette tête, éclairée par de bons gros yeux d'un bleu faïence, et semée de quelques bourgeons rouges, en manière d'ornements, respirait la bonne humeur. La femme-sphère adorait l'homme-triangle et ne le contrariait en quoi que ce fût, sinon au sujet de leur fils aîné, le héros ! Que voulez-vous ? Elle ne savait pas de métier plus haïssable que le métier des armes, tandis que

M. Sainte-Hélène n'en reconnaissait pas de plus beau, depuis qu'en 1813, enrôlé dans la garde nationale mobile, il avait failli se battre à Troyes. Certes, madame Sainte-Hélène faisait des cancans, mais c'était sans méchanceté, non pour blesser les gens ; mais uniquement pour dire quelque chose. Quand on est ignorante comme une carpe, et qu'on ne sait ni l'histoire, ni la géographie ; – quand on confond le nom d'une danseuse et le nom d'un port de mer (madame Sainte-Hélène avait pris un jour Carlotta-Grisi pour une ville Hanséatique !) quand on n'a rien lu, rien retenu, et qu'on est dépourvue d'invention, il faut bien parler de ses voisins, sous peine de sentir sa langue se geler. C'était là le cas de la bonne femme. Son mari était aussi ignorant qu'elle ; mais il était homme et par conséquent moins possédé du besoin de s'entendre parler ; de plus, il avait une petite collection de souvenirs militaires suffisante à remplir ses heures d'épanchement. Au demeurant, c'étaient de braves gens, fort respectés, comme les concierges doivent l'être dans un grand état, mais n'abusant pas de leur pouvoir absolu, et ne sacrifiant pas trop l'intérêt commun à l'intérêt de leur dynastie. Les ouvriers de la forge aimaient beaucoup M. Sainte-Hélène qui leur racontait de temps à autre *sa* campagne.

Quoniam était l'enfant gâté de madame Sainte-Hélène : elle ne le voyait jamais passer sans l'appeler vaurien et lui prédire qu'il finirait sur l'échafaud, perspective enchanteresse qui faisait rire aux éclats l'apprenti.

– Eh ! Sainte-Hélène ! cria-t-elle tout à coup !

Elle parut à la fenêtre, dans un déshabillé galant, composé d'une camisole jaune à pois bruns, et d'un serre-tête en indienne jaune sur jaune. Le jaune est le fard des brunes, et madame Sainte-Hélène était brune, en dépit de ses yeux bleus. C'est du moins ce qu'affirmait son mari, et lui seul était compétent en pareille matière, puisque lui seul pouvait se vanter de l'avoir vue nu-tête.

– Sainte-Hélène ! Quelle heure est-il ?

– Sept heures !

– Les ouvriers sont-ils tous arrivés ?

– Tous, excepté le petit.

– Oh ! le garnement ! Il mourra à la Roquette, je le lui ai prédit. Ce jour-là, il se lèvera matin. Le monstre d'enfant ! Où peut-il être passé ? Ah ! j'y suis ! Hier à minuit, tu dormais, toi, et je n'ai pas

voulu te réveiller ; à minuit donc, voilà qu'on sonne. – Qui est là ? – Personne ! C'était lui. Je l'ai bien reconnu à sa voix. Je parie qu'il montait chez cette petite coureuse de Belotte. Ne l'a-t-il pas menée l'autre jour à l'Ambigu. À l'Ambigu ! Je t'en donnerai, moi, de l'Ambigu ! démon de perversité, va ! Après ça, ils se valent bien tous les deux. Je ne donnerais pas deux sous de leur avenir : Saint-Lazare, l'hôpital, la morgue, la guillotine, ou quelque chose d'approchant.

– Bon ! bon ! Il faut que jeunesse se passe. Il a de la sève, que veux-tu ?

– De la sève ! Ah ! tu appelles cela de la sève, toi ! Merci bien de cette sève-là. Je voudrais bien voir que mon fils Georges menât cette vie ! Je voudrais apprendre qu'il va chez des coureuses comme cette Belotte…

– Vous aimez mieux qu'il aille chez des actrices, n'est-ce pas ? Avec ça qu'il s'en prive ! Bien le bon jour, madame Sainte-Hélène ! Comment avez-vous passé la nuit ? Pas mal ! Et vous ? Merci…

C'est Quoniam en personne, et déjà dépeigné.

– Je vas au bagne ! dit-il. Soyez heureuse !

Et il traversa la cour sur une jambe pour arriver à l'atelier.

– Ah ! le gamin ! Le farceur ! dit la bonne femme en riant. Pas moins, il sort de chez ce petit poison de Belotte, le gueux !

– De mon temps, dit gravement M. Sainte-Hélène, les choses n'allaient pas ainsi. Je me suis marié à vingt-cinq ans, et ma femme est la première à qui j'ai dit : Comment te portes-tu ? Il est vrai qu'à cette époque on avait autre chose à faire qu'à courir après les filles. C'était en 1813. Les alliés envahissaient la France…

– Et vous faisiez partie de la garde nationale mobile. Connu ! dit Quoniam, qui ressortait de l'atelier un seau à la main. Tournez le robinet, s'il vous plaît, papa. Là ! bon ! Tiens, où va donc madame Houlot ? Sa fille est avec elle. Elles ont l'air triste comme tout. Ah ! madame votre épouse les interroge. Je saurai tout. C'est heureux. – Rebonjour !

Il rentra, les jambes écartées, tenant son seau en avant des deux mains, et se mirant dedans à l'instar de Narcisse.

Madame Houlot et sa fille étaient dans la rue. Elles allaient, le front baissé, les yeux pleins de larmes, n'échangeant que de rares

paroles. Qu'auraient-elles dit ? Une fois résolues au sacrifice, elles n'avaient plus qu'à s'occuper des détails de l'exécution.

– Penses-tu que ce sera bientôt ? demandait la fille.

– Hélas ! ce sera toujours trop tôt ! répondait la mère… Du reste, je veux me montrer difficile ; aller aux informations moi-même. On donne toujours trop au hasard…

– Que les riches sont heureux, maman !

– Oh ! oui. Car ils gardent leurs enfants !..

– Maman, c'est par ici.

– C'est juste. Je n'y vois plus clair. C'est que j'ai tant pleuré.

– Courage !

– Oui, oui, tu as raison. Courage !

Elles s'arrêtèrent rue Dauphine, devant une maison noire à grande porte cochère, chargée d'enseignes et d'écussons. Il y avait, dans la maison, un atelier de brochures, une fabrique d'articles-Paris, un atelier de raccommodeuses de dentelles, une lingerie, etc. … Une plaque de cuivre portait ces mots gravés en noir : « *Baratte et Cie, agence de placements. Au deuxième.* »

– Où allez-vous ? cria le concierge, d'une voix rude, aux deux femmes.

– Chez M. Baratte ! répondit la mère, en tremblant.

Il est des moments dans la vie où tout porte coup sur l'âme : une bonne parole vous raffermit, un mot brutal vous décourage. La voix de ce concierge fut pour ces deux femmes un présage douloureux. Elles eurent un moment l'idée de s'enfuir. Chacune isolée, l'aurait fait. Elles étaient deux, elles se serrèrent la main et montèrent l'escalier.

– Entrons-nous ? dit la mère lorsqu'elles furent près de la porte.

La fille eut du courage pour deux.

– Puisque c'est décidé ! dit-elle.

La porte s'ouvrit.

Il en sortit une grosse servante, vêtue en picarde, qu'accompagnait un jeune homme, nu-tête, assez semblable par la

mise et la tournure à un sous-officier de cavalerie, en habit de ville.

– Entrez, mesdames ! dit ce jeune homme aux deux femmes : je suis à vous dans un instant.

Madame Houlot et sa fille pénétrèrent dans une pièce qu'on aurait pu prendre pour une étude d'huissier. Autour des murs, de méchants canapés de paille, une cloison à hauteur d'appui, toute salie, portant l'empreinte des cheveux gras des cuisinières qui s'y étaient appuyées. Derrière cette cloison, qui partageait inégalement la pièce, un bureau en sapin noirci, tout chargé de registres en mauvais état. Sur les murs, un papier gris sur gris avec des bandes noirâtres faites par la fumée. Un plafond lézardé, un plancher souillé, quelques cartes de géographie d'inégales grandeurs, un poêle en faïence ébréchée, enchâssé dans la cloison…

Quelques femmes étaient là, attendant comme madame et mademoiselle Houlot. C'étaient des servantes pour la plupart ; de celles qui sont les habituées de ces sortes de lieux, changeant sans cesse de maîtres, parce qu'elles n'en servent bien aucun. Elles parlaient toutes ensemble, s'adressant à une jeune fille assise parmi elles, les yeux baissés et portant le costume des paysannes de la Nièvre : c'était une nouvelle venue à qui elles *expliquaient* Paris, les bonnes âmes ! lui donnant des avis d'expertes sur la manière de s'entendre avec les fournisseurs pour détrousser les maîtres…

Deux jeunes filles simplement vêtues, paraissant des sous-maitresses de pension, se tenaient assises et muettes, d'un autre côté : pauvres enfants, qui sans doute venaient là, avec l'espérance de trouver quelque bonne place ! Ce marchand de chair, Baratte le Placeur, allait leur ouvrir la porte du monde. Les jeunes filles rêvent, on ne sait pas bien à quoi. Peut-être celles-ci se voyaient établies dans quelque château féerique entouré d'un parc mystérieux et demoiselles de compagnie de quelque vieille dame, dont le fils, un beau cavalier, leur offrait sa fortune et sa main ? Peut-être… mais à quoi bon raconter toutes ces imaginations ? En attendant, quelle préface à ces splendeurs, – Baratte et Cie ! – Cette chambre salie ! ah ! quelle antichambre aux palais du rêve !

Le jeune homme, qui avait fini de causer avec la Picarde, rentra et allant aux deux sous-maîtresses :

– Vous allez voir M. Baratte dans cinq minutes ! dit-il.

Puis, s'adressant à madame Houlot et à Mathilde :

– Si vous voulez prendre la peine de passer ?…

Il ouvrit une porte latérale et introduisit la mère et la fille dans une pièce voisine. Ensuite, il revint vers les cuisinières. Il n'était pas Baratte, lui, il n'était que Cie, et il avait la spécialité des cuisinières.

Le salon où madame Houlot et Mathilde venaient d'entrer ne ressemblait en rien au bouge qu'elles avaient traversé tout à l'heure. Il était meublé avec un certain luxe, luxe banal, qu'on rencontre dans trente-six mille maisons bourgeoises à Paris. Mais tel qu'il était, il paraissait splendide par le contraste. Un tapis carré, une boiserie à baguettes dorées, un meuble en palissandre garni de velours grenat, une armoire de Boule, un superbe bureau chargé, celui-là, de beaux registres verts, à coins de cuivre étincelants, un bon feu réfléchi par des chenets de bronze doré : tel était le cadre opulent dans lequel, vêtu d'une douillette de soie noire, piquée et ouatée, cravaté de blanc, un gros diamant à sa chemise, des lunettes d'or sur le nez, de beaux cheveux blancs sur les tempes, le teint clair, la main grasse, le geste onctueux, se mouvait le noble vieillard qui avait nom Baratte le placeur, de la maison Baratte et Cie, bien connue.

Il salua, et son salut fut affectueux. Il offrit des sièges et ce fut paternellement qu'il les offrit. Il s'assit lui-même avec majesté, sans hâte, comme un homme riche pour qui le temps n'est pas l'argent. Puis, d'une voix profonde et douce, la plus belle voix du siècle, après celle de M. de Talleyrand, il dit à madame Houlot (en vérité il lui dit cela) : – Madame, comment vous portez-vous ?

Cet homme était l'antithèse de son portier, comme son salon était l'antithèse de son antichambre.

– Nous venons, monsieur !… dit madame Houlot.

Il fit un petit geste de la main, un geste de grand seigneur, un geste éloquent qui voulait dire, clair comme le jour : Oui, madame, nous avons à causer affaires, je le sais ; mais nous sommes gens de bonne compagnie, rien ne presse. Mieux vaut auparavant épuiser le code des civilités mondaines. Il disait tout cela, ce geste… et il le disait mieux qu'on ne saurait le traduire.

La voix reprit : Et vous, mademoiselle, vous allez bien aussi ?

Mathilde fit un signe de tête qui équivalait à un oui.

– Monsieur, réitéra la mère, nous venons ici avec l'espoir que, par votre intermédiaire, ma fille pourra trouver une place d'institutrice ou de demoiselle de compagnie dans quelque maison particulière.

– Rien de plus aisé ! répondit doucement le beau vieillard. Je compte dans ma clientèle les plus grands noms du faubourg Saint-Germain et de la province. Mademoiselle voudra bien seulement spécifier l'emploi quelle désirerait. Cela, en guidant mes recherches, abrégera ma tâche.

– Ma fille, monsieur, voudrait entrer dans une maison, comme institutrice d'une jeune personne moins âgée qu'elle, ou comme demoiselle de compagnie d'une dame veuve. Je ne la voudrais pas à Paris, lancée dans le monde ; mais je ne la voudrais pas non plus dans une province trop éloignée de moi. Vous comprenez, monsieur, les angoisses d'une mère qui, pour la première fois, va se séparer de son enfant ? Vous-même, vous êtes père, sans doute…

– Oui, madame. Quand je dis oui, je veux dire que, si je ne suis pas père, je pourrais l'être, étant marié. Pardon ! – Ma femme est une sainte !

Le vénérable Baratte ne manquait jamais, quand il parlait de sa femme, de dire qu'elle était sainte ! Cela faisait bien auprès des clients. Au fond, il se souciait d'elle moins que d'un rhume de cerveau. Celles de ses clientes qui étaient jolies savaient à quoi s'en tenir là-dessus.

– Voyons, mademoiselle, dit-il à Mathilde, ce que demande madame votre mère n'est pas infaisable. Veuillez répondre à mes questions je vous prie. Seulement, je vous demanderai la permission de prendre quelques notes.

– Ne vous effrayez pas ! Je suis un vieillard. Répondez-moi, comme vous répondriez à ma sainte femme. Eh ! eh !

– Quel brave homme ! se disait tout bas madame Houlot. Et quelle chance nous avons eue de tomber sur lui ! On m'avait dit tant de mal de ces placeurs !…

Et tout haut à sa fille :

– Réponds ! réponds, mon enfant !

Mathilde releva son voile. Elle avait une charmante figure, dont l'expression principale était l'ingénuité. Rien de candide comme

l'ensemble, rien de délicat comme les détails. Les cheveux d'un blond sombre, relevés sur les tempes, légèrement frisés, séparés au milieu du front par une raie blanche qu'aimait à suivre le regard, étaient réunis sur la nuque par un nœud de velours qui relevait le bavolet du chapeau. Le front, un peu trop ample peut-être, avait l'éclat et la pureté du marbre. Il était légèrement bombé au-dessus des sourcils, ce qui implique de la mémoire et une certaine dose d'imagination. Les sourcils étaient d'un blond plus foncé encore que les cheveux, presque bruns. Les yeux, d'un bleu de pervenche, humides et veloutés comme des yeux noirs. Le nez droit et fin s'avançait un peu sur la lèvre supérieure, presque imperceptiblement rentrée. Une toute petite bouche à arêtes prononcées ; des joues fraîches à l'ovale plein, un col d'une blancheur de lait qui éblouissait par son contraste avec ses vêtements de couleur sombre. La robe, taillée en fourreau de parapluie, cachait des formes florentines, dont la maigreur propre à la jeunesse, et qu'on devrait plutôt appeler *minceur,* était pleine de poésie. Le pied et la main avaient une forme charmante. Les doigts étaient allongés en fuseau, un peu longs et légèrement retroussés vers le bout : des doigts de reine !

Le respectable vieillard, après avoir regardé la jeune fille assez longtemps pour la faire rougir, se prit à poser ses questions, s'amusant de l'embarras de son interlocutrice, écrivant lentement les réponses, relevant sur elle un regard qui faisait étinceler le verre de ses lunettes d'or.

– Quel âge avez-vous ?

– Dix-huit ans.

– Dans quelle pension étiez-vous ?

– Je n'ai pas été en pension.

– Ah ! ah !

– Monsieur, dit la mère, mon mari était banquier. Nous étions riches. J'ai voulu que ma fille fût élevée auprès de moi. Je lui ai donné des maîtres de toute sorte. Depuis, mon mari est mort. Nous avons été bien éprouvées. Certes, je ne pensais pas qu'un jour ma fille serait réduite à gagner sa vie chez les autres !..

– Madame, fit l'honnête Baratte, ne vous repentez pas de ce que vous avez fait. L'éducation donnée en famille est la meilleure. Ma femme, une sainte ! m'a dit souvent (et j'étais de son avis) que, si nous avions des enfants, nous les ferions élever près de nous. Dans

les pensions, quelque sévèrement qu'elles soient tenues, les jeunes filles risquent toujours d'avoir de mauvais exemples sous les yeux. Ainsi, dernièrement, j'ai appris qu'un monsieur avait placé sa…

– Monsieur !…

– Dans une pension d'Auteuil. Il la faisait passer pour sa pupille. Comme c'est rassurant pour les mères de famille de penser…

– Monsieur, interrompit de nouveau madame Houlot, inquiète de la tournure que prenait la conversation, ma fille sait l'histoire sainte, l'histoire de France, le piano, le dessin, l'anglais…

– Je ne doute pas, dit l'excellent homme, des talents de mademoiselle. À Dieu ne plaise que j'en doute ! A-t-elle un diplôme ?

– Oui, monsieur, dit la jeune fille, j'ai passé mon examen à la Sorbonne le mois dernier.

– Voilà qui est parfait. Il ne me reste plus, mademoiselle, qu'à vous demander votre adresse, afin que mes clients puissent prendre eux-mêmes des renseignements, s'ils ne s'en rapportent pas à la haute opinion que j'ai conçue de vous.

– Monsieur !…

– Vous vous appelez ?

– Francoise-Mathilde Houlot.

– Et vous demeurez ?

– Rue Lamartine, n° 26.

– Maintenant, mademoiselle… – Que me veut-on ?

Le sous-officier en habit de ville, – le Cie, avait ouvert la porte.

– C'est moi, mon cher ! dit en entrant une jeune femme élégamment vêtue. Je viens…

Elle s'arrêta, voyant les deux visiteuses :

– Je reviendrai.

– Non ! non ! dit le vertueux Baratte. J'ai fini, restez, je vous en prie.

Madame Houlot s'était levée :

– Quand faudra-t-il revenir ? demanda-t-elle d’une voix tremblante.

– Je vous écrirai. Ne vous dérangez pas !

Il tendit la main à la mère, afin de pouvoir serrer les doigts de la fille, puis il les remit toutes deux aux soins de Cie qui les accompagna jusque sur le palier.

Dès qu’elles furent sorties, le placeur ferma soigneusement sa porte, et allant à la jeune femme il voulut l’embrasser. Elle le repoussa :

– Fi donc ! Que dirait votre femme qui est une sainte ! s’écria-t-elle en riant.

– Méchante ! taquine !

– Taisez-vous ! Je viens de la part de madame la comtesse. Voici une lettre pour vous.

– Donne !

Les deux sous-maîtresses, dans le salon de Cie, attendaient toujours leur tour d’audience.

– Je ne crois pas que M. Baratte soit visible d’ici à deux heures ! leur dit le jeune homme en riant.

– Vraiment ? Que fait-il donc ?

– Ce qu’il fait… Ce qu’il fait, dit-il en riant plus fort ? – Il parle des vertus de son épouse bien-aimée à la femme de chambre de madame de Vinzelles… Ah !… ah !

– Nous reviendrons demain ! dirent tristement les jeunes filles.

V

Madame Antoine

Deux jeunes gens déjeunaient, assis à une table du café Bignon.

Leur conversation avait, comme c'est la coutume, les femmes pour objet. Jamais une conversation entre jeunes gens ne va sans qu'un nom de femme ne soit prononcé. Qu'il soit question de politique, de littérature, d'art ou d'industrie, la femme reparait toujours. Les esprits chagrins se plaignent parfois de l'importance exagérée que la civilisation chrétienne a donnée à la compagne de l'homme. Que deux hommes d'État s'abordent, ils parleront des graves intérêts qui, la veille, ont été débattus dans les salons de *madame Trois-Étoiles.* Deux artistes diront du mal des grandes dames qu'ils connaissent à peine ; deux hommes du monde diront du bien des actrices qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils connaissent trop.

Les deux jeunes gens en étaient arrivés à cet instant du repas, où la vanité s'étale avec toute la naïveté d'un instinct, arborant comme un drapeau le *moi* que l'un prononce devant l'autre qui ne l'écoute pas, impatient qu'il est d'arriver à sa réplique commençant par le même mot.

– Moi, disait donc l'un des jeunes gens, je ne demande aux femmes que d'êtres belles. Si elles le sont, peu m'importe leur caractère, leur position sociale ou leur vertu. Je suis un païen, je ne prends de la femme que ce qu'il en faut prendre, et ne lui demande pas ce qu'elle ne peut donner. Cette opinion qu'il n'y a, en fait d'amour, que du plaisir, est la mienne. J'ai aimé et je crois avoir été aimé ; c'est-à-dire que j'ai désiré beaucoup certaines femmes, et que ces femmes ont sacrifié quelque chose pour moi. Mais est-ce une raison suffisante pour croire à l'amour ? Quand, après deux ou trois ans de possession, un homme ne se présentera qu'en tenue d'amant devant sa maîtresse ; quand sa maîtresse, s'il l'embrasse, toute habillée, ne pensera ni à sa robe ni à son chapeau, ce jour-là, je croirai à l'amour. La possession, en un mot, voilà la pierre de touche ! Ce qu'on appelle l'amour n'est que le désir exalté ; – le désir réalisé, bonsoir !

– Pratiquez-vous ?

– Le moins possible. J'ai une maîtresse, c'est-à-dire une habitude, et, à moins qu'elle ne meure, je n'en aurai pas d'autre. Quant aux caprices, cela ne vaut pas la peine que cela donne, ma parole !

Celui qui parlait ainsi était un grand garçon de trente ans environ, assez laid, qui avait dans la mise et les allures un peu de cet abandon propre aux artistes et aux hommes d'étude, que le travail absorbe et rend plus indifférents que les autres aux choses extérieures de leur individu. Son compagnon, au contraire, était d'une beauté qui semblait idéale, car elle était complète. Ses cheveux châtain-clair paraissaient blonds, tant leur soie était fine ; il avait l'œil bleu des Francs, une bouche de femme surmontée d'une moustache blonde un peu retroussée, une petite royale allongeant l'ovale de sa figure ; la main était étroite et longue, le cou-de-pied haut. Le costume hideux qu'impose la mode contemporaine, d'une couleur sombre, faisait du moins ressortir la blancheur du teint et le blond sans fadeur des cheveux et de la barbe. – Si son ami, après avoir beaucoup aimé les femmes et leur avoir beaucoup donné de lui-même sans rien recevoir en échange, en était arrivé à leur renier la faculté d'aimer et souffrait de cette conviction, – lui, au contraire, porteur d'un beau nom, riche, admirablement doué, devait avoir traversé heureusement la jeunesse, sans en garder ni déception, ni amertume. Il devait être optimiste ; car le caractère qu'on a à trente ans est le résultat des circonstances, au moins autant que le fait de la nature et de l'éducation.

– Moi, disait-il, je crois à l'amour des femmes. Seulement, cet amour, comme toutes les choses humaines, comme la vie des hommes et la vie des peuples, comme le soleil et comme les légumes, a ses périodes de croissance, d'apogée, et de déclin. L'expérience m'a appris de bonne heure une chose, – une seule ; – mais elle est essentielle : c'est à rentrer chez moi avant que le soleil soit couché, c'est-à-dire à rompre à temps avec mes maîtresses. Du reste, ce qu'il y a de charmant dans une liaison, ce sont les premières heures ; et là, je suis presque de votre avis. On rencontre une femme ; que ce soit dans un salon, dans un comptoir ou dans la rue, c'est toujours la femme. On veut être distingué par elle. Si elle vous remarque, c'est déjà un bonheur. Ces petits bonheurs-là se comptent par milliers. C'est un bonjour, dont le ton fait une caresse ; c'est un serrement de main, qui pour tout autre serait banal et que l'intention fait délicieux ; c'est une rencontre magnétique : on sort, on se dirige chacun vers un point différent, on se rencontre ; ce sont les déclarations, qui mettent les étincelles

du désir dans les yeux de la femme ; les baisers furtifs qui soulèvent sa poitrine ; les causeries qui font naître ses curiosités et empourprent sa joue ; les lettres délicieusement extravagantes ; le premier rendez-vous, avec ses tremblements et ses enfantillages ; le second où l'on cause pour dire des riens ; puis c'est l'intimité, avec ses découvertes qui entretiennent le désir : une beauté qu'on n'avait pas encore remarquée, une saillie inédite jusque-là. Alors, il faut s'en aller et chercher ailleurs une édition toujours nouvelle des plaisirs qu'on vient de goûter ici. Si la femme est toujours la femme, les milieux et les circonstances varient. Un jour, – c'était au mois d'avril, – j'ai rencontré, sur le boulevard Montmartre, une jeune fille, belle, fraîche, poétique, qui marchait au bras de son père. Elle s'arrêtait devant toutes les boutiques, riait de tous les accidents qu'elle trouvait sur son passage ; elle était si belle et elle paraissait si pure que j'eus envie de me mettre à genoux devant elle. La veille, j'avais passé la soirée avec une créature qui m'avait sacrifié son amant, un gars de cinq pieds six pouces, taillé en Hercule. Cette fille m'avait aimé puisqu'elle m'avait fait ce sacrifice, et moi je l'avais aimée parce qu'elle était belle. Je me pris à adorer la jeune fille du boulevard. À la Madeleine, elle monta en voiture et je ne l'ai plus revue. Mais je l'ai aimée !… Six mois de suite, tous les jours, je suis allé manger des gâteaux dans un passage, afin de serrer les doigts d'une demoiselle de comptoir, qui rougissait en me rendant ma monnaie. – Aujourd'hui, j'y mets de la recherche. Et, tenez ! dans une heure j'ai rendez-vous avec une femme qui doit me vendre une jeune fille. Cette jeune fille, dit-elle, est sage. Elle n'a jamais aimé, même un cousin ! Ses parents sont de pauvres gens. Si elle prend un amant, c'est pour payer une robe déteinte et un chapeau de quinze francs. Elle ne m'a jamais vu. Elle doit me mépriser beaucoup ; Qu'est-ce que je représente à ses yeux ? une toilette de pacotille qu'on lui donnera sur ma caution. Eh bien ! je veux m'en faire aimer. C'est du dilettantisme. Certes, la jeune fille du boulevard devait être plus facile à conquérir que cette grisette qui se vend ; car l'amour s'inspire et ne s'achète pas, c'est ma vieille vérité. Aussi, je crois que je vais mettre la main sur une mine d'observations et de découvertes. Je suis résolu à me marier prochainement. Auparavant, j'ai voulu me procurer un dernier bonheur de garçon, et j'ai choisi parmi les bonheurs difficiles. J'ai prié la femme en question de me trouver la fille la plus dépourvue de cœur qu'il soit possible d'imaginer. Il paraît que celle-là a une famille, un frère, une sœur ; il y a aussi un brave garçon qui ne demanderait pas mieux que d'en faire sa femme. Les sentiers battus de l'honnêteté s'ouvrent devant elle. Et elle sacrifie tout cela pour une robe de

soie. Je lui donnerai la robe et je vengerai son fiancé !

– Ce sera bien fait. Mais parmi celles que vous avez abandonnées, n'y en a-t-il pas quelques-unes qui aient souffert ?

– Comme elles ont toutes fait souffrir quelqu'un ensuite, j'en conclus qu'elles ont toutes souffert ; les femmes souffrent toujours en pareil cas : leur vanité est blessée. Mais elles se consolent vite, et, la même vanité aidant, elles disent au bout d'un an, en parlant de moi : – Le pauvre garçon, a-t-il été assez malheureux, quand nous l'avons quitté ! Je ne les démens pas et elles finissent par croire que c'est vrai. Si vous n'avez pas rencontré, vous, l'amour chez une femme, je n'ai pas trouvé non plus, moi, de femmes qui ne se soient jamais consolées d'un amant perdu.

– Si nous allions chez votre vieille ? Quelle femme est-ce ?

– C'est une marchande à la toilette. Un peu moins ennuyeuse que la plupart pourtant. Comme elle a passé l'âge où l'on pourvoit aux besoins de petits drôles, elle travaille pour son fils... Partons.

Ils allumèrent de nouveaux cigares et, quittant le boulevard, ils montèrent la rue Lafitte, en poursuivant la causerie commencée.

Un gandin séduit une enfant ; il se dit pour répondre aux questions indiscrètes que lui pose sa conscience : elle était vouée au vice, si je ne l'avais pas séduite, elle aurait été séduite par un autre ; – autant vaut que ç'ait été par moi.

Nombre de gens exerçant des professions interlopes, telles que bourreaux, espions, hommes ou femmes *serviables*, font le même raisonnement. Ces gens-là peuvent à la rigueur se croire et se croient d'honnêtes gens. Ils paient exactement leur loyer et leurs impôts, soldent, à jour dit, les factures de leurs fournisseurs, sont bons pères, bons époux, obligent leurs amis, élèvent bien leurs enfants ; enfin ils remplissent tous les devoirs que leur imposent la nature et la société. Leur profession est infamante ? Soit ! mais cela dépend du point de vue où l'on se place. Les autres les méprisent ; eux méprisent l'opinion des autres et la traitent de préjugé.

Madame Antoine était ainsi faite. – Eh quoi ! se disait-elle, les mauvais instincts, la coquetterie, l'horreur du travail, l'amour du luxe poussent chaque jour des centaines de jeunes filles pauvres à tenter une vie aventureuse, et l'on me blâmerait d'agir comme je le fais. Mais, si je n'existais pas, s'arrêteraient-elles sur la pente ? Non, sans doute. Eh bien ! pourquoi, alors, ne pas leur faciliter la

chute ? J'en retire un bénéfice, il est vrai. Mais, sans moi, elles débuteraient plus misérablement qu'elles ne le font par mes soins ; et je fais une bonne action, en même temps qu'une affaire. À quelqu'un qui est bien résolu de mourir, mieux vaut un bon poison qui le tue sur l'heure, qu'un autre qui lui donnerait, huit jours durant, des coliques avant de l'emporter !

Si madame Antoine ne faisait pas ces raisonnements tout haut, comme une héroïne de roman, à coup sûr, elle les avait faits tout bas ; et il en était résulté une conviction, car sa conscience était tranquille, elle dormait bien, et une sérénité parfaite régnait sur son visage, dont les traits flétris par l'âge avaient dû être très beaux.

Ordinairement silencieuse, elle était de ces femmes qui ne parlent jamais sans utilité. Elle disait le prix de ses chiffons à *ses* grisettes et présentait, sans phrases, ses grisettes à *ses* messieurs ; on l'avait mandée rue de Jérusalem, afin de lui réclamer ses services en échange de la tolérance qu'on lui accordait. Elle avait refusé net, et elle avait continué son commerce sans être inquiétée. Sa seule vanité était de se vanter de ce refus. – Je me moque d'eux ! disait-elle. J'ai des protections plus haut ! Une rivale qui l'avait espionnée prétendait que madame Antoine était protégée par l'Église ; mais personne n'avait ajouté foi à ce bruit. Madame Antoine ne recevait pas d'autres visites que celles de ses clients ; du moins elle ne voyait personne de son voisinage et, sauf sa cuisinière, une Normande fort rouge et fort laide, elle n'admettait âme qui vive dans son intimité. Elle se couchait à neuf heures du soir et ne se levait qu'assez tard le matin.

Son magasin, situé dans le haut de la rue des Martyrs, était étroit et peu profond. La devanture, qui le remplissait à moitié, était encombrée, selon l'usage, d'un fouillis d'objets divers : robes, coupons de dentelles et d'étoffes, bibis éraillés, chaînes et boucles de chrysocale, camées fêlés, etc.… Une cloison vitrée, mais dont les carreaux étaient cachés à l'intérieur par d'épais rideaux, séparait cette première pièce de la seconde, qui n'était pas beaucoup plus grande, mais qui en revanche était beaucoup mieux tenue. Là s'ouvraient de vastes armoires remplies d'objets de prix : étoffes ou bijoux. Un divan à demi circulaire entourait un guéridon sur lequel étaient posées une cave à liqueurs et une boîte de cigares de la Havane. C'est dans cette pièce que se traitaient les affaires sérieuses ; c'est là que les clientes voyaient pour la première fois les clients. La présentation était courte : – Voici, disait madame Antoine, mademoiselle qui me doit *tant*. Voici

monsieur qui vous porte de l'intérêt. Pas de noms propres, ce n'était pas le lieu. – Pas de circonlocutions ! Madame Antoine ne se donnait pas la peine de poser pour la galerie, comme font la plupart des marchandes à la toilette : elle ne parlait ni des grandes dames à qui elle avait prêté sur gages, ni des courtisanes célèbres qu'elle avait lancées, ni des malheurs qu'elle avait eus, ni de la famille pauvre qu'elle était forcée de soutenir. À quoi bon ? Les hommes l'auraient voulue plus amusante et les petites filles la trouvaient brusque. Elle s'en moquait. Si on lui demandait : – Êtes-vous riche ? Elle répondait invariablement : – Je gagne ma vie ! Et c'était vrai. Elle ne gagnait pas beaucoup au-delà. Son loyer, ses frais et les non-valeurs prélevés, ses profits ne dépassaient pas sept à huit mille francs par an. Il est vrai que ces quelques mille francs pouvaient, et au-delà, suffire à ses besoins personnels ; mais elle ne plaçait pas son superflu. Elle en disposait, on ne savait pour qui, ni de quelle façon. On parlait d'un fils ; toujours est-il qu'on ne le voyait pas.

– Vous êtes en avance, monsieur le vicomte ! fit-elle, en saluant les deux jeunes gens. Mais ma pratique ne peut tarder à arriver.

– Très bien, chère madame. En l'attendant, permettez-moi de vous présenter mon ami, un romancier qui vient ici étudier les êtres, garçon discret du reste, et qui ne racontera pas à plus de cent mille lecteurs ce qu'il aura vu et entendu chez-vous.

– Entrez, messieurs ! dit madame Antoine, en ouvrant la porte de la seconde pièce.

– C'est cela, fit le jeune homme, en prenant un cigare dans la boîte. Nous soulèverons un coin du rideau pour voir dans la boutique. Vous ferez causer un instant cette petite fille, afin que nous puissions l'examiner tout à notre aise.

– Après quoi, je vous la présenterai…

– Après quoi, vous la laisserez partir. C'est tout ce que je veux de vous, ma chère amie. Le reste est mon affaire. Votre petit salon est très convenable pour une première entrevue, mais je préfère pourtant un autre endroit…

– À votre aise, monsieur le vicomte.

La porte de la rue, en s'ouvrant, fit retentir une sonnette.

– La voici. Elle ne s'est pas fait attendre. Tenez ! elle est toute rouge. Elle aura couru.

– Courir pour venir ici ! murmura l'ami du vicomte.

Celui-ci sourit et leva un coin du rideau.

Madame Antoine était déjà dans le magasin.

– Est-il venu ? dit la jeune fille ?

– Il est là.

– Alors, vous allez me mener vers lui…

– Pas aujourd'hui, ma chère.

– Mais quand le verrai-je ? Je ne puis pas sortir quand je veux. Ma sœur est toujours sur mes talons. À propos, j'ai ma robe, mais je n'ai pas de gants. Je voudrais bien une montre aussi.

– Voici les gants.

Madame Antoine tendit à l'enfant des gants fanés, dans lesquels celle-ci introduisit avec un sourire la plus jolie main du monde.

– Qu'elle est belle ! disait le littérateur derrière le rideau. Et jeune !

– Dix-sept ans, bientôt. La voulez-vous ?

– Taisez-vous donc ! Tout cela me fait froid.

– Et moi donc ! C'est pour cela que je la choisis. Après l'odieux d'une telle prostitution, que penser de cette fille ? Regardez-la ! Elle est tranquille, elle rit ; elle est venue tranquillement, sans pudeur, s'offrir à un homme qu'elle n'a jamais vu. Oh ! elle n'a pas de cœur, c'est sûr ! Elle commence par où les autres finissent. Et ! c'est là ce qui m'attire. Je veux qu'elle m'aime. Je veux réaliser en amateur, pour mon plaisir, le rêve de ces dadais sublimes qui entreprennent de réhabiliter les Madeleines par l'amour, et finissent par épouser des courtisanes. Mais la voilà qui s'en va. À demain, ma belle, à demain !

– Comment la trouvez-vous ? dit madame Antoine, en rentrant.

– Bien.

– Tenez, ajouta-t-il en tirant de son portefeuille un carré de papier : remettez-lui ceci, c'est l'adresse d'un taudis, où elle pourra

s’installer quand elle voudra.

– Peste ! dit madame Antoine en souriant… Dans ses meubles ! Tout de suite ! Elle a de la chance, celle-là.

– Attendez ! dit l’ami. Cette jeune fille vous doit sans doute quelque argent. Si l’on payait sa dette sans condition, peut-être resterait-elle honnête ?

– Je ne demande pas mieux, moi ! dit le vicomte. Madame Antoine, vous lui direz que vous êtes remboursée de vos avances, qu’elle ne vous doit plus rien et qu’elle peut porter sans remords la robe et le chapeau que vous lui avez vendus.

– Ah ! Voilà qui est très bien, mon ami ! J’avais le cœur serré.

Madame Antoine les regarda avec admiration :

– Hélas, dit-elle, demain elle sera chez monsieur. Vous ne connaissez pas le cœur humain.

– Ainsi, vous croyez…

– Je ne crois pas, j’en suis sûre, malheureusement…

Ce mot échappé à la marchande à la toilette étonna les jeunes gens.

– S’il en était ainsi, reprit l’ami du vicomte, j’en serais navré. Je suis fâché maintenant d’être venu. Je ne suis pas encore assez insensible pour assister froidement à ces sortes de scènes : Est-il donc indispensable que l’écrivain et le magistrat, s’il veulent voir vrai dans le cœur humain, doivent se cuirasser d’indifférence et n’apporter à cet examen qu’une banale curiosité. Je ne le pense pas et, dans l’espace d’un quart d’heure, je viens d’être pris tour à tour d’admiration, de colère, de pitié !… Si ce que dit cette femme est vrai, cette fille est une misérable !

– Monsieur, dit madame Antoine sentencieusement, ce sont les romans que vous écrivez qui font ces filles-là.

VI

La crémerie et le boudoir.

Pauvre Titi !

Nous ne dirions pas la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, si nous voulions faire croire qu'elle eut quitté sans émotion la marchande à la toilette. Son petit cœur battait bien fort ! Au moment de se laisser glisser sur une pente fatale, à l'heure décisive où l'honnête chrysalide allait se transformer en un malsain papillon de nuit, sa pensée et son regard se reportaient involontairement en arrière ! Les souvenirs de l'existence laborieuse menée jusque-là, les joies de la pauvre mansarde, les parfums de l'humble giroflée en fleurs sur la fenêtre du cinquième étage, lui adressaient un reproche sous forme de dernier adieu ! Mais à quoi bon plaider une cause, même bonne, devant un juge prévenu ; le sentiment légitime du devoir accompli, peut-il avoir une éloquence persuasive lorsque s'ouvre, devant des yeux de seize ans, un horizon infini de plaisirs, de jouissance et de luxe ; à quelles transactions malhonnêtes ne conduit pas la perspective de robes de soie, de plumes ondoyantes, de bijoux étincelants et d'un mobilier de palissandre ?

L'hésitation n'était guère possible.

Plaignons seulement Titi de n'avoir pas eu même une pensée pour la pauvre Bise ! C'était bien la peine de s'être dévouée, sacrifiée pour cette malheureuse enfant ! Dans ce qu'elle quittait, elle ne voyait que son père ivre sept fois par semaine, et sa mère battue trois cent soixante fois par an. Quant à son frère, soumis au régiment à un rude apprentissage, au courageux forgeron dont elle avait cependant deviné l'amour ardent et discret, elle se gardait bien d'y penser, cela l'eût peut-être fait pleurer, et les larmes rougissent les paupières.

La marchande à la toilette ne s'était pas trompée, sa longue expérience du cœur féminin ne s'était point trouvée en défaut.

Ce fut donc sans regret, presque sans remord, qu'elle prit la résolution d'abandonner sa mère et sa sœur. On lui offrait un si joli logement ! Et puis, n'allait-elle pas acheter des chapeaux à la mode autant qu'il lui conviendrait !… Dédaigner l'omnibus ! (un

luxe d'autrefois,) ne plus sortir qu'en coupé ! habiter un nid de velours et de soie ! Quel rêve ! comme elle allait faire des envieuses !

Pauvre ! pauvre enfant !

Un matin elle partit indifférente, presque joyeuse ! sans tourner la tête vers ceux qu'elle abandonnait à jamais ! Mais, chose étrange ! ce fut avec une indicible émotion qu'elle s'arrêta il la porte de la pauvre crémerie, où chaque matin on lui servait son frugal déjeuner !

Il y avait à cette époque, dans le haut de la rue Rochechouart, une petite boutique peinte en bleu. Des carrés de carton, soutenus par des cordons rouges et verts, se balançaient derrière les carreaux, et indiquaient aux passants l'invariable carte du jour : œufs sur le plat, omelettes, côtelettes, beefsteaks, café au lait, chocolat, riz, bouillon à toute heure, etc.

Mais le plus curieux, c'était sans contredit l'annonce suivante : *Petit noir à dix centimes !* Mon Dieu ! quel pouvait être ce mystère ? il existe heureusement encore assez de gens à Paris qui ne connaissent pas ce breuvage d'un prix minuscule, pour que nous essayions de dire ce que c'est.

Les petits débitants achètent, à prix réduit, le marc des restaurants et des cafés ; ils le font bouillir avec une forte dose de chicorée, et ce breuvage une fois coloré à point, ils eu cèdent un énorme bol pour le prix modeste de dix centimes. Cela n'est ni bon, ni hygiénique, mais cela ne manque pas de chaleur et d'un certain fumet ; aussi le personnel féminin des ateliers et des usines en fait-il une grande consommation, et vous auriez grand-peine à prouver à tous ces gens-là que leur boisson favorite n'est pas le produit du plus heureux mélange de Bourbon, de Martinique et de Moka.

Titi s'arrêta, mit involontairement la main sur la poignée de cuivre, et ce ne fut pas sans un certain plaisir qu'elle respira l'atmosphère de la boutique chargée de parfums grossiers.

Madame Verdureau, la maîtresse du lieu, trônait à sa place habituelle, derrière le comptoir. C'était une petite femme, grosse et laide, en forme de boule, et portant empreinte sur sa figure l'expression du plus parfait contentement de soi-même. Les tables de marbre blanc étaient garnies de couverts posés de place en place ; ça et là, quelques-uns des individus fréquentant ce restaurant étaient assis, mangeant ou digérant, les uns à l'aide de

la lecture du *Siècle* du jour, de la veille ou de l'avant – veille, et les autres en attendant que leur tour fut venu de se plonger dans le feuilleton ou dans la chronique.

Madame Verdureau fit à la jeune fille un salut presque amical, et cria d'une voix qui aurait été mieux à sa place dans la bouche d'un chef d'escadron :

– Trois de café… léger !

Titi fut accueillie par les sourires de chacun. – En effet, à la crémerie, presque tous la connaissaient, ayant l'habitude de la voir venir chaque malin. Un vieux monsieur, appartenant à la respectable classe des employés, à en juger du moins par ses vêtements brossés avec un soin méticuleux et par son air paterne, leva la tête et détourna un moment son attention du journal qu'il lisait pour faire à la jeune fille un signe protecteur. – Son voisin, qui dévorait le *Siècle* de la veille, profita de cette occasion pour lui demander :

– Vous avez fini le journal d'aujourd'hui, monsieur ?

– Mais non, mais non, un moment, que diable ! – répondit le monsieur d'un ton bourru en se replongeant dans sa lecture.

Une grande et grosse campagnarde apportait en ce moment à Titi le déjeuner commandé, et celle-ci, prenant un petit pain dans une corbeille d'osier qui en contenait une pyramide, se mit à manger avec un appétit tout juvénile.

L'habitué qui tenait le journal de la veille jeta un regard sur l'heureux possesseur de celui du jour, et voyant qu'il n'en était qu'à la seconde page, il ne put réprimer un mouvement d'impatience en murmurant :

– Vieux croûton !

Ne trouvant pas sans doute un bien grand plaisir à relire pour la troisième fois les mêmes nouvelles, il jeta la feuille de côté, à la grande satisfaction de celui qui lisait le *Siècle* de l'avant-veille, et qui, de l'extrémité de la salle, se précipita en deux enjambées sur cette nouvelle proie offerte à sa voracité.

Le dépossédé chercha, pour se distraire, à lier conversation avec Titi, ce qu'il fit d'une façon fort heureuse.

– Et vous allez toujours bien, mademoiselle ?

– Très bien ! merci, monsieur.

– Voilà une belle journée ! continua l'amateur de conversation. Il ferait bon d'aller se promener par un temps pareil ! Ah ! ils sont heureux ceux qui ont des loisirs ! mais quand, comme moi, on est dans les affaires, car je suis dans les affaires… Je ne sais pas si vous me remettez, mademoiselle ?

– Nullement, monsieur.

– J'ai eu, il y a quelque temps, l'honneur de vous offrir de la toile… Je suis marchand de toile… vous savez, je vais de maison en maison offrir ma marchandise… Si je ne suis pas établi, c'est que je ne le veux pas ; car j'ai gagné de quoi. Comme je vous le disais l'autre jour, si je trouve quelque brave fille… vous me comprenez ? Je ne tiens pas à la dot, moi ! Ce qu'il me faut, c'est un petit minois bien propret, bien coquet, qui fasse bien derrière un comptoir. Ah ! si vous vouliez, – ajouta-t-il en baissant la voix… je…

En ce moment, il vit le vieux monsieur, la tête baissée, écoutant de ses deux oreilles. Vivement contrarié de cette indiscrétion, il saisit le journal abandonné par l'employé, et se mit à le parcourir tout en disant :

– Ah ! vous avez fini. Ce n'est pas dommage.

La jeune fille ne put réprimer un sourire, et regarda le vieillard qui sourit aussi. Mais elle tomba de Charybde en Scylla, car le vieil employé nourrissait aussi une profonde passion pour la causette.

– Il me semble que vous êtes bien en retard ce matin, mademoiselle, dit-il. L'ouvrage ne va donc pas en ce moment ?

– Pardonnez-moi, monsieur. C'est l'heure à laquelle je viens toujours travailler…

– Ah ! il me semblait que vous passiez plus tôt. – Je me suis donc trompé. Après cela, je vois tant de monde entrer ici le matin.

– J'y reste longtemps ; comme je ne dois être à mon bureau qu'à dix heures, vous comprenez que j'ai du temps à perdre. – Du reste, je suis bien content d'avoir choisi cette crémerie pour y venir prendre ma collation du matin.

– Content, et pourquoi ?

– Parce que j'ai le plaisir de vous y voir souvent.

– Vous êtes trop aimable, monsieur.

– Et j'espère avoir encore longtemps le bonheur d'apercevoir ici votre gracieux visage.

Le marchand de toile leva la tête et roula des yeux furibonds au vieux monsieur, qui n'y prit pas garde le moins du monde.

– Je ne crois pas que vous m'y verrez dorénavant, répliqua Titi.

– Ah ! vraiment ! Et pourquoi ? Est-ce que vous changez d'atelier ?

– Non, monsieur.

– Alors, vous allez-vous marier ?

La jeune fille sourit et ne répondit pas.

– Ah ! c'est cela, continua le vieil employé. Et vous épousez quelque brave ouvrier, laborieux, honnête, un bon sujet, n'est-il pas vrai, mademoiselle !

Le marchand de toile était sur les épines. Tout en lisant un article de fond sur l'influence du clergé, il écoutait attentivement cette conversation.

– Non, monsieur, je ne vais pas me marier.

– Alors, vous changez de domicile ?

– C'est cela, monsieur, je déménage.

– Et où allez-vous demeurer, sans indiscrétion ?

– Bien loin, monsieur ! À l'autre bout de Paris !

– Ah, vraiment !

Ici la crémerie fut envahie par une légion d'ouvrières. Les cris de madame Verdureau retentirent précipités : trois de café ! quatre de chocolat, deux de riz sans sucre ! etc., etc.

Quelques-unes des nouvelles arrivées étaient sans doute connues du vieil employé, car il échangea avec elles de petits signes d'intelligence amicale, et laissa ainsi Titi achever ses *trois* de café.

La toilette de cette dernière n'avait en elle-même rien de bien remarquable ; pourtant elle excita l'attention des nouvelles venues, tant elle était propre et coquette et tant est invétéré le sentiment d'envie et de dénigrement chez le sexe féminin, dans quelque classe qu'on le prenne.

Tous les yeux étaient fixés sur elle, et cherchaient à y critiquer quelque chose. Malgré son peu de timidité, cet examen la fatigua ; aussi payant à madame Verdureau le prix de sa consommation, elle s'empressa de quitter avec joie cette boutique où elle pensait bien ne plus devoir jamais retourner.

Le marchand de toile déposa son journal qui fut repris à l'instant par son premier possesseur, saisit un petit ballot placé à côté de lui, et s'élança sur les traces de la jeune fille.

Un éclat de rire universel, dominé par la voix puissante de madame Verdureau, retentit à cette double sortie. Les ouvrières se livrèrent à toutes sortes de quolibets, les mots de *pimbêche*, de *mijaurée*, furent sur toutes les lèvres ; et cette explosion de dédain ne fit que s'accroître lorsque le vieil employé raconta, en l'enjolivant, le fragment de conversation qu'il avait pu saisir.

Cependant Titi descendait la pente de la rue Rochechouart sans se douter qu'elle était suivie de si près. – Une voix essoufflée cria tout à coup derrière elle :

– Mademoiselle !

Elle se retourna et crut, en voyant le marchand de toile, qu'elle avait oublié quelque chose à la crémerie. Elle fut vite détrompée.

– Mademoiselle, lorsque tout à l'heure j'ai été interrompu par ce vieil imbécile, je vous faisais une proposition, qui, croyez-le bien, est sérieuse.

Titi l'interrompit net.

– Je suis infiniment flattée de cette proposition, soyez-en persuadé, monsieur. Mais je vais me marier. Ainsi, vous le voyez, vous arrivez trop tard.

– Désolé, mademoiselle. Pardon de vous avoir dérangée.

Et, saluant gauchement, il s'éloigna. Titi se mit à rire franchement et sa gaieté durait encore quand, dans la rue Lamartine, elle se trouva en face de son amoureux forgeron, portant sur l'épaule une lourde barre de fer.

– Celui-ci, sans s'inquiéter des passants que son fardeau gênait, porta la main à sa casquette et commença :

– Ah ! mademoiselle Titi !...

Il n'acheva pas, car mademoiselle Titi, honteuse d'être

rencontrée et accostée dans la rue par un homme dans une position aussi infime, passa fière et muette sans paraître le reconnaître. – Le forgeron resta abasourdi, il aurait bien couru après elle, mais sa barre de fer l'en empêchait ; il dévora donc son chagrin et continua sa route.

La jeune fille arriva enfin rue de Provence, où était situé son *taudis*.

C'était une de ces maisons correctes et froides, telles que l'art architectural de notre époque les comprend, sans grâce, sans poésie, sans laideur même. – Une porte cochère basse, et dont un seul battant était ouvert, y donnait accès. – La loge du concierge était petite, mais convenablement meublée ; les escaliers étaient bien cirés, bien frottés, bien luisants ; c'était propre et même luxueux : mais fort monotone.

– Que demandez-vous, mademoiselle ? – dit la concierge du fond de sa bergère où elle lisait un roman de Gustave Flaubert, Salammbô, – peut-être.

– Je viens habiter un appartement qu'on m'a arrêté ces jours-ci, répondit Titi à qui la leçon avait été faite.

– Ah ! c'est madame que nous attendons, dit la femme devenant tout à coup obséquieuse. Si madame vent me suivre, je vais conduire madame.

Cette concierge était comme toutes ses pareilles ; elle savait qu'avec les petites dames, il y a gros à gagner, et elle cherchait dès l'abord à se mettre bien avec sa nouvelle locataire.

Titi la suivit et arriva au second dans un appartement où on la laissa seule. C'était un nid délicieux, créé pour l'amour. – Chambre à coucher, salle à manger, boudoir, tout y était d'un goût exquis.

Cependant cet assemblage charmant aurait fait réfléchir une fille qui aurait gardé encore un peu de cœur, tant on sentait qu'il n'y avait là nulle place pour l'âme de la femme, et qu'on ne pouvait venir y chercher que le plaisir. – Mais Titi ne réfléchit pas. Elle parcourut toutes les pièces une à une avec une joie d'enfant ; s'assit sur tous les sièges, se mira dans toutes les glaces, et se reposa enfin dans le voluptueux boudoir où se trouvait placé, sur une ottomane, un coquet déshabillé du matin.

Fascinée par l'élégance de ce vêtement, elle le prit et l'admira longuement. Un billet parfumé s'offrit alors à sa vue : elle l'ouvrit

et y lut ces mois :

« Mademoiselle,

« Merci d'être venue ? Si je puis un jour vous plaire, j'en serai largement récompensé : tout indigne que je sois d'être aimé de vous, je me présenterai cependant aujourd'hui.

« Un verrou est à la porte de ce boudoir, poussez-le, si vous ne voulez point me recevoir, je ne vous en voudrai pas. – Vous êtes libre ! »

Le billet n'avait pas de signature.

Titi leva les veux et sourit en voyant le verrou à la perte, ainsi qu'on le lui indiquait ; mais elle ne le poussa point. Elle se hâta au contraire d'échanger sa toilette d'ouvrière contre le déshabillé de la femme à la mode. Il lui allait délicieusement, aussi ne se lassait-elle pas de se contempler dans les glaces, quand tout à coup une clef s'introduisit discrètement dans la serrure. Elle n'eut que le temps de se jeter sur la causeuse placée devant elle et de s'y allonger gracieusement, – puis elle attendit.

La porte s'ouvrit lentement.

VII

L’Opéra et l’Ambigu.

La rue de Provence a un cachet tout particulier. Elle fait partie du petit nombre de rues qui possèdent encore une physionomie distinctes des autres voies de circulation. Les maisons y sont hautes, belles ; l’air circule facilement dans tous les sens ; les rues qui la rencontrent la croisent à angle droit, et donnent à tout le quartier l’apparence d’une ville tirée au cordeau. C’est régulier, mais froid. Le peintre n’y rencontre pas de ces contrastes de couleurs qui quelquefois viennent révéler à ses veux étonnés des effets inattendus. Le promeneur s’y fatigue par la vue uniforme et grise des bâtiments ; quelques boutiques sombres, même pendant le jour, tapissent les devantures ; là, point de ces brillants étalages qui égaient les quartiers populeux, ni de ces voitures à grand style qui parcourent le faubourg Saint-Germain, en y jetant sinon la vie, du moins l’ombre du mouvement.

Les voitures pourtant y passent eu grand nombre, surtout l’après-dîner, mais ce sont presque exclusivement des coupés, sortis, il est vrai, des meilleures fabriques, – propres aux gens d’affaires et spécialement aux financiers.

C’est le quartier presque exclusif des grandes fortunes banquières. Là, ces dieux du commerce trônent dans leurs cabinets et dirigent avec morgue et sang-froid, les variations du change et la hausse et la baisse des valeurs commerciales.

Cette rue, comme toutes celles qui forment ce qu’on est convenu d’appeler les beaux quartiers, se peuple dès le malin de petites gens, approvisionnant les locataires des diverses maisons de tout ce qui sert à la vie.

Ce sont les charbonniers pliant sous le poids des sacs ; les porteurs d’eau, suivant d’un pas lent et morne le cheval qui traîne leur tonneau, et charmant leurs loisirs par des cris informes et pleins d’originalité ; les garçons bouchers, se précipitant, une grande manne sur la tête, au milieu des acteurs de cette scène, et recevant sur leur passage, en remerciement de leurs bousculades, des blasphèmes et des injures ; les bonnes, frétillantes sous leur tablier blanc, et trottant menu vers les boutiques de fruitiers, de

laitiers, etc.

Un peu plus tard, la scène change : des hommes à la marche pressée, mais mis convenablement sillonnent les trottoirs et vont s’engouffrer sous de larges portes cochères : ce sont les employés des vastes maisons de banque des environs : toute la journée ils seront cloués à un bureau crasseux, au milieu de poudreux registres, et pour ne point salir leurs vêtements, attacheront aux manches de leurs redingotes des bouts de percaline destinés à les garantir du frottement continu des meubles. Abrutis, ils passeront leur vie en véritables mollusques, occupés à manier des choses qui pour eux ne sont que des cailloux et des chiffons de papier, et qui, pour ceux qui les emploient, sont de l’or, de l’argent et des billets de banque.

Après eux, c’est-à-dire, vers les dix heures du matin, le silence et la tristesse s’emparent de la rue. Jusqu’à midi, on aperçoit, de loin en loin, un passant qui se glisse rapidement le long des trottoirs, et les propriétaires des boutiques de diverses sortes qui bâillent et rêvent derrière leur comptoir.

À midi, tout se ranime comme par enchantement : les voitures, rares jusque-là, commencent à se montrer, les trottoirs sont occupés par des hommes qui entrent par les portes où sont entrés le matin d’autres hommes : mais ceux-là n’y restent pas, ils en ressortent bientôt : ce sont les courtiers, les négociants, les hommes d’affaires. La Bourse va s’ouvrir, le courtier vient prendre des ordres, le négociant chercher de l’argent contre des lettres de change ; l’homme d’affaires court pour un renseignement, pour une créance, pour une dette, pour n’importe quoi.

Alors le quartier s’anime de plus eu plus, et bientôt un nouvel élément va venir se joindre aux autres pour compléter la gaîté et l’ensemble. Des femmes en riches toilettes, souvent à pied, quelquefois en voiture, se montrent à leur tour. Celles qui marchent, cheminent lentement le long des trottoirs, étalant leur faste et leur beauté, ne se dérangeant pour âme qui vive, pas même pour les vieillards, pas même pour les enfants. Elles partent pour la promenade, ou plutôt, comme disent les caricaturistes parisiens, pour la chasse. Pendant que celles-là s’éloignent et se dirigent vers les boulevards et les Champs-Elysées, – d’autres, de la même espèce, regagnent leurs domiciles : ces dernières, dont la mise est beaucoup plus fripée, portent dans leurs bras de petits paquets enveloppés d’un journal. Les mauvaises langues du quartier prétendent que ce journal renferme ce qui fait leur succès, mais quant à moi, je préfère croire qu’elles viennent des alentours

acheter quelques provisions.

Bref, les unes et les autres appartiennent à cette catégorie de femmes faciles que l'on appelle de tant de noms différents. La rue de Provence est leur rue préférée : elles s'y logent, accumulées les unes auprès des autres, et rendent la vie et la gaîté à la rue en échange de l'hospitalité quelles en reçoivent.

Mais c'est le soir surtout qu'on les voit sillonner les trottoirs dans tous les sens ; le gaz est le soleil de ces papillons de nuit : C'est alors qu'elles vont, viennent, tournent et retournent des cafés aux restaurants, des théâtres aux concerts, des bals aux promenades. Jusqu'à une heure, deux heures du matin, et même plus tard, on les rencontre seules, ou accompagnées, dans les environs de leurs demeures et de tous les lieux de plaisirs qui peuplent la capitale et s'y multiplient :

C'est dans cette rue, comme nous l'avons vu, que le vicomte Paul de Chatenay avait établi la demeure de Titi. Elle y vivait heureuse et contente. C'était là tout ce que cette fille au cœur sec avait ambitionné depuis l'âge de raison. Elle se trouvait donc dans son élément. La parure, les bijoux, les dentelles, étaient ses seules aspirations. Elle n'avait pas encore de voiture, et cette absence de véhicule la tourmentait ; c'était le seul souci de son existence, mais il était grand.

Le vicomte de Chatenay avait essayé tous les moyens de s'en faire aimer, et il s'y croyait réellement arrivé. Tout adroit, tout blasé qu'il fut, il s'était, en cela du moins, fait tromper par Titi qui n'aimait rien au monde qu'elle même. Elle n'avait aucun regret de ce qu'elle avait fait. Elle avait quitté son père ivrogne, sans réfléchir qu'elle retirait à sa mère et à sa sœur leur plus douce consolation : la présence à la maison de l'enfant chérie et gâtée.

Mais si le vicomte se croyait aimé, elle, de son côté, se trompait aussi en croyant avoir une influence énorme sur l'esprit de son amant. Elle avait tout essayé pour obtenir de lui ce qu'elle désirait si ardemment, c'est-à-dire une voiture ; mais il n'avait jamais voulu consentir à lui en donner une. Elle ne pouvait pourtant pas le taxer d'avarice, car il l'avait installée très convenablement. Elle avait toujours les toilettes les plus fraîches ; pas un seul de ses caprices ne tardait à être satisfait ; point de fêtes où elle désirât d'aller et où elle n'allât. Mais rien de tout cela n'avait plus de prix pour elle, quand elle était obligée d'aller à pied ou de se faire traîner dans des voitures de louage.

Un jour, le vicomte vint chez elle, et lui dit :

– Nous soupons ce soir, quelques amis et moi, à la Maison-Dorée. Voulez-vous être des nôtres, ma chère enfant ?

– Très volontiers, mon ami.

– Nous serons tout au plus une dizaine de personnes. Le prince de Libstein et sa maîtresse, la belle Suzanne la Folle, feront partie de notre réunion.

– Tant mieux, s'écria Titi, il y a longtemps que je désirais connaître cette Suzanne la Folle, dont tout le monde parle.

– Vous aurez tout le temps nécessaire pour faire connaissance, ma toute aimable. Je vous apporte une loge d'Opéra. Vous irez avec Suzanne, et nous viendrons vous rejoindre à la Maison-Dorée, où d'ailleurs on vous attendra.

Titi prit le coupon que lui tendait le vicomte : elle regarda quelle était la loge qu'on lui présentait et lut : *Secondes loges de côté*. Une petite moue, d'une expression peu gracieuse, vint crisper ses lèvres. Le vicomte s'en aperçut, et dit avec une certaine raillerie dans la voix :

– Vous vous attendiez à mieux, ma chère. Que voulez-vous ? À l'impossible nul n'est tenu. Or, l'impossible, c'est que vous vous trouviez au même rang, à la même place que les femmes du monde. C'est triste ! mais c'est ainsi. Vous êtes encore jeune dans la vie que vous avez voulu vous faire. – Plus tard, vous sentirez que j'ai raison… Je suis certain que Suzanne ne se formalisera pas, – elle, – elle a de l'expérience.

– Ce qui est impossible, monsieur le vicomte, c'est de me mépriser plus que vous ne le faites, dit Titi en colère.

– Je ne vous méprise pas, mon enfant, je vous laisse à votre place. – Vous ne pouvez consciencieusement rien exiger de plus de moi. Je suis votre protecteur, soit ! Mais vous savez parfaitement que nos relations ne peuvent être publiquement affichées. Notre liaison n'est pas de celles qui doivent être éternelles, – vous le comprenez aussi bien que moi. – Vous, dont l'existence future est un problème que vous résoudrez très probablement sans me demander conseil, vous pouvez mettre à vos pieds toutes les convenances sociales. – C'est votre rôle, et je comprends que vous n'hésitiez pas devant la publicité : elle vous est utile pour fonder l'avenir. – Mais, ma chère enfant, il n'en est pas de même pour

moi. J'ai aussi mon avenir à sauvegarder, et, sans vouloir vous blesser, cet avenir n'a rien à voir avec le vôtre, or, je ne veux pas qu'on puisse dire que le vicomte Paul de Chatenay ait jamais conduit sa maîtresse au milieu du monde où, un jour, il choisira sa femme.

Tout l'orgueil de Titi se révolta. Elle allait répliquer vertement, quand ses yeux retombèrent sur tout ce qui l'environnait. Elle eut alors un mouvement de sagesse : elle se dit qu'elle devait au vicomte le luxe au milieu duquel elle vivait, les toilettes élégantes qu'elle portait. Si son amant lui avait donné tout cela ; il pouvait aussi le lui retirer. Elle se tut, et elle fit bien.

– Je suis persuadé, ma chère enfant, continua le vicomte avec plus de douceur, que vous n'aviez pas pensé à tout cela. Ne revenez donc plus sur ces questions, toujours pénibles à trancher entre un galant homme et une femme aussi charmante que vous l'êtes. Suzanne viendra dîner avec vous. Mettez-vous en frais pour la traiter le mieux qu'il vous sera possible. Vous irez ensuite à l'Opéra dans sa voiture.

– Ah ! Suzanne a une voiture à elle ! dit Titi avec amertume.

Le vicomte sourit et ne répondit pas. Il voulait bien dépenser une partie de sa fortune pour sa maîtresse ; mais il ne voulait pas se compromettre. Or, donner une voiture à Titi, c'était attirer sur lui les yeux de toute sa société ; c'était s'afficher, et le vicomte avait en ce moment de sérieuses raisons pour tenir aux apparences.

Il s'éloigna donc, après avoir adressé quelques tendres paroles à la jeune fille ; mais celle-ci n'y prit pas garde ; elle était encore trop novice pour se rendre un compte exact de sa position, et elle prenait pour une insulte ce qui n'était, en définitive, qu'une leçon prudemment donnée par un homme plein d'esprit et de délicatesse, malgré son langage positif.

Quoiqu'elle manquât absolument de cœur, ce qui devait, plus tard, la distinguer entre toutes ses pareilles, – elle ressentit vivement cette injure et rêvait aux moyens de se venger, sans cependant risquer entièrement sa position, quand Suzanne la Folle arriva.

Les deux femmes eurent bientôt fait connaissance, et le soir, après un long dîner, elles arrivèrent à l'Opéra. On donnait ce jour-là les *Huguenots*, le chef-d'œuvre d'un homme qui n'a fait que des chefs-d'œuvre, j'ai nommé Meyerbeer.

Titi n’avait jamais vu l’Opéra. Elle avait bien quelquefois assisté à des représentations théâtrales ; mais elle n’avait pas encore entrevu, même en songe, les splendeurs d’un tel spectacle, et la vue d’une salle aussi luxueuse, ornée des plus jolies femmes de Paris, devait d’abord la plonger dans une sorte d’éblouissement.

Le deuxième acte était commencé quand les deux lorettes entrèrent dans leur loge. Au tapage qu’elles firent, la salle entière se retourna pour contempler les nouvelles venues, et Marguerite lança dans le désert les roulades de son grand air.

Au bout de quelques minutes, toutes les jumelles étaient braquées sur leur loge, Suzanne la Folle était connue de tous ; mais Titi, que le vicomte avait tenue, jusqu’à présent, un peu à l’écart, excitait la curiosité des gandins. Quelle était cette nouvelle fleur, éclose dans le jardin des amours faciles, et qui en avait soin ? Voilà ce qui préoccupait tous ces esprits désœuvrés.

On chuchotait de tous côtés ; chacun adressait à son voisin des questions sur la jolie étrangère, et chacun en était réduit à avouer son ignorance.

Titi triomphait de l’attention générale qui l’avait accueillie. – Elle se disait :

– Allons, je fais de l’effet. – Prenez garde, mon cher vicomte, le jour où votre insolence me décidera tout à fait à me venger, je ne manquerai certainement pas de collaborateurs pour cette vengeance.

Mais tout a une fin, même la contemplation d’une jolie femme, et bientôt on ne s’occupa presque plus d’elle. Alors, en vraie parisienne qu’elle était, elle chercha à s’intéresser aux scènes qui se déroulaient devant elle. Jusque-là elle avait bien entendu un bruit confus d’orchestre, de voix, de chœurs, le tout entremêlé d’applaudissements ; mais, toute aux jouissances de sa vanité satisfaite, elle n’y avait prêté aucune attention. Elle se décida à écouter. Le troisième acte commençait. Les chœurs qui se succédaient l’ennuyèrent fortement. Puis vint cette page sublime qu’on appelle le septuor du duel. Cette situation émouvante, que le maître a si bien sentie et si énergiquement rendue, la laissa froide : elle ne la comprit pas. Ce flot de musique l’assommait.

Elle se retourna alors vers la salle et examina attentivement la toilette de chacune des femmes assises aux premières loges. Mais cet examen la lassa bientôt aussi. Elle ne s’intéressait vraiment qu’à elle-même, et la vue de ce spectacle animé ne l’amusait pas

suffisamment. Elle se rappela alors qu'elle n'était pas seule, et à défaut de toute autre distraction, elle se retourna vers sa compagne pour causer avec elle.

Quel ne fut pas son étonnement ? Suzanne la Folle, Suzanne la rieuse, celle qui était renommée partout pour ses joyeux propos et son intarissable gaieté, avait les yeux remplis de larmes, et sa figure paraissait toute décomposée.

Titi suivit machinalement la direction du regard de sa nouvelle amie, car ce ne pouvait être l'opéra qui lui donnait cette émotion ; la toile était baissée. Suzanne regardait d'un autre côté, et la cause probable de sa vive émotion était une loge remplie d'honorables bourgeois qui bâillaient en souvenir de l'acte précédent, et attendaient l'acte suivant en mangeant des oranges.

Dans toutes les figures des individus (hommes et femmes) qui peuplaient la loge, Titi chercha en vain un indice qui pût expliquer l'attendrissement de Suzanne. C'étaient des gens qui, comme Titi, s'ennuyaient religieusement, voilà tout ! À cette différence près qu'ils avaient payé beaucoup pour venir chercher cet ennui-là, tandis que Titi n'avait rien payé du tout et qu'elle avait au contraire excité l'admiration et l'envie.

Comment donc s'expliquer cette mélancolie subite de Suzanne ?

Ce mystère devait rester impénétrable pour Titi, et cependant rien n'était plus simple, plus facile à comprendre.

Suzanne la Folle n'avait pas toujours été ce qu'elle était. Fille d'un vieil officier retraité dont l'unique fortune consistait dans sa pension, élevée à la maison de la Légion d'Honneur, elle s'était mariée sans dot à un homme pauvre comme elle, à un artiste de mérite, mais qui était alors encore inconnu. Le ménage avait commencé par être des plus malheureux, au point de vue pécuniaire, mais cependant, à mesure que le peintre se faisait un nom, le bien-être arrivait, pas assez vite cependant ! La coquetterie de la jeune femme croissait de jour en jour, et bientôt, malgré l'argent que commençait à gagner le peintre, la gêne, la misère même, revinrent s'asseoir à leur foyer. Suzanne ne recula pas, pour avoir de l'or, devant les plus tristes moyens. – La malheureuse se vendit d'abord à un riche banquier, puis à d'autres encore. – Une fois lancée sur la route du vice, une femme ne s'arrête plus ! L'aisance reparut tout à coup. Mais, un jour, l'artiste découvrit la source de cette amélioration subite dans le ménage. C'était un noble cœur. Il rougit d'avoir participé à un bien-être acquis au prix

de son honneur, et il chassa sa femme qui partit pour l'Italie avec un grand seigneur appelé à Naples par des fonctions diplomatiques.

Rongé par le désespoir, car il avait passionnément aimé cette femme, le mari ne tarda pas à s'éteindre de langueur et d'ennui, laissant à son tour un petit garçon, fruit de cette triste union. Le vieux capitaine étant mort aussi, cet enfant se trouva seul, et l'assistance publique dut s'en charger. En d'autres termes, on le mit aux Enfants-Trouvés.

Lorsque Suzanne revint à Paris, elle ne retrouva plus de traces ni de son mari, ni de son fils. Seule alors, elle voulut oublier, elle chercha à tromper ses remords et embrassa follement la vie de plaisirs et de débauche qui devaient lui procurer des distractions et des moyens d'existence. Assez jolie, quoique sa physionomie n'eût rien de remarquable, elle affecta une gaieté qui allait jusqu'à la folie, et oh n'entendit plus sortir de sa bouche que des propos joyeux et lestes. Pour soutenir cette gaieté factice qu'elle s'était imposée ; pour jouer convenablement le nouveau rôle qu'elle s'était choisi, elle recourut à des moyens ignobles : elle s'enivra.

Elle était devenue fort à la mode, quand le prince de Libstein la rencontra ; celui-ci mit le comble à sa réputation : il dépensa pour elle des sommes folles, lui meubla un délicieux hôtel dans la rue Saint-Lazare, mit à sa disposition un nombreux domestique, et en fit, en un mot, la plus enviée des femmes du monde interlope.

Telle était sa position sociale lorsqu'elle se rendit à l'Opéra avec Titi, et que celle-ci s'aperçut de son émotion.

Suzanne était beaucoup plus apte que sa nouvelle amie à juger des œuvres d'art. Elle avait beaucoup entendu parler des hautes questions d'esthétique dans l'atelier de son mari, et elle avait un jugement assez fin en ces matières. Ainsi les *Huguenots*, qu'elle connaissait pourtant de longue date, l'avaient-ils fortement impressionnée. Mais ce qui surtout l'avait bouleversée, c'était la vue de la loge où elle venait autrefois, avec son mari, entendre les œuvres des maîtres. Elle ne pouvait en détacher ses yeux, et elle revoyait comme dans un songe toute sa jeunesse écoulée, les jours tranquilles passés dans la misère et dans l'obscurité, sa fuite en Italie et son triste retour à Paris, où elle ne devait retrouver que le vide et la honte.

Toutes ces pensées l'abattaient. Au fond, elle n'avait pas de cœur, sa conduite l'avait beaucoup prouvé ; mais cependant elle

en avait plus que Titi qui, certes, à sa place, n’aurait pas eu le moindre regret, et aurait joui largement de sa position sans remords comme sans soucis.

Suzanne n’avait jamais, même dans ses moments d’épanchements les plus intimes, même dans les crises les plus violentes de ses ivresses, dit à qui que ce fut, homme ou femme, le secret de sa vie passée et les circonstances qui l’avaient jetée dans le milieu où elle vivait. C’est ce qui expliquera comment Titi, ignorant tout, était en droit de s’étonner de l’émotion subite de sa nouvelle amie.

Entre le quatrième et le cinquième acte, le prince de Libstein se présenta dans la loge des deux lorettes. Il ne connaissait pas encore Titi et fut littéralement ébloui de la beauté de la jeune fille. Celle-ci s’en aperçut, et accueillit avec une grâce toute charmante l’amant de Suzanne. Il était fort heureux que cette dernière ne fût pas d’humeur jalouse, car la conversation se tint exclusivement entre le prince et Titi, qui semblaient se plaire infiniment l’un à l’autre.

Le prince de Libstein était ce qu’on est convenu d’appeler un bel homme, sa moustache et ses favoris étaient régulièrement taillés. Il savait parler convenablement de chiens de chasse, de femmes et de chevaux. Il *aimait* et *estimait* également ces trois classes d’individus qu’il rangeait, à titre exactement identique, dans la catégorie des choses de luxe. Il avait fait de Suzanne la Folle la femme la plus élégante de Paris, mais il commençait à s’en lasser et cherchait à la remplacer par une autre.

Il quitta les deux lorettes, laissant Titi enchantée et Suzanne indifférente.

La première s’étonnait de ce que le vicomte ne fût pas venu aussi causer un peu avec elle, et elle commençait à croire qu’il n’était pas dans la salle, lorsqu’elle l’aperçut tout à coup dans une loge des premières, causant avec une femme d’un très grand air et paraissant appartenir à la plus haute société parisienne.

Le vicomte était parfaitement à l’aise et ne semblait même pas se douter que sa maîtresse fût là. Il ne tourna pas un moment les yeux vers elle. La vanité blessée fit naître un orage dans le cœur de Titi. – Rendant insolence pour insolence, la lorette se mit à lorgner le vicomte avec impertinence. Celui-ci ne parut pas s’en apercevoir. Mais la dame avec laquelle causait M. de Chatenay remarqua ce manège ; elle fixa ses yeux sur la jeune femme avec

un air de profond mépris, et se retourna presque aussitôt du côté du vicomte Paul. Titi comprit parfaitement que cette dame demandait à M. de Chatenay s'il la connaissait.

Le vicomte se retourna nonchalamment, la regarda, et fit un mouvement de tête et d'épaule qui signifiait clairement : « Je ne connais pas cette femme. »

C'en était trop. Titi résolut de se venger.

Au moment où Suzanne la Folle se mettait à table chez Titi et où elles préludaient à la soirée de l'Opéra par un dîner en tête-à-tête, Bellotte, l'ouvrière de madame Bricard, quittait l'atelier de sa maîtresse et montait rapidement à sa chambrette. Là, elle fit une espèce de toilette, remplaça la robe pleine de fils, qui trahissaient son état, par une robe simple et proprette, et orna son chignon touffu d'un bonnet à rubans de couleurs.

Elle redescendit aussitôt, et passa fièrement devant la loge de la portière.

Madame Sainte-Hélène la regarda s'éloigner, et se retournant vers son mari, elle murmura :

– Comme cette petite Bellotte est superbe aujourd'hui ! Elle va à quelque rendez-vous bien sûr ! Je gagerais qu'il y a du *Quoniam* là-dessous ! Joli assemblage ! L'un finira sur l'échafaud et l'autre à Saint-Lazare ! Qu'en dis-tu ?

Pour toute réponse, M. Sainte-Hélène marmotta quelque chose d'incompréhensible entre ses dents et se remit avec acharnement à la soupe gigantesque que les deux portiers étaient en train de déguster.

Cependant Bellotte, après avoir pris la rue Cadet, descendait le faubourg Montmartre. Au coin de cette rue et du boulevard Poissonnière, elle fut rejointe par un individu en casquette qui lui prit le bras sans façon, le plaça sous le sien, et s'écria avec un geste plein d'entrain, mais impossible à rendre :

– Allons ! en route, mauvaise troupe, et vive la joie !

C'était Quoniam ! – Mais Quoniam beau, élégant, étincelant !

Sa casquette était presque neuve, sa redingote n'était pas trop délabrée. Le pantalon était bien un peu éraillé et usé aux genoux, mais cette petite imperfection se fondait dans l'ensemble, et était

dissimulée aux regards profanes par les longues basques du vêtement susdit, cadeau de M. Balby.

– Il faut avouer, dit-il à Bellotte eu hâtant le pas, et en la faisant presque courir, ce dont elle ne se plaignit pas, il faut avouer que Fanfan le Mâconnais a tout de même eu là une rude idée en me faisant prendre des renseignements sur la bien-aimée de son cœur, et en obtenant pour moi, du patron, la permission d'avoir quelques heures de libres dans la journée.

– As-tu des nouvelles ? demanda Bellotte.

– Parbleu ! j'ai découvert le nid ; mais, tu comprends, c'est un secret, et je ne peux pas… Ah ! sapristi, quelle queue !

Cette dernière exclamation avait trait à la foule qui encombrait la porte de l'Ambigu, où, ce soir – là, se donnait la seconde représentation d'un drame à succès du célèbre Rennedy.

– À la queue ! à la queue ! criait la foule à ceux qui cherchaient à prendre des places plus en avant que ne le permettait la stricte justice.

– Attends ! attends ! plus souvent ! que je m'y mettrai à la queue ! dit l'apprenti.

Et il alla résolument se camper sur les marches mêmes du théâtre, où, toujours orné de Bellotte, il fit mine de lire attentivement et même d'étudier l'affiche. Puis il se glissa avec agilité dans un vide que formaient deux personnes, et s'y tint ferme malgré les cris qui partaient de tous côtés.

– À la queue ! à la queue ! hurlait-on.

– De quoi ! de quoi, dit Quoniam ! On y est, à la queue ! je suis là avec un ami. Il m'a retenu ma place à moi et à mon *épouse*. C'est-il pas vrai ? dit-il en tapant sur l'épaule d'un ouvrier en blouse qui se tenait devant lui.

L'ouvrier se retourna, et à la vue de la figure joyeuse de l'apprenti bien connue des habitués des hautes galeries de l'Ambigu, il sourit et fit un signe d'acquiescement.

La place était conquise. Aussi quand les bureaux s'ouvrirent, Quoniam et Bellotte se trouvèrent-ils presque eu tête. Bousculant tous ceux qui les précédaient, ils grimpèrent, avec l'agilité des chats de gouttière, l'escalier raide qui conduisait aux dernières places et se casèrent sur un des premiers bancs de côté, de façon à

n'être pas gênés par le lustre.

Là, pendant que Quoniam qui n'avait pas dîné, sortait de sa poche un morceau de pain et un cervelas à l'ail, et se mettait à dévorer, Bellotte, qui ne voulait pas compromettre la fraîcheur de son bonnet, l'enlevait avec précaution et l'accrochait à l'aide d'une épingle au rebord de la galerie, de telle façon que le bonnet pendait en dehors et venait ajouter aux ornements de la vaste salle.

Enfin la représentation commença. Le drame et ses horreurs se déroulèrent aux yeux stupéfaits des assistants. L'ingénue fit couler des pleurs, le traître fit pousser des hurlements de rage et de colère à toute la population perchée en haut. C'était un succès, un vrai, un franc succès ; en un mot un succès populaire.

Mais nulle part dans la salle, l'émotion ne fut ressentie aussi vivement qu'aux places où se trouvaient Quoniam et Bellotte, places nommées dans le langage imagé du peuple parisien le *paradis* ou le *poulailler*.

Leur émotion était si violente qu'à chaque entr'acte l'apprenti et la couturière descendaient quatre à quatre les escaliers, se précipitaient sur le boulevard et rafraîchissaient leurs gorges brûlantes à l'aide de coco et de pommes, puis ils remontaient à leurs places avec la même agilité sauvage.

Pendant un des entr'actes, qui fut d'une longueur démesurée, les deux jeunes gens cherchèrent à se distraire dans la salle même.

Ils aperçurent alors madame Bricard aux secondes galeries, et Quoniam, en véritable gamin de Paris, la soumit à une série de tortures épouvantables. Comme il lui restait du pain de son dîner, il en confectionna une kyrielle de boulettes qui toutes vinrent s'aplatir sur le nez de la brave couturière, au grand désespoir de la bonne dame, qui bondissait chaque fois qu'un projectile l'atteignait et cherchait en vain de quel côté ces perfides boulettes pouvaient venir. Les galeries élevées assistaient à cet exercice de tir improvisé avec un plaisir indicible et applaudissaient à chaque coup frappé juste.

Mais il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille quitter. Le spectacle se termina, et Quoniam ainsi que Bellotte s'éloignèrent en s'entretenant de la pièce qu'ils venaient de voir, des vertus de la jeune fille si malheureuse, des infamies du traître et des coq-à-l'âne du comique. Le chemin est long de l'Ambigu à la rue Lamartine, et le sujet du drame ne pouvait suffire à leur entretien ;

aussi la promenade fut-elle souvent ponctuée de baisers donnés par l'apprenti à la couturière qui non seulement ne les repoussait pas, mais encore les rendait avec usure.

VIII

Les deux soupers.

Après l'opéra, un joyeux souper réunit dans un cabinet du restaurant connu sous le nom de Maison-Dorée, une dizaine de personnes, hommes et femmes, appartenant, les uns à ce que la société parisienne a de plus élevé, les autres à ce monde interlope composé de tous les degrés qui séparent la blanchisseuse de la modiste, la petite bonne de la femme de chambre, et qui sert aux plaisirs coûteux des hommes à la mode.

Parmi eux se trouvaient le prince de Libstein et Suzanne la Folle, le vicomte de Chatenay et Titi.

Titi, ordinairement froide, et dont la figure au repos avait presque toujours une expression dédaigneuse, était ce soir-là rayonnante de plaisir et même de gaieté. – Sa beauté était pour ainsi dire illuminée par la joie du triomphe de la vanité ! L'Opéra avait été pour elle une occasion de voir la toute-puissance de ses charmes agir sur la population masculine d'une salle entière. Elle savait maintenant que tout lui était permis, et le peu de reconnaissance qu'elle avait jusqu'à ce jour accordé au vicomte s'évanouit devant la certitude de pouvoir dorénavant se passer de lui.

Suzanne la Folle, elle dont la physionomie était si gaie d'habitude, au contraire, avait une expression de mélancolie qui lui allait à ravir. Cette émotion intérieure, qui l'avait si complètement dominée pendant la représentation, lui laissait un souvenir à la fois plein de charme et de remords. Jamais personne ne l'avait vue ainsi, et tous s'accordaient à trouver qu'elle était délicieuse sous ce nouvel aspect et que sa beauté, qui pour des yeux exercés commençait un peu à se faner, y puisait un nouveau lustre.

Cela ne dura du reste qu'au commencement du souper. Suzanne buvait beaucoup, et cherchait à ramener en elle la gaîté et l'insouciance qui lui avaient mérité son surnom.

Le prince de Libstein, était certainement celui qui prêtait le moins d'attention à sa maîtresse : il la connaissait trop ! Il n'avait, lui, des yeux que pour Titi et s'extasiait avec complaisance sur sa

grâce attrayante. Les éloges qu'il adressait au vicomte sur les qualités physiques de la jeune fille étaient si exagérés et si outrés, que celui-ci avait fini par en être presque agacé.

Le vicomte avait également changé de caractère et de pensée. À l'Opéra, il s'était trouvé, comme l'avait deviné Titi, dans la loge d'une des femmes les plus distinguées de Paris. Elle s'était enquise de ses projets d'avenir et lui avait parlé d'une alliance qu'elle rêvait pour lui ; il s'agissait d'une jeune fille riche, noble et belle, qui, outre sa fortune, apportait en dot à son mari de puissantes relations et une position magnifique. Le vicomte sans dire ni oui ni non, avait promis de se laisser présenter. Il était bien décidé, si ce mariage lui convenait, à renoncer de suite à sa vie de garçon. Comme il l'avait dit à son ami le romancier, il s'était donné la tâche de se faire aimer de la jeune fille qu'il *lançait* et de venger ensuite la famille et le fiancé de Titi. Mais il n'avait pas réussi. Le cœur de celle ci était tellement sec qu'il avait été impossible au vicomte de l'émouvoir ou de l'attendrir. À cette tâche ingrate, il avait ressenti une sorte de dégoût qui, latent d'abord, avait fini par se révéler à ses yeux. Cette soirée surtout avait apporté en lui un grand changement ; la perspective d'un brillant et prochain mariage, il lui donnait beaucoup à réfléchir. Et, dans le fond de son cœur, il était sinon blessé du moins ennuyé de l'inutilité des efforts qu'il avait faits auprès de Titi pour en obtenir un peu d'amour : c'était la première bataille dont il ne sortait pas vainqueur.

Vers une heure du matin, les convives s'échauffèrent peu à peu ; à l'exception du vicomte Paul qui buvait à peine et assistait à ce souper comme un critique du lundi assiste à une représentation quelconque, prêt à hausser les épaules, sans se donner même la peine de chercher à comprendre ce qu'il voit et ce qu'il entend. La glace était complètement rompue entre les convives. Les conversations se heurtaient, et les paroles sautaient par dessus les bouteilles et les pièces montées. Les hommes fumaient des londrès, les femmes suçaient de délicieuses cigarettes d'Orient. Le jeune baron de *** essayait une polka dans un coin avec Castagnette, l'Andalouse de Bayonne, tandis que le peintre D… les accompagnait avec les tessons d'une assiette qu'il avait brisée pour cet usage.

Une actrice du boulevard qui faisait partie de la réunion proposa de chanter à tour de rôle. Le champagne avait produit son effet sur tout le monde ; on accepta d'emblée. L'actrice commença par une sorte de barcarolle, dans laquelle Nina, la gondole, Venise,

Zanetto, les flots bleus, la lune d'argent et la brise du soir, jouaient chacun son rôle ; puis Suzanne entonna la fameuse idylle qui a pour titre : *Rien n'est sacré pour un sapeur !* Elle eut un succès fou ! Toutes les femmes s'exécutèrent d'assez bonne grâce. Et lorsque ce fut au tour de Titi… chacun prêta la plus vive attention… mais la jeune fille refusa absolument de se faire entendre.

Elle avait ses raisons pour cela. Les femmes qui venaient de chanter possédaient toutes un aplomb merveilleux, et la hardiesse suppléait à la voix. Leur répertoire un peu plus que cynique, la plupart du temps, était amusant et en situation avec un pareil souper. Titi elle ne savait que quelques vulgaires romances d'atelier, cueillies dans les cahiers à deux sous, et elle ne voulait pas se compromettre en entonnant un pont-neuf quelconque. Elle refusa donc obstinément, quoiqu'elle eut une jolie voix, d'un timbre frais et argentin.

– Comment, mademoiselle, vous ne voulez pas chanter, s'écria le prince avec une exquise politesse : faut-il que nous nous précipitions à vos pieds en humbles suppliants, pour que, reine adorée, vous daigniez faire entendre à vos respectueux esclaves le doux son de votre voix ?

– C'est inutile, prince, répondit Titi je n'ai jamais chanté, et je ne sais aucune chanson.

– C'est une perte pour nous tous, mademoiselle, répliqua le prince en lançant un regard amoureux à la jeune fille.

– Mais vous l'avez connu, vicomte, n'est-ce pas ? cria de l'autre bout de la table un jeune homme à la moustache cirée et luisante, en s'adressant à Paul de Chatenay qui surveillait en souriant le manège de sa maîtresse et du prince.

À cette apostrophe, le vicomte regarda celui qui lui adressait la parole.

– Connu qui ? dit-il.

– Ah ! vous n'étiez pas à la conversation, je disais à ces messieurs, – et il désignait un homme dans la force de l'âge, littérateur en vogue, et un vieillard horriblement laid, célèbre banquier enrichi dans le commerce des vins, – que j'avais fait ce matin une exquise trouvaille à l'hôtel des ventes. C'est un tableau grand comme cette soucoupe, représentant un délicieux paysage plein d'ombre et de soleil ; dans ce paysage une jeune femme, un livre à la main, caresse un grand lévrier. Or, savez-vous de qui est

signé ce tableau ? D'un homme dont je vous ai souvent entendu parler.

Suzanne la Folle avait à ces mots brusquement éloigné de ses lèvres le verre qu'elle allait vider.

– De qui ? demanda le vicomte.

– De Moronval. – Vous vous rappelez ce pauvre diable qui fit la sottise de se marier avec une femme pauvre et coquette ! Ce qui prouve une fois de plus qu'avec un immense talent on peut être un parlait imbécile.

– C'est une triste sottise, dit Paul de Chatenay, que celle qui coûta la vie à ce pauvre diable. Je me le rappelle parfaitement. Nous avons fait nos études ensemble : sa famille était fort liée avec la mienne. Son père perdit une fortune considérable dans le désastre de 1830, et ne parvint à en rassembler quelques débris que pour assurer l'éducation du fils unique qu'il adorait. Mais sa mort survenue trop tôt laissa, à 17 ans, le jeune homme maître de ses actions et sans un sou devant lui. Il avait un goût très prononcé pour la peinture, et suivit avec enthousiasme une carrière qui rapporte quelquefois la gloire… après la mort… mais rarement la fortune pendant la vie. Il mena une vie de gueux. Je lui offris à cette époque ma bourse pour qu'il y puisât. Il refusa avec fierté, et mon action, qui était pourtant bien simple et bien naturelle entre deux jeunes gens de notre âge, refroidit beaucoup ses rapports avec moi ; il cessa peu à peu de me voir. Quant à moi, j'étais attaché à lui par une sympathie inexplicable ; je ne le perdis jamais de vue. Ce fut moi qui fis valoir ses premiers tableaux et, comme un dieu inconnu, je parvins, sans me dévoiler à ses yeux, à lui faire une petite renommée qui pouvait le mener, sinon à la richesse, du moins à une médiocrité dorée. Malheureusement, à l'époque où il commença à se faire connaître, il était marié et sa femme, sa plaie pourrait-on dire, le jeta, en l'abandonnant, dans le plus morne désespoir. Mon père, mourant à cette époque, m'appela près de lui. Je quittai Paris et restai absent près d'un an, absorbé dans ma douleur et dans mon deuil.

Quand je revins, le pauvre Moronval était mort. Ce tableau dont vous venez de me parler, me revient à l'esprit maintenant : il le fit dans le premier mois de son mariage, alors que l'amour effréné qu'il avait pour sa femme doublait son génie. C'est en effet un chef-d'œuvre.

– Comment se fait-il, dit le jeune homme acquisiteur du tableau,

que ce Moronval ait eu l'esprit assez faible et assez peu d'énergie dans le caractère pour se laisser ainsi abattre par l'abandon d'une femme ?

– Il est probable, répliqua le vicomte, que cette femme avait commencé par abrutir l'intelligence du pauvre diable, en le forçant à ne penser qu'à la vie journalière et aux toilettes dont elle avait besoin, seule préoccupation de ces sortes de créatures. Il est très rare de trouver une femme d'artiste qui comprenne parfaitement ses devoirs. L'artiste, le peintre surtout, doit vivre complètement en dehors de la vie commune ; il lui faut une ménagère qui songe aux besoins de l'existence et laisse à son mari le domaine du rêve, seule source d'où sortent les chefs-d'œuvre.

– Tout ce que vous contez là est parfaitement ennuyeux, dit Suzanne en reportant rapidement son verre à ses lèvres et en le vidant d'un seul trait.

Un changement étrange s'était fait dans cette femme. Un tremblement convulsif agitait tout son corps. Ses yeux étaient cernés et sa main serrait violemment la table. Personne ne remarqua cette agitation, si ce n'est Paul de Chatenay, dont l'esprit était moins alourdi par les fumées du vin. Il fixa sur elle un regard scrutateur dont elle ne s'aperçut pas.

L'observation de Suzanne trouva un écho. Titi s'écria à son tour :

– C'est vrai, c'est parfaitement ennuyeux. Qu'est-ce que tout cela nous fait ? – Quant au peintre, il eut tort. Lorsqu'on n'a pas de quoi satisfaire aux caprices d'une femme, on ne l'épouse pas. Voilà mon opinion, et maintenant, parlons d'autre chose.

– Allons, décidément, se dit le vicomte, cette petite drôlesse ira loin.

Toutefois, la motion de Titi n'obtint pas l'assentiment général ; ce sujet n'ennuyait probablement qu'elle et Suzanne, car ce fut une des autres femmes présentes qui reprit la parole.

– Il est heureux qu'ils n'aient pas eu d'enfant, exclama-t-elle, – car, que serait devenu ce pauvre petit être !

– C'est ce qui vous trompe, ils en eurent un, répondit le vicomte.

– Et, ayant un enfant, cette femme l'abandonna en quittant son mari ? s'écria avec surprise la femme qui avait déjà parlé.

Titi se mit à battre le tambour sur la table avec ses doigts, en haussant les épaules et en murmurant :

– Eh bien ! après ?

Le vicomte jeta un regard de mépris sur sa maîtresse, et dit à son tour :

– Oui, elle l'abandonna. À la mort de son père, l'enfant fut mis aux Enfants-Trouvés. Lorsque je l'appris, ma première pensée fut de prendre cet enfant et de m'en charger. Puis je réfléchis qu'il avait une mère, que cette mère ignorait probablement son sort, et que, dès qu'elle l'apprendrait, dans quelque position qu'elle se trouvât, elle le réclamerait.

– Elle eût été joliment bête, murmura Titi.

– Elle ne l'a pas été, répondit le vicomte ; car elle laissa son fils aux Enfants-Trouvés.

– À boire ! cria ou plutôt hurla Suzanne, tout ça devient assommant à la fin.

– C'est vrai ; toi, tu es raisonnable au moins, dit Titi. Assez d'histoires larmoyantes, et buvons !

Suzanne avait la bouche fendue par le rire, mais des larmes roulaient entre ses cils.

Le vicomte la regardait toujours. Il continua en fixant sur elle un regard plus profond :

– Mais, encore, cet enfant n'est pas perdu ; grâce à de puissantes protections j'ai pu le suivre partout et tout ce que je puis faire sans me montrer, je le fais. Il a été placé par mes soins dans une maison dont je connais le chef et où il est très bien, j'en réponds.

Suzanne leva les yeux sur le vicomte : son regard était humide et chargé d'une telle expression de reconnaissance que le jeune homme se sentit ému.

– Quoi qu'il en soit, puisqu'elle ne s'est pas occupée de son enfant, cette femme est un monstre, dit une des lorettes.

– Laissez faire, dit le vicomte, je n'ai pas encore perdu tout espoir. Qui sait si dès demain je n'apprendrai pas à cette malheureuse la demeure de son enfant ?

– Vous êtes un bon et noble cœur, dit Suzanne en se levant

brusquement. Votre main, monsieur !

Elle serra la main du vicomte, et celui-ci sentit avec satisfaction une pression qui témoignait d'une ardente gratitude.

Suzanne tendit son verre.

– À boire, et partons, dit-elle en chancelant. J'ai sommeil.

On lui remplit une coupe de champagne qu'elle vida. Et comme si cela n'était pas assez fort encore pour elle, elle saisit une bouteille pleine, en cassa le goulot et en but plus de la moitié d'un seul trait.

– Venez-vous, prince, dit-elle ?

Le prince était assis auprès de Titi, et causait tout bas avec elle. Il n'entendit pas Suzanne, ou fit semblant de ne pas l'entendre.

Le vicomte soutint la jeune femme, qui chancelait de plus en plus et semblait lutter avec violence contre l'ivresse ; elle porta tout à coup la main à sa tête et poussa un cri effroyable :

– Grâce ! grâce !

Et tournant sur elle-même, elle roula évanouie sur le parquet.

En ce moment, par la fenêtre qu'on avait entrouverte à cause de la chaleur, vibra la voix claire d'un passant qui disait à un autre :

– Entendez-vous comme ces filles s'amusent ?

Ce mouvement avait été si rapide que Suzanne était à terre avant qu'un bras pût s'avancer pour la soutenir.

À ces cris de : grâce ! grâce ! qu'elle avait jetés avec tant de violence, toutes les personnes présentes s'étaient regardées avec stupeur. Eh quoi ? la femme dont on s'entretenait un moment auparavant, n'était-elle donc autre que celle-là ?

– Il y avait déjà quelques minutes que je m'en doutais, dit le vicomte. Sa contenance morne, son regard étrange m'avaient fait pressentir que je touchais à quelque sombre mystère de sa vie.

– Pauvre fille ! dit le jeune homme à la moustache noire qui avait le premier amené la conversation sur un sujet dont le développement avait produit d'aussi étranges effets.

– Je tiendrai ma promesse, dit encore Paul de Chatenay. Demain, si elle vient me la demander, je lui donnerai l'adresse de

son enfant.

Les femmes, à l'exception de Titi, s'empressaient autour de Suzanne et cherchaient à la rappeler à elle.

L'évanouissement dégénérait en un sommeil dont il n'eût pas été prudent de la tirer. En un mot, Suzanne était ivre-morte.

– Mais cette femme ne peut rester ainsi, s'écria le vicomte ! Voyons, cher prince, occupez-vous un peu d'elle. Que diable ! c'est surtout à vous de décider ce qu'il y a à faire maintenant.

– Eh ! mon cher vicomte, répondit le prince avec sa nonchalance allemande, quel conseil voulez-vous que je donne ? Qu'on fasse ce qu'on voudra.

– Mais encore…

– Eh bien ! appelez les garçons, et faites-la mettre dans ma voiture qui la transportera chez elle.

Cela fut fait : Suzanne fut emportée sans connaissance par les soins du vicomte, car le prince de Libstein ne s'occupait plus d'elle, et n'avait de regards et de sourires que pour la triomphante Titi.

– Je ne puis supporter, disait-il à haute voix, ces femmes qui imposent aux personnes avec lesquelles elles se trouvent, leurs passions et leurs vices qu'elles devraient prendre soin de toujours cacher.

– C'est vrai, ajouta Titi, le vice ne doit se montrer que quand il est aimable.

On se remit à table et on chercha à retrouver la gaieté complètement envolée, hélas ! car un sentiment pénible planait dans ce salon consacré à la joie. Quoi qu'on fît, le sourire se glaçait sur les lèvres de chacun, excepté sur celles de Titi, fière de sa nouvelle conquête, et sur celles du prince, heureux d'un nouveau changement.

Aussi se sépara-t-on bientôt. Au moment du départ, le vicomte s'approcha de M. de Libstein :

– Je crois, cher prince, lui dit-il avec un léger accent de raillerie, que vous machinez quelque chose de terrible contre moi.

– Comment cela ?

– Vous voulez m'enlever le cœur de Titi.

– Est-ce cela que vous appelez machiner quelque chose de terrible contre vous ? Je croyais au contraire vous faire plaisir.

– Non, cher prince, je ne *veux* pas qu'une femme me quitte : c'est moi qui dois la quitter. Si vous voulez le permettre, ce sera fait en un instant.

– Très bien, à votre aise.

Le vicomte retint Titi un peu en arrière, et lui adressa ces quelques mots :

– Ma chère enfant, je vous croyais un peu de cœur, mais je vois avec chagrin que vous n'en avez pas du tout. Je me suis trompé ou plutôt nous nous sommes trompés en nous aimant ; nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Recevez donc en ce moment mes adieux. Le mobilier de la rue de Provence est à vous, mais ce n'est pas suffisant pour vivre. Permettez-moi à titre d'ami, de vous offrir ceci pour vous aider à supporter les premiers jours de notre séparation.

Il lui tendit son portefeuille. Le vicomte craignait que, par un restant de pudeur, elle ne fit au moins semblant de refuser. Cette grimace ne la compromettait pas et pouvait peut-être la relever à ses yeux.

Au grand étonnement de celui-ci, elle prit tranquillement le portefeuille et répondit :

– Rien de plus naturel, monsieur le vicomte, que de me quitter si vous ne m'aimez plus. Quant à cette offre, quoiqu'elle soit naturelle dans notre, position respective, je vous en remercie et je l'accepte. Comme vous le dites fort bien, il faut vivre !

Et, descendant sur le boulevard, elle fît appeler une voiture de remise et monta dedans en dépliant un papier.

Tandis que le cocher rassemblait les rênes de son cheval, elle put lire à la clarté d'un bec de gaz :

« Demain, chez-vous, à deux heures. »

Ce billet était du prince de Libstein.

Ce dernier, dont la voiture avait emmené Suzanne, s'en retourna à pied, en compagnie du vicomte de Chatenay.

– C'est une triste créature, ne put s'empêcher de dire celui-ci.

– Soit, répondit le prince, mais elle est bien jolie.

– Eh bien, courez-en donc la chance. Quant à moi, cher prince, je vous invite à ma noce.

– Ah bah ! Comme cela, tout de suite ?

– Non, mais dans six mois.

Et les deux hommes se séparèrent après avoir échangé une cordiale poignée de main…

Quoniam et Bellotte étaient parvenus à atteindre la rue Lamartine, malgré les nombreuses stations qu'ils avaient faites pour se donner des marques de leur naïve tendresse : baisers sonores leurs firent plus d'une fois retourner les passants attardés qui les entendaient.

Quoniam sonna à la porte de l'allée avec vigueur.

– Es-tu bête ? lui dit sa compagne. Madame Sainte-Hélène ne croira jamais que c'est moi qui peux sonner comme ça.

– Qué qu'ça fait ? dit l'apprenti, pourvu qu'elle tire le cordon !

En ce moment la porte s'ouvrait. Les deux enfants se glissèrent dans l'allée obscure.

– Qu'est-ce qui est là ? dit la voix de la portière en poussant sa tête, toujours ornée de son foulard jaune, à travers le vasistas de la loge.

– C'est moi, madame Sainte-Hélène, dit la jeune fille, ne vous dérangez pas, je vas me coucher. – J'ai été au théâtre avec une de mes cousines, c'est pour ça que je rentre si tard.

– Cousine ! cousine ! oui, une cousine qui porte culotte ; il y a du Quoniam là-dessous, murmura la vieille femme en fermant son vasistas.

L'apprenti profita du moment et s'élança tête baissée ; mais comme il passait devant la loge, le vasistas s'ouvrit de nouveau et la portière, accompagnée cette fois d'une bougie, se précipita le corps en dehors et aperçut parfaitement celui qui *devait finir sur l'échafaud !*

– Là, quand je le disais ! – Après tout ça ne me regarde pas.

Et poussant un soupir, la brave madame Sainte-Hélène regagna mélancoliquement le lit conjugal.

Quoniam, pourtant, grimpait l'escalier à la suite de Bellotte, en murmurant entre ses dents :

– Enfoncée la vieille ! Elle n'y a vu que du feu !

Ils arrivèrent à la petite chambre du 5e étage.

Fanchon, la camarade ordinaire de lit de mademoiselle Bellotte, n'y était pas. Il est probable qu'elle aussi avait quelque cousine en ville chez laquelle elle pouvait aller passer la nuit.

Le premier acte qu'accomplirent les deux enfants quand ils furent rentrés fut naturellement de s'embrasser.

Ensuite, Quoniam sortit des profondeurs de ses poches un litre de vin, un assortiment superbe de charcuterie, composé exclusivement de jambon et de saucisson, et un énorme morceau de pain frais. – C'était là le souper des deux amoureux. Le luxe n'y brillait certainement pas ; mais la mesquinerie des plats était relevée par une chose que souvent les plus riches n'ont pas à leur disposition : l'appétit du jeune âge, qui aiguise les dents, et donne à tout une saveur délicieuse.

La chambre qu'habitaient les couturières était peu habituée à les voir toutes deux ensemble, aussi ne s'y trouvait-il qu'une seule chaise, je crois même qu'elle était boiteuse.

Mais cela inquiétait peu nos affamés ; la jeune fille prit la chaise dans quelque état qu'elle fût, Quoniam sauta d'un bond sur le lit.

C'est ainsi que commença le souper. Les mâchoires remuaient avec rapidité : à peine échangeaient-ils quelques paroles entrecoupées.

Une fois la première faim apaisée, on put causer plus commodément, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées que les positions étaient complètement changées. Quoniam était à son tour assis sur la chaise et Bellotte sur ses genoux.

C'est ainsi que se termina ce modeste repas, agréablement assaisonné de la gaieté franche et communicative des convives dont les éclats de rire enfantins devaient quelquefois troubler les voisins dans leur premier sommeil.

– Donc, dit Bellotte, en commençant les rapides apprêts de son déshabillé, le séjour de la forge n'a plus rien de bien gai.

– Oh ! c'est maintenant d'un triste à mourir, – répondit Quoniam. Le patron regarde sa fille qui a toujours l'air d'avoir envie de pleurer. La patronne regarde son mari et semble réfléchir à quelque chose de sinistre. Le pauvre Fanfan, ce bon garçon, tape sur le fer, comme quand il est contrarié ; c'est-à-dire que je ne sais pas comment il ne casse pas tout dans l'atelier. Il n'y a que moi qui suis toujours gai.

– Pourquoi Fanfan est-il contrarié ?

– Oh ! tiens, je crois qu'il retourne du cœur aussi de ce côté-là ? – Fanfan est toujours amoureux de celle qui a quitté ses parents. Si tu avais vu comme il a cogné sur son fer, quand il appris la fugue de la petite Titi !

– Sais-tu ce qu'elle fait de nouveau ?

– Pas grand-chose de bon, – Mais, je vois tes yeux qui clignent tout seuls.

– Embrasse-moi, je me sauve !

Et Quoniam descendit à pas de loup l'escalier. – Arrivé devant le vasistas de madame Sainte-Hélène, il frappa au carreau, en disant d'une voix qu'il cherchait à rendre grave :

– La porte, s'il vous plaît !

La bonne dame, réveillée en sursaut, tira machinalement le cordon, et Quoniam, une fois dehors, repoussa le lourd battant en s'écriant :

– Vive l'Empereur !

IX

Journalistes et journaux.

Vers le 21 du mois de mars, dans une jolie petite chambre, sise au dernier étage de la maison de la rue Lamartine, dormait un jeune homme de vingt ans à peu près.

Vingt ans, âge des illusions, des rêves sinon dorés, du moins enthousiastes ; âge charmant dont on ne sait pas profiter et qu'on regrette plus tard. – Illusions, rêveries, croyances, on a tous ces dons précieux de la divinité au printemps de la vie. Et lorsque de tous vos souvenirs, de tous vos bonheurs passés, il ne reste plus que des fleurs sèches et des lettres jaunies, on éprouve encore un plaisir amer à repasser dans sa mémoire ce beau et trop court passage d'une existence limitée aux banalités du devoir social et des exigences pratiques.

À vingt ans on croit à l'avenir, à l'amour, à la gloire ! – Hélas ! la triste réalité vient bientôt mettre son impitoyable *Veto* sur toutes ces chimères. On se rappelle encore qu'il était doux d'attendre, à cinq heures du matin, dans une prairie couverte de neige, la femme que l'on aimait. Quand elle apparaissait, il n'y avait plus ni neige, ni nuit, ni brouillard glacial ! Non, c'était le doux amour qui arrivait, toujours vêtu de son joli habit rose et vert.

Quand on a vingt ans, il n'y a pour le cœur du poète qu'une seule saison, – la saison bénie, que les Italiens, ces maîtres en sentiment, ont si gentiment nommée la Primavera !

Ô Primavera bénie ! Où êtes-vous maintenant que les rides commencent à cercler les yeux… Que le hâle des passions inassouvies, des désirs chimériques ou des plaisirs impurs a terni l'âme et le visage ? Où êtes-vous, aspirations saintes vers le beau et le bien, où êtes-vous, idéales pensées d'art et de poésie ? – Bien loin… Bien loin…

À vingt ans on croit, à trente on doute, à trente-cinq, on *sait.*

Terrible mot que celui-là : *savoir !* c'est-à-dire connaître à fond le monde et toutes ses turpitudes, ses infamies, ses duplicités et ses horribles réalités !

Nous sommes tous, plus ou moins organisés de la même manière. On naît bon… Je le crois, malgré tous les discours des sceptiques qui veulent assimiler l'homme à la brute. Oui, l'on naît sensible et bon. – Le cœur et l'âme ont de ces besoins ineffables qui semblent réalisables dans l'extrême jeunesse. Mais l'expérience, cette pierre de touche des caractères les mieux organisés, l'expérience vient et peu à peu arrache de votre cœur les semences de *vraie* vérité que Dieu met dans le berceau de tous les êtres ! Amour, amitié, confiance, tout fuit, emporté par cette terrible plaie de la civilisation – L'expérience !

Vous vouliez rendre tout le monde heureux, – vous auriez, à vingt ans, sacrifié sur l'autel de tous les nobles sentiments ! L'égoïsme était pour vous un mot sans valeur réelle. Vingt ans ! – Vous aviez un ami, et pour lui vous auriez donné votre bourse, votre vie au besoin, comptant sur une réciprocité naturelle. – Vingt ans ! – Vous aimiez une femme, avec cette puissance de passion immatérielle que l'on possède une seule fois dans la vie. – Vingt ans… Toujours, toujours vingt ans !

On est bon, à cet âge, parce que l'on croit à la bonté de tous. On aime parce que l'on croit à l'amour ! Puis, quand il est prouvé que bonté, amour, croyance sont des mots inconnus au dictionnaire de la réalité, on commence à réfléchir, et du moment où l'on réfléchit, du moment où l'on commence à *savoir* le monde tel qu'il est, – on est perdu. – Entendons-nous cependant ! – On est perdu pour le rêve, pour la véritable poésie ; mais on est gagné à la cause, juste ou absurde, de la convention et de la prose.

Il n'y a que deux phases dans la vie humaine. La première, la plus *gracieuse*, si je puis m'exprimer ainsi, c'est la jeunesse. En effet, tout enfant vous appartenez plutôt à votre mère qu'à votre père. – Vous recevez les douces leçons de la femme qui vous a donné le jour, et sans vouloir parodier M. Legouvé, je crois sincèrement que celle première éducation est la meilleure. Votre mère n'a pour vous que des paroles d'amour ou de religion. – Il y a une sorte de mysticisme dans l'affection d'une femme pour son enfant ou pour son mari ! – La femme est le véritable ange gardien. – Mais l'âge vient, qui vous arrache aux bras désolés de cette première compagne de votre vie, et alors arrive le contact des hommes. – Tout prend une nouvelle tournure à vos yeux. – Ce que vous aviez aimé, on le raille ; ce à quoi vous aviez cru, on le discute d'une façon méprisante. – La mère, la femme cesse d'avoir sur vous l'influence que le droit lui avait donnée pendant vos jeunes années et vous cessez d'être bon, croyant et loyal : vous

devenez homme… C’est-à-dire ambitieux, égoïste et *commerçant.*

Le premier amour est rarement le bon, a dit un émule de Talleyrand. Je crois qu’il s’est trompé, et je connais bien des âmes fourvoyées, bien des cœurs errants ou perdus, qui ne doivent le malheur de toute leur vie qu’à ce premier amour négligé, froissé, trahi ou tué par eux.

Rêves de jeunesse, dormez en paix ! N’insistons pas sur un thème qui ne devrait jamais avoir de variations et revenons à nos moutons…

Donc, dans les combles du numéro 20 de la rue de Lamartine, dormait encore, à 6 heures du matin Georges-Napoléon Sainte-Hélène. Nos lecteurs savent déjà que ce jeune homme, après avoir remporté un nombre considérable de prix à tous les concours, avait des vues littéraires.

Le malheureux ! dirait M. Dennery !

À M. Dennery ou à tout autre grand phraseur, nous répondrons par notre mot de tout à l’heure : – Vingt ans !

Or, ce jour-là, Georges-Napoléon Sainte-Hélène devait remettre au rédacteur en chef d’un petit journal, une lettre de recommandation.

Écrire dans un journal, fût-il hebdomadaire, et signer de son nom ! Se voir imprimé tout vif. Quel est le rhétoricien que cette perspective n’a pas séduit ? C’est une bien douce chose que la publicité ! Avec quelle ardeur ou travaille pour arriver à livrer à un imprimeur trois ou quatre cents lignes, qui doivent inévitablement vous conduire au *Temple de Mémoire.*

Le jeune Sainte-Hélène sauta donc en bas de son lit et mit deux heures à sa toilette. Puis, à l’exemple de M. de Buffon, il s’assit devant son bureau dans toute la splendeur d’une toilette irréprochable. Pour la vingtième fois peut-être, il recopia son œuvre sur beau papier et d’une écriture à faire pâlir M. Joseph Prudhomme ou Alexandre Dumas lui-même. À dix heures du matin il était sous les armes. Dans une jolie serviette en maroquin, – présent de M. Sainte-Hélène, – il roula précieusement une dizaine de copies de son œuvre de prédilection et descendit fièrement les escaliers. – Il traversa la cour d’un pas ferme ; sa démarche avait quelque chose de celle d’un ministre… Il entra dans la loge enfumée et dit à son père et à sa mère, en dévorant une énorme tasse de chocolat :

– C'est aujourd'hui que je vais livrer ma première bataille.

– Mon fils, dit sentencieusement le vieux Sainte-Hélène, sois digne de nous. Ne faiblis point à l'heure du danger. Tu vas te trouver en présence d'un de ces hommes à qui l'intelligence et le savoir… ont… car… enfin tu me comprends, je n'en dirai pas plus… Du temps des alliés, mon fils… c'était à Troyes… que moi-même !… Rappelle-toi que la simplicité n'exclut jamais le bonheur !

Et M. Sainte-Hélène père se moucha solennellement après cet exorde. Quant à madame Sainte-Hélène elle se contenta de dire au jeune homme :

– Tu vas sans doute être obligé d'aller dans quelque grand café avec tes journalistes… Voilà vingt francs. – Rapporte-nous la monnaie, s'il y en a de reste… Mais je t'en prie, Georges, ne cours pas avec les actrices et les danseuses… Ce sont des mauvaises femmes ; – sois poli avec elles, mais ne livre pas ton jeune cœur à leurs enchantements. Tu es joli comme un chérubin, elles vont te faire mille agaceries, méprise ces sirènes…

Le discours de madame Sainte-Hélène dura dix minutes ; mais le jeune homme n'y fit pas attention… Dès qu'il eut terminé son déjeuner, il prit son chapeau et sortit.

– Bonne chance, lui dit son père en lui donnant une poignée de main, et surtout n'abîme pas ton bel habit noir.

– Rapporte-nous tes oreilles, garnement, lui dit la mère.

– Bonjour, monsieur Napoléon *à* Sainte-Hélène, murmura une joyeuse voix.

C'était Quoniam qui, à cheval sur la borne de la porte-cochère, terminait son repas du matin, invariablement composé d'un saucisson à l'ail et de deux sous de pain.

– Bonjour, Quoniam, dit gaiement Georges ! il aimait ce gamin terrible, qui plus d'une fois lui avait fait gratis des commissions.

Georges-Napoléon Sainte-Hélène prit une voiture sur la place Cadet et se fit conduire rue Coq-Héron, où se trouvait situé le bureau du journal pour le rédacteur en chef duquel il avait une lettre de recommandation. Il s'était dit qu'il était plus convenable d'arriver ainsi, qu'à pied, afin de donner de son éducation et de sa fortune une idée favorable dès le début.

– Je fais mon premier pas, il ne faut pas regarder au sacrifice, dit-il en changeant son louis pour payer le cocher…

Il était arrivé rue Coq-Héron, et, le cœur palpitant, il franchit les degrés qui le séparaient du bureau.

Enfin le mot journal apparut à ses yeux sur une porte à double battant. – Une plaque ronde portait ces mots :

– Entrez sans frapper.

Le jeune homme tourna le bouton de la porte et pénétra dans une petite antichambre, déserte pour le moment ; il y avait une seconde porte sur laquelle on lisait :

Entrée des bureaux.

Il frappa à cette porte et un vigoureux : Entrez ! répondit à son timide appel.

Il entra et se trouva dans une pièce coupée en deux par une cloison en grillage contenant deux guichets.

L'un, le premier, portait pour enseigne : *Abonnements ;* l'autre, *Caisse…*

Derrière le premier de ces guichets, était un jeune homme de l'âge de Georges… mais déjà jauni, usé, courbé… On sentait que la misère avait passé par là. Convenablement mis, et d'une propreté rigoureuse, le jeune préposé aux abonnements offrait cependant quelque chose de triste au regard.

Ce petit bonhomme vivait là, encaissé dans sa boîte de fer, comme un écureuil dans sa cage… Seulement il était tenu à une immobilité plus grande. En ce moment, il achevait son modeste déjeuner. À défaut de table ou de guéridon, c'était dans son tiroir qu'il plaçait les nombreux comestibles, qui composaient son repas. Dans trois papiers eu guise de plats, s'étalaient trois mets différents, à savoir :

1° Un bout de boudin cuit chez le charcutier ;
2° Quelques pommes de terre frites ;
3° Une botte de radis ;
4° Un pain de munition.

Une grande carafe était placée sur bureau.

Ce déjeuner pouvait bien revenir à sept sous.

En entendant ouvrir la première porte, le commis aux

abonnements avait précipitamment fermé son tiroir, et après s'être essuyé la bouche avec un mouchoir à carreaux, il saisit sa plume et prit la position commandée par ses fonctions.

Le mot : *entrez* avait été prononcé par le caissier, second et principal employé des bureaux. Celui-là était un homme de 35 à 40 ans. Brun et barbu, l'accent méridional, les yeux vifs, jovial et grand ami de la bouteille, ce caissier était le bout en train du personnel, qui comptait encore le garçon de recettes, un saute-ruisseau et un courtier d'annonces.

Ce fut d'abord au commis des abonnements que Georges, le chapeau à la main, s'adressa.

– Monsieur Croustillac ? demanda-t-il humblement.

– *Est-che* pour un *gnabonnement* ?

– Non, monsieur… je désirerais lui parler.

– C'est peut-être pour une annonce ? demanda le caissier ; en ce cas, passez de ce côté.

– Non, monsieur, c'est pour une affaire personnelle…

– Veuillez écrire votre nom sur ce bout de papier.

Georges obéit, et le saute-ruisseau disparut par une porte sur laquelle on avait écrit : *Rédaction, Administration*.

Au bout de dix minutes, la porte se rouvrit, et le jeune clerc dit poliment à notre néophyte :

– Veuillez entrer, monsieur.

Georges se sentit trembler. Jusque-là, il avait été assez ferme : les premiers pas avaient été franchis par lui avec assez de courage. Mais le moment solennel était venu. Il allait aborder le rédacteur en chef. Il hésita… L'idée de s'enfuir lui traversa l'esprit un instant, mais repoussant aussitôt cette tentation, il prit son courage à deux mains et se décida à pénétrer dans le sanctuaire.

– Qu'y a-t-il pour votre service, jeune homme ? lui fut-il demandé.

Georges, qui ne trouvait pas une parole dans sa gorge séchée par l'émotion, se contenta de présenter sa lettre au rédacteur.

M. Croustillac était, à 57 ans, un petit homme à cheveux gris, à l'air pétillant de malice. Deux grosses moustaches semblaient tout

étonnées d'avoir poussé sur cette joviale figure. Assis commodément dans un grand fauteuil de cuir, son lorgnon fixé sur un nez mince et long, et le chef couvert d'une calotte grecque, il commença la lecture de la lettre que venait de lui remettre Georges.

Celui-ci profita de ce moment pour regarder autour de lui. La chambre était petite, mais coquette et bien meublée. Des tableaux, des gravures de prix couvraient les murs. Par-ci, par-là, quelques photographies un peu *légères* prouvaient que leur propriétaire n'était pas d'un rigorisme trop prononcé. Un magnifique bureau d'acajou, couvert de journaux et de brochures, occupait à peu près le quart de cette pièce.

Pendant sa lecture, que la rédacteur en chef fit très lentement, le jeune Sainte-Hélène était sur les épines. Rien sur la physionomie placide du journaliste ne laissait deviner l'impression que lui produisait la lettre de recommandation. Cependant il posa enfin la lettre devant lui, et, tout en essuyant avec son mouchoir les verres de ses lunettes, il fit signe à Georges de s'asseoir auprès de lui, et lui tint à peu près ce discours :

– Mon ami X… me parle de vous en fort bons termes. – Il me dit que vous avez fait d'excellentes études, que vous avez de l'esprit, du talent même en un mot, il vous recommande chaudement. J'aime beaucoup X… C'est un ami de vingt ans… Nous avons fait nos premières armes ensemble, et il a été souvent mon collaborateur au théâtre. – Si je puis vous être utile, ne doutez pas que je ne le fasse. Mais encore faut-il que je sache en quoi je puis vous servir. Que voulez-vous faire ?

– Mais, monsieur… je voudrais, si cette ambition ne vous paraît pas trop grande, participer à la collaboration de votre estimable journal… Il est bien entendu que ma collaboration serait toute gratuite.

– Mon cher ami, la question n'est pas là. Quand on me donne de bons articles, je les paie. J'ai déjà beaucoup, j'allais dire trop de rédacteurs, mais enfin pour l'ami X… je tâcherai de vous trouver un trou…

– Ah ! monsieur, croyez que…

– Je crois tout ce que vous voudrez… Mais, avant de me remercier, dites-moi quel est le genre que vous affectionnez ?

– La poésie, monsieur !

– La poésie, diable ! Et quel genre de poésie ?…

– Je fais des sonnets, des idylles…

– Avez-vous quelque chose de vous dans ce portefeuille ? dit le bienveillant journaliste en souriant, car il savait de longue date qu'un poète ne marche jamais sans avoir les poches bourrées de ses élucubrations.

Georges s'empressa de tirer un des exemplaires qu'il avait copiés le matin.

– Vous avez une bien belle écriture, murmura presque tristement le bonhomme.

Et il lut très attentivement la pièce de vers que venait de lui remettre le jeune Sainte-Hélène.

Cela commençait ainsi :

« Sur le penchant d'une colline, etc., etc. »

– Mon cher ami, lui dit le journaliste après avoir terminé sa lecture, je veux être franc avec vous. J'aime la jeunesse, et je puis dire que je suis un père pour mes rédacteurs. Ils sont presque tous jeunes et spirituels… et je leur donne à tous de bons conseils. J'ai beaucoup d'expérience ; or, permettez-moi de vous le dire, je crois que vous êtes dans une mauvaise voie… Je viens de parcourir vos vers avec soin ; mais je n'y ai rien trouvé de saillant. Ils ne sont pas mal faits, voilà tout. L'originalité, mon cher enfant, l'originalité, voilà ce qu'il faut maintenant. La poésie est bonne pour Lamartine, pour Hugo, pour deux ou trois autres talents hors ligne ; mais outre qu'elle ne rapporte que peu ou point d'argent, il faut avoir un talent transcendant pour percer dans cette branche de la littérature. Vos vers sont ceux de tout le monde. De plus, ils ont un cachet classique qui les rend monotones. Vous avez écrit cela simplement pour *faire des vers*… aucune idée morale ou politique ne vous a guidé. Vos rimes elles-mêmes ne sont pas riches. Je vous le répète, vous êtes dans une mauvaise voie. Pour faire du journalisme, il faut mettre de côté les mièvreries de la poésie. Je n'imprimerai pas vos vers…

– Et quoi, monsieur…

– Laissez-moi finir… Je ne les imprimerai pas. D'abord, parce qu'il y en a trop, ensuite, parce que ce n'est pas le genre de mon journal… Vous ne le lisez donc pas ?

– Monsieur, j'avoue…

– Il n'y a pas de mal à cela… Mais je vais vous expliquer ce que c'est que mon journal, et vous comprendrez pourquoi je ne puis pas faire passer vos 250 vers.

– J'écoute, monsieur…

– Je ne fais pas de littérature, moi… je fais des affaires… N'ouvrez pas vos yeux comme des portes cochères, et comprenez-moi bien. J'ai fait des vers aussi, dans mon jeune temps, et ils n'étaient guère plus amusants que les vôtres… Cela ne m'a pas réussi, et je me suis mis à faire de l'*annonce*… Voyez ce numéro, il est couvert d'annonces… mais il faut une sauce au poisson, et la prose que mes rédacteurs me donnent est pour moi tout simplement cette sauce indispensable. Mon journal est un journal qui se lit un peu partout ; mais surtout dans les cafés… Il me faut donc des articles très courts et très amusants, qu'on puisse feuilleter sans y prêter une grande attention, entre un verre de bière et une tasse de café. On se moquerait de moi, si je vous imprimais votre grande machine. Lisez mon journal, comprenez-le… Faites-moi des articles concis, mordants, et je vous promets de vous faire passer tout ce qui me paraîtra *possible.* Je vous paierai *deux* sous la ligne, c'est ce que je donne habituellement. Venez me voir de temps en temps, nous causerons. Mes principaux collaborateurs se rencontrent souvent au café ***. Allez-y, ce sont tous de bons garçons, habituez-vous à leur esprit, et nous verrons, adieu !

Et le jeune Georges fut congédié d'un geste amical. Il traversa la salle des *abonnements* d'un air assez penaud… Et quand il fut parti, le caissier dit en riant :

– Je n'aurai pas de compte à lui ouvrir, à celui-là !

– *Che* crois qu'il est enfon*ché* ! répliqua le commis des abonnements.

Pour Georges… il avait la mort dans le cœur… il se tenait à quatre pour ne pas pleurer…

– Voyons donc ce journal, dit-il.

Il entra dans un café, tant pour lire la feuille en question que pour puiser des forces dans un grog fortement arrosé de rhum.

Le premier article qui lui tomba sous la main était celui-ci :

« – Un chien vient d'être surpris en flagrant délit de vol domestique et conduit au poste le plus voisin. Dans la nuit, ou entendit des gémissements : on pénétra dans son cachot, où s'offrait un spectacle navrant. Le pauvre chien gisait ensanglanté. Dans sa douleur, ou par suite d'un remords trop violent… il s'était coupé les quatre pattes. Sur le moment, on a vainement cherché les pattes, le sergent du poste pensait qu'il les avait avalées… c'était une erreur… Après les avoir coupées toutes les quatre avec ses dents… ce chien avait eu le courage de les lancer adroitement par la fenêtre grillée du poste. On désespère de le sauver, et le vétérinaire ne sait comment s'y prendre pour lui tâter le pouls. »

– Hélas ! murmura le pauvre Georges, est-ce donc là de l'esprit ?

Et il se remit à lire tout bas ses vers qui, comme on le sait, commençaient ainsi :

« Sur le penchant d'une colline, etc., etc. »

X

Georges Sainte-Hélène

Il n'y a rien de tenace et de persévérant comme un poète qui veut placer ses vers.

Pendant trois mois, Georges courut la capitale en tous sens, frappa à toutes les portes, sa *Colline* à la main. Il fut repoussé partout ; mais il fit de curieuses études et de nombreuses connaissances. Il n'avait pu rien trouver dans son cerveau qui pût cadrer avec le genre du journal de Croustillac… Il le voyait souvent, et lui apportait des essais de nouvelles à la main, mais il cherchait vainement sa prose dans le numéro suivant.

– Rien, toujours rien de moi…

Il jetait le journal et courait se plaindre à Croustillac, qui lui disait :

– Mon bon ami, vous n'êtes pas assez drôle. Vous cherchez le style, – vous me faites des marivaudages spirituels. – Ce n'est pas mon affaire. Soyez bête, si vous voulez ; mais soyez amusant.

Le pauvre Sainte-Hélène se donnait un mal affreux pour être bête, il n'y réussissait pas.

– Ah ! s'écriait-il souvent, il y a des bêtises qu'un homme d'esprit achèterait quelquefois bien cher !

– Très bien, voilà un mot, disait Croustillac, mais il est usé.

Au bout de trois mois, il parvint à glisser dans une petite feuille qui paraissait le dimanche, quand elle paraissait, un article sur le *Mexique,* qui lui mit le pied à l'étrier.

Le rédacteur en chef de cette feuille se nommait Lesueur. Bon enfant, un peu viveur, il menait la vie à grandes guides, et aurait pu faire fortune, car il était fort répandu, et son journal avait un grand nombre d'abonnés.

Cette petite feuille ne s'occupait presque exclusivement que de théâtre.

Là se dévoilaient toutes les histoires scandaleuses des coulisses.

Georges fut pris en amitié par Lesueur, qui lui procura ses entrées dans plusieurs théâtres. En peu de temps le fils des époux Sainte-Hélène devint le plus actif des collaborateurs de Lesueur. Mais Lesueur ne lui donnait pas un sou, et les concierges de la rue Lamartine étaient loin de pouvoir subvenir aux exigences de la position de leur fils. Alors Georges prit une résolution héroïque. Il osa demander quelque argent à Lesueur.

– Je vous répondrai demain… lui dit Lesueur ; venez déjeuner avec moi.

Georges accepta, et, au dessert, Lesueur lui prit la main en lui disant :

– Mon cher Sainte-Hélène, vous me plaisez… de plus, vous ne faites pas mal. Votre dernier compte-rendu sur la grande pièce de Z… était très réussi… vos petites nouvelles sont agréables… Bref, ou me fait compliment de vous… Je n'ai pas beaucoup de fonds… mais voici ce que je vous propose… Vous m'avez raconté votre position… vous ne pouvez rester chez vos parents… Je ne méprise pas les concierges ; mais tout le monde n'est pas comme moi. En confidence, je vous dirai que mes rédacteurs sont des crétins… J'ai donc envie de les mettre tous dehors. Nous ferons le journal à nous deux seulement. J'agrandis mon format, et pour sauver les apparences, nous prendrons quelques pseudonymes pour faire croire à une rédaction nombreuse… nous viendrons bien à bout d'un journal à nous deux, une fois par semaine. Je vous donnerai deux cents francs par mois… et si vous trouvez des réclames, nous partagerons le gâteau. Cela vous va-t-il ?

Georges était transporté. Il n'osa sauter au cou de son sauveur, comme il l'appelait, mais il lui serra les mains avec une énergie qui attestait une profonde reconnaissance.

Tout se passa comme l'avait annoncé Lesueur, lequel chercha une querelle d'Allemand à quelques-uns des principaux rédacteurs, et se débarrassa de tout le monde avec le sans-gêne qui le caractérisait particulièrement.

Le dimanche suivant, Georges apportait triomphalement à ses parents un numéro où les deux concierges, ravis, purent lire en grosses lettres :

LA PENSÉE

Journal de tout le monde

Lesueur, Directeur-propriétaire,

Sainte-Hélène, Rédacteur en chef.

Le journal circula dans la maison et fît une sensation profonde. Dès lors le jeune Sainte-Hélène devint une sorte d'autorité. Le père se rengorgeait dans son col gigantesque, et la mère s'acheta un superbe bonnet jaune à roses rouges.

Quant à Georges, il resta le seul collaborateur actif du journal. Lesueur était, comme Figaro, paresseux avec délices, et lui laissait toute la besogne. Pour lui, il courait les coulisses, les foyers, les cafés, et c'était Georges qui demeurait seul chargé de recevoir les abonnements, d'écrire les bandes, de lire les journaux, de faire et de corriger le journal. Il faisait en un mot toute la *cuisine*, terme particulier pour exprimer la partie matérielle d'un journal. Quant à la rédaction, Lesueur le laissait à peu près libre. Il venait regarder l'épreuve le samedi matin, et tout était dit. Quelquefois il écrivait un article dans le mois ; rarement plus. Georges était enchanté de pouvoir, sans contrôle, se livrer à toute son imagination. Il avait renoncé à la poésie, et le *penchant de la colline* était couché dans un carton pour toujours.

En peu de temps, il devint un des plus habiles petits journalistes de Paris. Son caractère si doux n'aurait jamais laissé soupçonner toute l'acuité de sa plume ; satirique effronté, il raillait impitoyablement tout le monde. Il avait pris quatre pseudonymes, ce qui avec Lesueur faisait un total de six rédacteurs. Du reste, que Lesueur fournît de la copie ou non, il signait toujours le premier Paris… Venait ensuite un article de genre par M. Ducoudray, premier pseudonyme de Georges, et des revues, des nouvelles à la main, des feuilletons, des comptes-rendus par M. Sainte-Hélène, et ses trois autres pseudonymes, Lenoir, Hubert et Solovsky. Lesueur avait pensé qu'un Polonais ferait bien *dans le paysage.* Le journal marchait, et Georges était heureux autant qu'on peut l'être à Paris avec deux cents francs par mois et une sorte de position à soutenir.

Il fit de nombreuses et agréables connaissances. Il se laissa entraîner par le courant, et fut de tous les soupers et de toutes les parties. Dans ces cas-là, Lesueur était toujours son caissier, il était enchanté de son rédacteur : Mais il va bien ! très bien ! mon jeune homme, s'écriait-il souvent.

Un soir, chez Véry, Georges fit connaissance de Titi qui avait avec elle le prince de Libstein, et appartenait maintenant à un riche négociant. Elle était devenue une des étoiles du monde des petites dames. On se l'*arrachait* positivement. Elle reconnut du premier coup d'œil le fils du concierge, et devint rouge comme

une pivoine.

Elle chercha le moyen de se rapprocher de Georges, et, comme ils se trouvaient seuls dans l'embrasure d'une croisée, elle osa lui parler de sa famille, des gens de la maison et de lui-même. Georges satisfit à toutes ses questions, il la rassura sur les siens qui étaient tous en bonne santé, il la fit rire au récit des facéties perpétuelles de Quoniam et de ses amours avec Bellotte. – Il lui parla aussi du robuste forgeron qui, depuis que Pierre et elle avaient abandonné la rue Lamartine, semblait toujours rêveur, et ne sortait de sa mélancolie que pour hurler à Quoniam :

– Tiens ferme, que je tape !

Titi sourit quand Georges lui parla de Fanfan. Elle se savait aimée de l'hercule de *fournaise*, comme l'avait baptisé Quoniam qui connaissait ses antiques.

– Maintenant que j'ai satisfait votre curiosité, ne dites pas que mes parents sont portiers, vous m'obligerez… Alliance offensive et défensive… Je vous ferai un article.

Ils se serrèrent la main et reprirent leur place autour d'un énorme bol de punch.

– À la santé de Titi ! s'écria un soupirant éconduit.

– Fi donc, messieurs ! s'écria tout à coup Georges en sautant à pieds joints sur la table… Fi donc !… à bas ce nom vulgaire de Titi qui ne résonne pas à l'oreille… Au nom du Dieu de l'orgie et de la volupté… Titi, je te débaptise et te rebaptise… À bas Titi, vive la Sirène !

– À la santé de la Sirène !

Le dimanche suivant, la *Pensée* annonçait le baptême de la Sirène dans un article pompeux… L'ancien nom de Titi figurait aussi dans l'article, et le lundi suivant Georges se sentit doucement frapper sur l'épaule comme il montait à sa chambre. C'était l'hercule.

– Que voulez-vous, Mâconnais ? demanda Georges.

– Monsieur, c'est peut-être bête ce que je vais vous dire… Mais on m'a lu ce que vous avez écrit… C'est-y vrai que mademoiselle Titi est tout à fait perdue... Quelquefois dans les journaux on met tant de choses.

– Hélas, mon ami !… Je ne dois pas vous le cacher… elle est

perdue et bien perdue.

– Ah ! et elle s'appelle Sirène, maintenant ?

– Oui, mon ami, Sirène.

– Merci, monsieur.

Le colosse rentra dans l'atelier, et l'on entendit bientôt sa rude voix qui criait :

– Quoniam ! Tiens ferme, faut que je tape.

À quelque temps de là, il arriva à Georges une aventure qui devait amener un changement énorme dans son existence. Mais n'anticipons pas.

À Paris, la presse a une grande influence sur les choses et sur les personnes du monde dramatique. Il n'y a pas de journaux critiques, si minimes qu'ils soient du reste, qui n'inspirent une crainte quelconque aux directeurs, aux auteurs et aux acteurs.

Ces derniers surtout, qui ne vivent que de vanité, sont plus que tous les autres chatouilleux à l'endroit de leur art. Un compliment les ravit, un mot de blâme les désole, mais en tous cas le silence les tue.

– Dites du mal de moi si vous voulez, mais parlez de moi !

Voilà les paroles que beaucoup de comédiens adressent aux journalistes. La petite feuille de Lesueur était fort courue, et sans être indulgent, Georges, dans ses appréciations, était toujours juste. Il ne ménageait ni le blâme ni l'approbation ; mais il n'avait pas de parti pris.

Tout le monde l'aimait ou du moins lui rendait justice. Ses petites nouvelles à la main contenaient des mots très spirituels qu'il appliquait à l'un ou à l'autre, selon sa fantaisie. Aussi courait-on après lui bien souvent pour lui dire :

– Mon bon Sainte-Hélène, fais-moi donc dire quelque chose de drôle !

Il voyait toujours Croustillac qui n'était point jaloux de ses succès.

– Vous avez fait vos premières armes ailleurs que chez moi ; mais je ne m'en regarde pas moins comme votre parrain. Vous me devez d'abord une reconnaissance éternelle pour n'avoir pas

imprimé vos vers.

– Pourquoi donc ?

– Parce que si j'avais fait cette sottise vous étiez perdu… On vous jetterait partout votre colline à la tête… Soyez franc… les mettriez-vous dans la *Pensée ?*

– Plutôt la mort, s'écria gaiement Georges.

Un matin, Georges travaillait au bureau, lorsque son garçon, ou plutôt son commis, car il avait pris un commis, vint lui annoncer que deux dames le demandaient. Georges s'empressa d'approcher deux fauteuils d'un bon feu pétillant dans une assez jolie cheminée, et fit signe d'introduire ces dames.

Deux femmes s'avancèrent un peu timidement et prirent place devant le feu. La plus âgée pouvait avoir quarante-cinq ans… Elle avait dû être fort belle, et ses traits réguliers étaient pleins de distinction ; l'autre avait dix-sept ou dix-huit ans, et quoiqu'elle fût maigre, la santé respirait dans ce corps si frêle en apparence ; sa poitrine développée faisait ressortir ses épaules larges, et sa taille mince était soutenue par des attaches solides… Ses yeux étaient un peu petits peut-être, sa bouche trop grande… Mais l'expression des uns était si douce, et la blancheur des dents si éblouissante, que l'on passait légèrement sur ces petits défauts… Ses cheveux étaient châtain-clair. Ils avaient cette nuance particulière qu'on ne rencontre guère que chez les Parisiennes. Ses pieds n'étaient pas élégants, mais ses mains, bien qu'un peu rougies par le froid, paraissaient charmantes sous ses gants gris-perle.

– Je vous demande mille fois pardon, monsieur, de vous déranger ainsi au milieu de vos occupations. Voici ce qui m'amène : ma fille, que j'ai l'honneur de vous présenter, donne dans quelques jours une représentation à la salle Lyrique, et je viens vous demander de vouloir bien annoncer cette représentation, en en faisant pressentir l'éclat, et en disant un peu de bien de la débutante.

– Mon Dieu ! madame, j'annoncerai bien volontiers la représentation de mademoiselle… Mais quant à faire l'éloge de son talent, talent dont je ne doute nullement, je ne le pourrais sans manquer à mes devoirs. Je prends la critique au sérieux, et je me suis juré de ne jamais parler…

– Ma mère et moi, monsieur, interrompit d'une voix un peu émue la jeune fille, avions deviné ce scrupule. Aussi nous étions-

nous munies d'une invitation pour la soirée que donne mon professeur, M. X… de l'Odéon, et dans laquelle je dois jouer le rôle que je reprendrai à la salle Lyrique. Si ce n'était pas trop exiger, monsieur, de votre bienveillance que de vous demander d'y assister…

– Vous pourriez ainsi vous rendre compte du plus ou moins de mérite de ma fille et en parler en conscience.

Georges resta un moment sans répondre.

Il regardait cette jeune fille, il lui semblait l'avoir déjà vue quelque part… mais où ? Voilà ce qu'il ignorait. Enfin, rompant le silence, il prit l'initiative en disant :

– Mesdames, je vous promets d'y aller.

Et après force remerciements de la part des deux femmes, il les reconduisit jusqu'à la moitié de la cour. En rentrant dans son bureau, il se regarda machinalement dans la glace et poussa presque un cri d'étonnement, il avait cru revoir la jeune fille de tout à l'heure.

– Comme elle me ressemble !… c'est étrange !

Et il s'assit tout pensif.

XI

Mesdames Leclerc

C'est dans le faubourg Saint-Germain qu'habitait la famille Leclerc, rue Madame, à la porte même du jardin du Luxembourg. Madame Leclerc était une femme aussi distinguée au moral qu'au physique. D'origine normande, elle avait été de fort bonne heure amenée à Paris, et elle avait reçu une bonne éducation qu'elle avait développée ensuite elle-même et poussée assez loin. L'étude de la médecine et de l'anatomie, car on la destinait à l'état de sage-femme, lui donna le goût des sciences. Elle fut reçue sage-femme ; mais elle n'exerça jamais. Elle préféra étudier, et tour à tour, la numismatique, la botanique, et surtout la géologie. Enthousiaste de toutes les idées, la révolution de 1848 la trouva préparée pour la lutte. Elle fît partie de tous les clubs féminins qui demandaient l'émancipation complète de la femme. Elle fit des discours et tint même chez elle une sorte de comité. Il y avait peut-être bien un peu de ridicule au fond de tout cela ; mais pour madame Leclerc elle avait une conviction arrêtée. Elle voulait la femme libre, c'est-à-dire électeur, éligible, académicienne ou juge. Nous n'avons pas à discuter ces théories, nous les constatons seulement pour mieux faire connaître le caractère de madame Leclerc. Bonne et sensible, elle eût vendu son dernier couvert d'argent pour secourir un infortuné. Voltairienne, elle doutait de l'existence de Dieu. Elle écrivait beaucoup sur toutes sortes de sujets ; mais elle gardait ses manuscrits sous clef, et elle ne publia jamais qu'un mémoire adressé à l'Académie des sciences sur une question archéologique, lequel mémoire lui valut une médaille d'or. Elle n'avait que fort peu cultivé les arts ; mais sa fille Léonie, élevée dans une des meilleures pensions de Villiers-le-Bel, avait tous les talents dits d'agrément. Elle jouait presque couramment les 25 premières études de Bertini et dessinait un Romain très convenablement. Le casque laissait bien un peu à désirer ; mais on ne peut pas exiger la perfection dans un amateur. Quant à l'écriture elle était *moulée*, pour employer le mot technique. Seulement la pauvre enfant ne put en aucun temps se décider à mettre l'orthographe. Elle avait appris tout pêle-mêle et sans ordre. Sa petite tête n'avait jamais pu s'appliquer sérieusement à l'étude. Une passion la dominait. Depuis son extrême jeunesse, elle avait eu la vocation du théâtre, et voici comment ce goût lui était

venu.

Nous ne connaissons encore que mesdames Leclerc, mère et fille, il est temps de vous montrer M. Leclerc, le père, un type curieux qui mérite un examen particulier. M. Leclerc était marchand fruitier dans un des marchés principaux de Paris. Toujours vêtu d'une blouse bleue, il portait une redingote noire par-dessous et un chapeau déformé sur sa tête. Type de l'avarice, il était cependant très bon pour sa femme et pour sa fille, qu'il adorait. Il paraissait rarement au salon. Quoiqu'à son aise, il ne voulut jamais abandonner son commerce. La place qu'il occupait dans le marché de… était la meilleure, il avait ce que l'on appelle un coin. Sa mère était propriétaire, ou du moins s'était rendue propriétaire de cette place, et il y avait 60 ans que le bonhomme Leclerc vivait dans ce marché. Il y était né pour ainsi dire. Il connaissait tout le monde et tout le monde le connaissait. Il serait mort s'il n'avait pas tous les matins bu sa petite goutte avec le père Lombret, son voisin, ou dégusté un verre de cassis avec la mère Bourgeois, son autre voisine. Il était obligeant et prêtait volontiers son argent. Il est vrai qu'on assurait qu'il savait bien le faire rentrer, et que sa poche était toujours plus grosse quand il le rencaissait que lorsqu'il l'en tirait ; mais il y a tant de mauvaises langues !

Quoi qu'il en soit, M. Leclerc jouissait de la considération générale. Jamais, dans sa longue existence, il n'avait demandé un service à qui que ce fût, et mettait ainsi en pratique le vieux quatrain :

X… et moi nous nous aimons bien.
Voulez-vous en savoir la cause ?
C'est qu'il ne me demande rien,
Et que je fais la même chose.

Il achetait lui-même toutes les provisions nécessaires à la maison, assez mal tenue du reste par mesdames Leclerc. L'une toujours courant, le jour au Jardin des Plantes, le soir aux cours publics, l'autre toujours déclamant, ne pouvaient guère s'occuper de l'intérieur du ménage.

M. Leclerc, lui, balayait, faisait les lits et la cuisine. Du reste, on mangeait fort peu dans cette maison. Madame Leclerc avalait un petit pain en courant, Léonie et son père prenaient le matin une soupe de deux sous à la halle, et toute la journée la petite grignotait une vieille pomme par-ci, une vieille poire par-là. Ce n'était que le soir, après la tombée de la nuit, que M. Leclerc

allumait du feu dans l'âtre et procédait à la confection de quelque potage gigantesque accompagné de haricots, de pommes de terre, rarement de viande. Là, on causait un peu, puis le bonhomme s'endormait dans son fauteuil ; c'était le couvre-feu. Cela se passait ainsi l'été ; mais l'hiver, la nuit venait de bonne heure, et souvent le père Leclerc qui raffolait du spectacle, emmenait la petite Léonie au parterre ou aux troisièmes galeries des Folies-Dramatiques. Après la représentation, il la hissait sur son dos et rapportait son petit paquet, comme il disait. Ce fut donc aux Folies-Dramatiques que Léonie prit le goût du théâtre. Une fois en pension, elle organisa parmi ses petites amies une troupe dont elle se fit la directrice, et se donna en chef et sans partage les rôles de brigands. Pourquoi ? Elle n'a jamais pu l'expliquer. Les maîtresses de la pension prirent un grand plaisir en assistant à ces représentations. Auteur et comédienne à la fois, Léonie composait toutes les pièces qu'elle faisait représenter. C'était le mélange le plus baroque que l'on pût imaginer de tout ce que cette enfant avait vu aux Folies-Dramatiques. Gulistan épousait Colombine, et Gonzalve de Cordoue, accusé de trahison par Marguerite de Bourgogne, était précipité dans la mer.

Léonie était, à ce qu'il paraît, sublime dans cette dernière scène, surtout au moment où, figurant une personne qui nage, elle saisissait un banc de la classe :

– Je suis sauvée, merci, mon Dieu ! JE TIENS LE PARAPET !

Ce goût devint si prononcé, que le vieux Leclerc, sur la motion de sa femme, lâcha quelques écus supplémentaires, et Léonie put prendre enfin des leçons d'un professeur. X…, de l'Odéon, qui dirigeait un cours de déclamation, et qui fut chargé de cultiver les dispositions de l'ex-élève de Villiers-le-Bel ; c'est à ce cours qu'elle fit connaissance d'une autre jeune fille nommée Mariette, qui devint bientôt son amie intime. Le père de Mariette était un vieil architecte, fort aise au fond de voir sa fille prendre le théâtre ; il espérait ainsi être bientôt débarrassé d'elle et pouvoir aller en paix finir ses jours dans une petite propriété qu'il avait en Bourgogne. Mariette n'était pas jolie, mais elle avait une figure singulière remplie de vivacité. J'ai rarement eu l'occasion de rencontrer une construction de visage semblable : Figurez-vous à peu près un triangle rectangle dont le nez serait le sommet, le menton et le haut de la tête ses deux autres extrémités. Noire comme un corbeau, mais pétulante et vive comme la poudre, bavarde comme une pie et très communicative, Mariette pouvait plaire à certains hommes, et elle plut à son professeur, homme blasé, qui fut tenté

par la jeunesse et le brio de Mariette. Elle succomba plutôt par vanité que par amour. Fière d'avoir été l'objet d'une préférence de la part d'un ACTEUR aussi renommé que X…, elle se donna à lui, après lui avoir fait promettre de l'épouser, ce qu'il fit. C'était pour Léonie un danger que cette amitié d'une jeune fille déjà femme de fait. Léonie était sage, non par vertu, elle l'avouait volontiers et avait quelque chose dans l'esprit des théories de sa mère qui, disait la chronique, n'aurait peut-être pas refusé le saint-simonisme ; mais parce qu'elle ne voulait se donner qu'à un mari. Elle considérait le mariage comme une simple formalité qui garantissait l'avenir de la femme, sans engager son cœur. Elle craignait par-dessus tout les bâtards, et voilà seulement pourquoi elle voulait un mari. Ne jugez pas trop mal Léonie ; elle n'a pas encore aimé et elle n'a jamais reçu de conseils que d'une mère philosophe et d'une amie qui est loin d'être le modèle de toutes les vertus. Léonie, malgré sa sagesse, était fort curieuse ; après quelques confidences imprudentes de Mariette, elle restait songeuse. Joignez à cela la lecture de tous les romans à la mode, la fréquentation du monde de théâtre, et vous comprendrez que Léonie dut avoir de bonne heure la science du bien et du mal. Mais heureusement pour elle, elle était orgueilleuse ; les chutes de ses compagnes lui faisaient pitié. Elle n'aurait jamais consenti, à se vendre. Elle voulait que l'homme qu'elle aimerait lui donnât son nom, elle ne voulait pas être sa maîtresse.

Maintenant que nous connaissons à peu près la maison Leclerc, nous accompagnerons Georges chez le professeur X… et assisterons avec lui à la soirée dramatique dans laquelle Léonie doit se produire.

X… demeurait dans la rue Dauphine. Il avait loué dans le passage qui conduit à la rue Mazarine une grande salle qui avait été autrefois un pensionnat, et au moyen de papiers peints, de ficelles et de planches fixées sur des tonneaux, il avait organisé une assez jolie petite scène. – On jouait le drame, le vaudeville ou la comédie sur ce petit théâtre, qui, grâce à un système de stores inventé par X…, pouvait offrir aux yeux des spectateurs charmés quatre ou cinq décorations. Nous nous rappelons y avoir vu une forêt, une prison, un salon et une ferme. – C'était plus qu'il n'en fallait pour contenter des bourgeois déjà prévenus, et tous plus ou moins parents des acteurs.

X… faisait les honneurs de sa salle et plaçait son monde… Il avait un mot agréable pour chacun, et lorsqu'on lui demandait s'il déclamerait quelque chose :

– Pardonnez-moi, répondait-il, je suis enroué… mais mes élèves vous dédommageront.

– Alors vous êtes content d'eux ?

– Enchanté ! C'est-à-dire que le Conservatoire n'a qu'à bien se tenir, je ne lui dis que ça.

Lorsque Georges arriva, la petite salle était déjà presque pleine et il se glissa derrière une grosse dame afin de ne pas être remarqué.

Les choses se passèrent assez bien. Quand Léonie parut, Georges sentit son cœur battre violemment, il avait peur pour elle ; mais elle fut charmante et il se promit de ne pas manquer la représentation qu'il annonça ainsi dans son journal :

« Samedi prochain, dans la jolie salle de la Tour-d'Auvergne, véritable bonbonnière ouverte généreusement à tous les talents par son habile propriétaire, M. R…, aura lieu une représentation qui ne peut manquer de fixer l'attention publique. Une belle jeune fille, élève du fameux X…, de l'Odéon, jouera dans cette soirée. Témoin de ses succès dans des représentations particulières, nous n'hésitons pas à lui prédire les plus heureux débuts. Avis à MM. les directeurs du Gymnase et de la Comédie française. C'est un nouvel astre qui se lève… Par ce temps de décadence dramatique, les talents sont rares ; depuis longtemps le Conservatoire radote… Il est temps qu'une étoile apparaisse au ciel, et nous sommes certain que cette étoile sera mademoiselle Léonie C… »

XII

L'École lyrique

Non loin de la rue Lamartine, dans le haut de la rue Rochechouart, on rencontre une rue assez inégale comme construction, mais bien habitée et d'une propreté remarquable, c'est la rue de la Tour-d'Auvergne. Vers le milieu est un petit café, sur l'enseigne duquel on lit : *Café du théâtre*. Vous cherchez un théâtre, et vous ne voyez qu'une porte à deux battants, donnant sur un couloir obscur.

– C'est le théâtre de la Tour-d'Auvergne, dit École lyrique. Un homme habile et un professeur de mérite, M. R…, administre depuis longtemps déjà cette petite scène. L'École lyrique est une ressource pour les débutants, qui trouvent là, à jour fixe, une salle tout éclairée, toute machinée pour une somme modique. Ce qui empêche beaucoup d'artistes de contracter un bon engagement, c'est qu'ils ne peuvent se faire connaître aux directeurs. – Nous parlons des comédiens de la province, bien entendu. Eh bien ! dans cette salle, ils peuvent convoquer un soir un ou plusieurs directeurs et leur montrer leur savoir-faire. Le public habituel de ce petit théâtre est un public d'irrégulière allure… il y a de tout, excepté des blouses. Le bourgeois y coudoie la lorette, et le gandin s'y voit à côté du bas-bleu. Un peu bruyant, souvent moqueur, quelquefois indulgent à l'extrême, on ne sait trop comment le définir, et cependant il est presque toujours le même…

Le soir de la représentation de Léonie, grâce à l'article de Georges, qu'il avait fait reproduire dans plusieurs journaux, la recette fut splendide. On avait envoyé une loge d'avant-scène à Georges ; mais on ne la lui avait pas portée… pourquoi ? En vain essaya-t-il de se persuader qu'il n'éprouvait rien pour cette jeune fille… Il se sentait tout autre depuis qu'il l'avait vue.

– Bah ! Laissons aller ! Nous verrons ce que ça deviendra.

Dans son avant-scène, il tournait le dos à la salle, et dans sa préoccupation il ne remarqua rien de ce qui s'y passait. Et cependant il eût joui d'un spectacle assez curieux, mais qui lui aurait peut-être fait abandonner la partie. Toute la rue Lamartine semblait s'être donné rendez-vous dans la salle de la Tour-

d'Auvergne. Madame Bricard la lingère du second, toussait, assise dans un fauteuil d'orchestre. Titi ou plutôt Sirène, étalait aux premières galeries une toilette splendide ; son vieil adorateur est absent, mais le vicomte de Chatenay, le prince, et deux ou trois gandins du petit club s'empressent autour d'elle. Depuis son baptême nouveau elle a doublé de valeur, et ses anciens amants ont oublié leurs griefs pour venir de nouveau apporter leurs hommages à ses pieds.

Suzanne la Folle n'est pas là ! Le vicomte de Chatenay, seul, sait peut-être où cette pauvre femme a porté ses pas, le lendemain du souper à la *Maison-d'Or*.

Monsieur et madame Sainte-Hélène, modestement installés au parterre, font l'admiration des gandins et ne semblent nullement s'apercevoir de l'attention maligne dont ils sont l'objet.

Dans un coin, debout, à l'entrée de l'orchestre, un homme à la carrure athlétique dévore la Sirène du regard, en passant la main dans ses gros favoris. Il n'y a pourtant rien de méchant dans sa physionomie, il est plutôt triste qu'autre chose. Le pauvre Fanfan souffre en dedans, et sa main droite serre l'appui d'une baignoire comme il serrerait le manche de son marteau… Oh ! s'il avait son enclume, quel coup titanesque il assénerait sur la barre rouge… Chaque fois qu'un des gandins adresse un compliment à la Sirène, la bouche de Fanfan se crispe et s'ouvre comme pour un juron… mais ne laisse pourtant tomber que ces mots prononcés tout bas :

– Tiens ferme que je tape !

Les Sainte-Hélène ont prié Bellotte de garder leur loge, je n'ai donc pas besoin de vous dire où est ce vaurien de Quoniam, qui doit finir si tristement sur l'échafaud, ainsi que l'a prédit la vertueuse mère de Georges.

Près de Fanfan, dans la baignoire, se trouvent M. Michel Baldi et sa fille, la charmante Antoinette… mais Antoinette est triste… on voit que son corps seul est à Paris… son cœur est parti…

Pierre, mon ami Pierre
Au loin s'en est allé !

Quant à madame Baldi, elle est allée entendre un sermon sur la vanité des parvenus à Notre-Dame-de-Lorette.

Le spectacle fut rondement mené. Les jeunes élèves de X… se montrèrent jaloux de la réputation de leur maître. Léonie jouait dans deux pièces. Admirable d'aplomb, d'entrain, chantant le

couplet comme Déjazet, et animée par les applaudissements d'un vrai public, d'un public *payant*, elle eut des élans de véritable comédienne et, rappelée chaque fois, elle fut couverte de fleurs. Mariette eut aussi sa part de succès, et la soirée finit trop tôt pour tout le monde.

À la sortie, monsieur et madame Sainte-Hélène avaient à peine mis le pied dans la rue, qu'un des lions des premières, qui méditait sa plaisanterie de longue main et avait abandonné sa société pour l'accomplir, se présenta inopinément devant le couple respectable et, ôtant son chapeau, leur demanda l'adresse de leurs fournisseurs de cols en crin et de bonnets jaunes à fleurs rouges…

Mais il ne fait pas toujours bon insulter les gens sans les connaître, et la preuve, c'est que le gandin avait à peine fini ce qu'il appelait une bouffonnerie, qu'il reçut, loin de la tête, un coup de pied formidable. Ce coup de pied l'envoya d'un seul bond au milieu du café, où un de ses amis buvait une limonade.

– Qu'avez-vous, et pourquoi sautez-vous ainsi parmi les tables ?

– Rien, cher, rien, une délicieuse plaisanterie. – Garçon, un grog !

Et son œil inquiet regardait la porte avec inquiétude. Mais Fanfan avait rejoint M. Baldi et sa fille, en disant :

– Ça m'a fait du bien… Fallait que je tape.

En effet il venait de voir Titi monter en voiture avec deux messieurs.

– Que je souffre donc là dedans ! disait-il, en mettant la main sur son cœur.

– Il faut que je sache demain qu'elle est cette délicieuse Léonie, pensait le prince.

– J'ai faim, moi, murmurait Sirène.

– À la *Maison-d'Or*, crie le vicomte à son cocher.

– Allons ! c'est fini… je n'ai plus à en douter… Je l'aime, se disait Georges en montant à grands pas l'avenue Trudaine.

– Notre fils fera un riche mariage et nous achèterons un remplaçant à son frère, pensait le couple Sainte-Hélène.

Deux heures après tout le monde dormait. La *Maison-d'Or*

retentissait de cris joyeux, et Antoinette soupirait dans son petit lit blanc et bleu.

À quelques lieues de Paris, une femme veillait et priait au chevet d'un jeune malade.

Cette femme était Suzanne la Folle.

XIII

L'institutrice

M. Baratte ne tarda pas à tenir la promesse qu'il avait faite aux dames Houlot. Peu de jours après leur visite à son agence, elles reçurent une lettre ainsi conçue :

« À Madame Houlot, rue de Lamartine, n° 26.

« Paris, 27 mai 186…

« Madame,

« J'ai l'honneur de vous informer que le résultat de mes recherches, ayant pour objet de trouver une place d'institutrice à votre charmante demoiselle, a été des plus satisfaisant. J'ai cinq familles à lui proposer. Si vous voulez bien prendre la peine de passer chez moi, demain de midi à deux heures, je vous donnerai les adresses des familles en question, et vous pourrez vous entourer par vous-même de tous les renseignements désirables.

Dans l'attente de votre visite, j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur,

« Narcisse Baratte et Cie.

« Ex-professeur de dessin linéaire et décoré de juillet. »

Les deux femmes furent exactes au rendez-vous. Le parti auquel la nécessité les avait contraintes était définitivement arrêté et chaque instant qui s'écoulait rendait leur situation plus critique. Chaque jour, pour subvenir aux besoins les plus impérieux, voyait disparaître de la maison un meuble ou un bijou. Le Mont-de-Piété, ce calvaire des pauvres, absorbait peu à peu tout ce qu'elles possédaient encore. Les deux montres d'or, souvenir d'un époux et d'un père tendrement aimé, reposaient dans les casiers de la rue des Blancs-Manteaux, renfermées dans de vulgaires boîtes à veilleuses. – Les bagues avaient suivi les montres ; – Mlle Houlot portait des boucles d'oreilles en jais monté sur cuivre. – Le linge avait fait le fatal voyagea son tour, – puis les robes, les tapis. – en un mot, tout ce qui avait quelque valeur était allé successivement s'enfouir dans ce gouffre béant, qui, semblable au tonneau des Danaïdes, est percé des deux côtés et ne peut jamais être comblé.

Quand elles reçurent la lettre de Baratte, elles étaient occupées à empaqueter leur pendule et elles pleuraient silencieusement toutes les deux : c'était encore un souvenir enlevé au foyer domestique. Cette pendule, achetée lors du mariage de madame Houlot, avait marqué bien des heures charmantes, avant le fatal dénouement de la vie du chef de la famille. Les deux femmes ne se séparaient pas sans d'amers regrets de ce meuble, auquel l'habitude avait donné à leurs yeux une grande valeur. Que de fois, pendant leur labeur nocturne, les yeux fixés sur l'ouvrage qu'éclairait une lampe avec son abat-jour, n'avaient-elles pas suspendu leur travail et, l'aiguille en l'air, le cou tendu, n'avaient-elles pas écouté sonner les heures et ne s'étaient-elles pas dit : « Il n'est que deux heures du matin, courage ! Encore une heure ou deux et nous mangerons demain ! »

Ainsi, l'on doit comprendre quelle joie apporta dans le triste logement des deux infortunées la lettre de « *M. Baratte, ex-professeur de dessin et décoré de juillet.* »

– Oh ! chère maman, tu garderas ta pendule ! Nous pourrons encore être heureuses ! Je ferai des économies pour toi et tu viendras me voir le plus souvent possible, n'est-ce pas ?

Et la mère et la fille s'embrassèrent tendrement.

Le lendemain, midi sonnait à peine chez M. Baratte, que madame Houlot et sa fille tournaient le bouton doré de l'antichambre. Le jeune commis, à la tournure militaire, reçut ces dames avec une politesse presque respectueuse et les introduisit dans le *somptueux* cabinet de M. Baratte. Le placeur lisait un journal et une femme d'un certain âge tricotait silencieusement dans un coin. À la vue de ses clientes, M. Baratte souleva la calotte grecque qui couvrait son chef et raffermit ses lunettes d'or sur son nez ; la femme au tricot se leva, comme mue par un ressort, fit mécaniquement une profonde révérence à mesdames Houlot et, traversant la pièce, raide comme une automate, – elle disparut par une porte recouverte d'une draperie. Les deux dames étaient stupéfaites de cette sortie silencieuse ; mais M. Baratte leur désigna du doigt deux sièges et leur adressa la parole en ces termes :

– Ne faites pas attention. – C'est ma femme : – Une sainte ! Elle ne se mêle pas des affaires de mon cabinet. – Mais parlons de vous. – Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez reçu ma lettre, puisque vous voilà.

– Vous voyez, monsieur, reprit madame Houlot, que nous

n'avons pas perdu de temps, car midi sonnait comme nous entrions dans votre étude. C'est que nous sommes pressées, monsieur, bien pressées.

– Je comprends. Je dois vous le dire franchement, j'ai fait prendre et j'ai pris moi-même des renseignements sur vous.

– Oh ! de ce côté je ne crains rien, – on vous aura dit que nous étions pauvres, – c'est la vérité. – Hélas ! je ne puis le cacher ! mais, malgré notre misère, nous ne devons rien à personne.

– Je le sais, madame, j'ai appris que votre ruine ne venait pas de vous. – Votre mari s'appelait bien Houlot, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, – il se nommait Houlot, – mais il avait joint à son nom celui de son associé et il signait communément Houlot, Dumont et Cie.

– Hum ! hum ! fit le placeur. – Il fait bien chaud ici !

Et il s'essuya le front avec un superbe foulard.

– Dites-moi… pardon ! si je renouvelle vos douleurs, … mais il m'importe de savoir bien des choses sur vous. Votre mari n'a-t-il pas fait de mauvaises affaires ?

– Oh ! oui, monsieur, mais il a été perdu, entraîné par un misérable.

– Ah ! hum ! hum ! vraiment ! – et… hum ! hum ! et comment se nommait ce misérable ?

– Je crois vous avoir dit qu'il s'appelait Dumont…

Ici M. Baratte laissa tomber la boite d'argent dans laquelle il prisait à chaque instant. – La jeune institutrice se baissa pour la ramasser, – et la remit au placeur qui semblait ne pas s'être aperçu de l'accident.

– Oh ! pardon… je réfléchissais… vous disiez donc que ce… comment déjà ? – Dumont, je crois… – Vous disiez donc… hum ! hum ! Et quelle espèce d'individu était-ce que ce M. Dumont ?

– Je ne puis vous parler de son physique, je ne l'ai entrevu que deux ou trois fois.

– Bien, … c'est-à-dire, – hum ! hum ! Et son moral ?

– Oh ! monsieur, c'est un être infâme ! Il s'était lié avec mon mari dans un cercle. Il lui persuada de jouer à la bourse et

l'entraîna dans un monde d'hommes d'affaires véreuses. Mon pauvre mari, avant de terminer si fatalement son existence, m'a écrit tout ce que je vais vous dire : Dumont était déjà taré parmi les coulissiers équivoques qu'il fréquentait ; mais il était adroit, rusé et on l'employait souvent dans les affaires épineuses. Il fit entrer mon mari dans des spéculations jusqu'alors inconnues de lui. – Je ne comprends pas grand-chose à tout ce qui est calcul ; seulement je sais qu'ils entreprirent, à eux deux, une sorte de maison de commission en marchandises. Mais les lois de la probité n'étaient pas toujours respectées par Dumont. Mon mari souffrait de certains abus de confiance commis par l'homme qu'il appelait son ami. Par suite d'une coupable faiblesse, il tolérait ce qu'il aurait dû défendre et, au lieu de rompre avec ce Dumont, il s'enfonçait chaque jour davantage. Les associés de la maison sérieuse de mon mari se plaignirent avec raison du peu de soin apporté par Houlot dans ses affaires. – Hélas ! mon mari était aveugle ! – Dumont lui avait fait faire la connaissance d'une femme de mauvaise vie, et l'argent disparaissait chaque jour, gaspillé en prodigalités sans nombre.

– Et cette femme ?

– Cette femme était séparée de son mari, – elle se nommait Suzanne, je crois. – Bref, la ruine ne tarda pas à fondre sur nous. – Un jour Dumont disparut, ainsi que Suzanne. – La veille au soir, mon mari avait cent mille francs en caisse. – Les deux misérables l'avaient grisé et dépouillé pendant son sommeil. Il ne put supporter l'idée de la banqueroute, – il se tua.

Madame Houlot éclata en sanglots… De grosses larmes roulaient dans les yeux de sa fille.

Quant à Baratte, la tête dans ses deux mains, il semblait réfléchir profondément.

– C'est bien cela ! – dit-il enfin. – C'est conforme aux renseignements que j'ai pris. – Votre position est digne de commisération. – Passons maintenant à la revue des places que j'ai à vous proposer. Je veux, d'abord, vous donner une idée du caractère de chacune des familles où vous pouvez entrer. Ensuite, je vous dirai mon avis. Cela ne vous engagera en rien ; mais je me fais un devoir et même un plaisir de chercher à éclairer votre religion dans ce choix important. C'est une chose grave que d'entrer à brûle-pourpoint dans un intérieur que l'on ne connaît pas ! – Et je vous dirai, en ami, ce que je pense de chacune des conditions qui vous sont offertes.

– Comment pourrons-nous jamais reconnaître tant de bonté, monsieur ?

– Je vous répète que je ne fais que mon devoir.

Sur ce, M. Baratte ouvrit un tiroir soigneusement fermé par deux serrures, et y prit un registre assez volumineux qu'il ouvrit doucement ; puis il commença l'énumération annoncée.

XIV

On demande des professeurs.

Le premier sur la liste était le duc de X…

Ici, nous laissons parler le registre de Baratte.

« N° 1309. – Le duc de… rue d'Astorg, n°… – Maison excessivement riche. – Le duc est veuf depuis deux ans. – Il a deux filles, – l'une de dix, l'autre de douze ans. – Il faudrait voyager en Italie. – Voilà la cinquième institutrice qu'il renvoie depuis dix-huit mois. – 2,000 francs par an, – nourriture, logement et frais de voyage, – pas de sortie.

« N° 444, – Monsieur et madame Richer, – à Versailles, – rue de Buc… Quarante mille livres de rentes, – une fille de huit ans. – N'ont jamais eu d'institutrice. – Faire tous les jours deux heures de promenade, – en voiture, et deux toilettes : – 1,500 francs par an, – nourriture, – logement, – une sortie tous les mois.

« N° 1851. – M. le Baron Zwoleneski, – millionnaire ! – sa nièce mademoiselle Sirène, 18 ans ; – lui apprendre l'orthographe, l'histoire, la géographie et un peu de piano. – L'accompagner au bois, au spectacle : – nourriture, – logement. – On mange dans sa chambre ou au restaurant, au choix : – 3,000 francs, – des cadeaux, – pas de sortie.

« N° 310. – La comtesse de Vinzelles, – en voyage ou dans son château d'Enghien l'été, – l'hiver à Paris.

À ce nom la figure de mademoiselle Houlot s'épanouit. Baratte continua, sans sourciller, comme s'il eut récité une leçon :

« – Lui servir de dame de compagnie, la suivre aux bals, aux spectacles, – jouer la comédie de société sur son théâtre, – accompagner les chanteurs et les musiciens, – faire danser, – mettre des journaux sous bandes et écrire un fait divers au besoin pour le journal du comte. – Se lever de bonne heure, se coucher tard ; – être toujours sur pied. – 1,500 francs par an, nourrie, logée, habillée, comblée de cadeaux, si l'on sait plaire à madame de Vinzelles, la femme la plus artiste, la plus capricieuse, la plus grande dame, la plus enthousiaste qui soit… MAIS…

– Je veux aller là tout de suite, s'écria la jeune fille. – Cette charmante madame de Vinzelles que j'ai entrevue au pensionnat, lorsqu'elle venait y trouver Amélie… Quel bonheur, maman ! s'il est possible d'être heureuse loin de sa famille, ce ne peut-être qu'auprès de cette adorable femme, dont le gracieux sourire m'est resté gravé dans la mémoire et dans le cœur !

– Attendez, mademoiselle, sans m'interrompre, continua Baratte… nous verrons ensuite.

« N° 514. – Monsieur et madame Daguet, rentiers à Limoges. – Une fille de quatorze ans. – Lui donner des leçons de grammaire, de géographie, d'histoire, de dessin, d'anglais et de musique : – avoir la complaisance de tenir le piano dans les bals ordinaires de la maison, jouer le boston, le whist et le piquet ; – on apprendra, si on ne sait pas. – 1,800 francs, nourrie et couchée. – Voyage payé aller et retour. »

– Voici donc les cinq places qui se présentent, ajouta M. Baratte, lorsqu'il eut refermé son livre. Je vais vous dire franchement ce que j'en pense. Vous débutez dans une carrière pénible. Il faut faire la plus scrupuleuse attention à vos premiers pas. – À mon avis, la position d'institutrice chez le duc ne saurait vous convenir, malgré les avantages pécuniaires qui y sont attachés. – Le duc est jeune encore et veuf ; – de plus il change fort souvent d'institutrices. – Il doit y avoir quelque chose là-dessous…

– Monsieur, interrompit madame Houlot.

– Madame, votre fille va bientôt se trouver seule au milieu du monde, il faut qu'elle en connaisse les bons et les mauvais côtés. – Je dirai donc que la place offerte par le duc ne saurait convenir à mademoiselle, et pourrait peut-être compromettre son avenir. Vous m'avez compris. – Quant à la famille Richer, ce sont de bonnes gens, certainement ; mais ce sont des *parvenus* dans toute l'acception du mot ; nous autres hommes d'affaires, nous avons notre police à nous, et je connais les Richer à fond. Ils veulent paraître, ils veulent singer les grands seigneurs dont ils n'ont ni les manières ni les habitudes. – Avares dans leur intérieur, ils mettent toute leur gloire à étaler des toilettes ébouriffantes au dehors. – Versailles, cette ville si calme, est comme réveillée en sursaut quand leur voiture ébranle les maisons dans sa course rapide. On se met aux fenêtres, on regarde et l'on dit : – Ce sont les Richer, de Buc. – Et les Richer de Buc (c'est ainsi qu'ils écrivent leur nom sur leurs cartes de visite), les Richer de Buc sont heureux. Il n'ont que deux domestiques, qui cumulent tous les emplois dans la maison.

Cocher, maître d'hôtel, jardinier, valet-de-chambre, valet-de-pied, palefrenier et bonne d'enfant : – les deux pauvres diables servent de maître Jacques à qui mieux mieux. – Vous seriez déplacée dans cette maison. – Ces gens-là veulent avoir une institutrice parce que c'est bon genre, et ils tireraient parti de vous de toutes les manières. – Il vous faudrait donner deux leçons à la petite au lieu d'une, faire des toilettes en harmonie avec celles de madame Richer, vous promener dans les rues de Versailles, et y montrer vos belles robes, sans les relever. Les habitants diront : « Dieu, qu'ils habillent bien leur institutrice ; en voilà une qui doit être heureuse de se trouver dans une pareille maison ! » On dira cela, mais voici ce qui sera en réalité : on exigera de vous les modes les plus nouvelles et l'on ne vous donnera aucune indemnité. On vous cherchera querelle si vous mettez deux fois la même robe dans la même semaine. – Insolents avec leurs domestiques, les Richer auront bien de la peine à être polis avec vous. Bienheureuse, si, le soir, ils ne vous proposent pas de raccommoder leur linge.

Naturellement vous les quitterez au bout d'un ou deux mois, vous aurez perdu votre temps, voilà tout ! Mais les Richer de Buc iront partout raconter qu'ils voulaient faire votre bonheur, – et que vous êtes une ingrate ; puis enchantés d'être débarrassés d'un surcroît de dépense qu'ils s'étaient imposé par vanité, ils ajouteront ; « Décidément nous ne voulons plus d'institutrice : ce sont des serpents qu'on réchauffe dans son sein ! »

– Et mille autres choses semblables. Oh ! les parvenus, ne vous y frottez jamais, chère demoiselle, il n'y a pire race, ni pire impertinence.

– Nous sommes maintenant au troisième, c'est-à-dire au baron Zwoleneski. Voilà par exemple un baron qui aime sa nièce. Trois mille francs, c'est tentant ! Mais avant même de discuter les bons ou les mauvais côtés de la place, – commençons par démasquer les visages. Le baron Zwoleneski, n'est pas plus baron que moi. C'est un joueur habile qui gagne bon an, mal an, cent ou deux cent mille francs au jeu. Il a beaucoup de chance ; d'aucuns prétendent qu'il ne fait rien pour y nuire, *au contraire !* Mais il y a tant de mauvaises langues ! – Sa nièce ne s'appelle Sirène que depuis quelque temps. – Eh ! mais, au fait, vous la connaissez.

– Nous ! dirent à la fois madame Houlot et sa fille.

– Mais, oui ; ses parents demeurent dans votre maison.

– Qui cela peut-il être ? vous nous intriguez.

– C'est mademoiselle Titi.

– Eh ! quoi, la petite Titi, – oh ! la pauvre enfant !… C'est la misère…

– Souvent, oui, – mais dans le cas présent, non, – c'est presque de la vocation. Le bonnet de Titi ne se plaît que sur les moulins : – elle aime l'or et rien que l'or. – Je pense qu'après cette déclaration vous ne désirez pas devenir la *dame de compagnie* de mademoiselle Sirène Zwoneleska ?

– Oh ! jamais ! – Mais je n'en reviens pas, – Comment Titi ? Non, c'est impossible !

– Cela est pourtant. – Venons-en maintenant à madame Vinzelles, à laquelle je m'arrêterais, si j'écoutais les vœux de mademoiselle et le désir exprimé par ses yeux. Je comprends certes que cette piquante individualité séduise une jeune fille. – Madame de Vinzelles est *elle,* et *elle* seule. C'est déjà beaucoup pour une femme ! – Si elle vivait retirée, loin du monde, je vous dirais le premier : allez-y les yeux fermés. – Sous les apparences les plus excentriques, malgré tous les bruits plus ou moins absurdes qui ont circulé sur son compte, – nulle femme au monde, je le crois, n'est plus noble, plus irréprochable, plus vertueuse que la comtesse de Vinzelles. Aucune plus qu'elle, n'a le don d'attirer et de retenir un entourage plus éclatant. Si vous entriez chez la comtesse, certes, en trois mois, vous connaîtriez toutes les gloires de l'Europe : gloires littéraires et gloires politiques. Tout ce qui a un titre réel à la renommée dans les arts et dans les sciences, se fait un honneur et un plaisir d'y être reçu. – Vous auriez, en elle, une compagne charmante qui vous traiterait *souvent* en amie. Ce serait une fête continuelle pour vos yeux et pour vos oreilles. – Voilà, comme on dit vulgairement, les beaux côtés de la médaille ; mais il y a le revers qui comporte bien des inconvénients. – Madame de Vinzelles, dont le cœur est inoccupé, – qui regrette peut-être, qui a souffert, ou bien qui ne veut pas éprouver, – on ne sait à laquelle des trois suppositions s'arrêter, – madame de Vinzelles a un besoin perpétuel de changement, de transition : elle mène la vie la plus abracadabrante qu'il soit possible d'imaginer. Avec elle, jamais de repos, – c'est le mouvement incarné ! – il faut, pour lui convenir, tout savoir, tout faire, tout deviner, tout pratiquer, tout exécuter à la minute. – Elle s'occupe des choses les plus diverses avec la même fougue, le même entraînement. Elle manquera vous noyer ou vous faire casser le cou, en gondole, à cheval, en voiture.

Elle vous donnera le matin à apprendre un rôle qu'il faudra jouer le soir. Elle vous fera faire les annonces du journal de son mari, quand elle ne vous demandera pas d'y écrire un article de fond ou une variété. – Au milieu de cent personnes, elle vous apportera, en plein salon, une partition nouvelle à déchiffrer. – Mais tout cela ne serait rien encore… Elle est bonne et réellement généreuse. Un peu méfiante, il est vrai, parce qu'elle a fait quelques mauvais choix, – un peu hautaine, par intervalle, avec ses dames de compagnie ; – cela ne serait rien encore ! – Mais, il y a le comte de Vinzelles qui, tout en aimant beaucoup sa femme, n'a pas cette délicatesse du gentilhomme qui interdit certaines privautés avec les subordonnées… Vous me comprenez ?… Outre le comte, il vient chez madame de Vinzelles une foule de beaux esprits, de grands seigneurs et d'artistes, – tous noble cœurs, cela va sans dire ! Mais dans le grand nombre quelques-uns sont peu scrupuleux… et… vous me comprenez encore ?... – Or, madame de Vinzelles, sous ses apparences bruyantes et évaporées, tient essentiellement à la vertu. À la première étourderie que vous commettriez, et – dans ce milieu si artiste, si entraînant, il vous sera bien difficile, je ne dis pas de rester sage, mais d'éviter absolument une imprudence quelconque… à la première défaillance, dis-je, vous serez impitoyablement renvoyée. Comme toutes les femmes qui ont été beaucoup calomniées et qui le savent, sans vouloir paraître y attacher trop d'importance, madame de Vinzelles a ce travers d'esprit de se croire insultée, et compromise par les légèretés d'une personne de sa maison ; elle s'imagine que les méchants doivent dire : ce n'est pas étonnant, la maîtresse donne l'exemple ! – Sans vouloir en rien réformer son genre de vie, elle ne veut pas qu'on ait le droit de prononcer la phrase consacrée : *Tel maître, tel valet !* – Mais le danger n'est pas là seulement. Voici une nouvelle cause qui rend votre entrée dans cette maison dangereuse pour votre avenir. – Dès l'abord, cette individualité originale vous séduira et vous attirera invinciblement. Notez bien que cette femme si multiple, si diverse, si adorable quand on la considère seule, devient pernicieuse lorsque l'on veut l'imiter, car l'on ne peut singer que ses défauts et que ses excentricités ; or ce qui chez elle n'est que bizarrerie serait ridicule chez les autres. Il n'y a qu'une madame de Vinzelles et il ne peut y en avoir qu'une au monde ; mais en voyant ce tout puissant rayonnement, cette grâce sans pareille, cette fantaisie sans limite, les jeunes filles ou les jeunes femmes qui l'approchent se sentent prises de vertige et sont tentées involontairement de la copier : – voilà le véritable danger. Qui veut imiter madame de Vinzelles se fourvoie et ne tarde pas à prendre place parmi les

grotesques. Voilà où peut conduire la fréquentation, la pratique des individualités trop prononcées, trop tranchées, – madame de Vinzelles en a un exemple sous les yeux, et cela dans sa propre famille. Une demi-sœur, la fille de son père remarié, a voulu copier madame de Vinzelles, elle s'est suicidée, ou du moins, rendue tellement ridicule, qu'elle a vu s'enfuir tous ceux qu'avaient d'abord attirés sa grâce et sa jeunesse, et qu'à présent c'est à peine si dix personnes savent qu'elle existe. Elle a voulu renchérir sur madame de Vinzelles, espérant acquérir ainsi sa réputation, son entourage : mais cette parodie a été immédiatement sifflée sur la grande scène de la vie. Elle a voulu avoir aussi son théâtre, elle a essayé de se coiffer comme sa sœur avec une écharpe ou un bas et elle est tombée dans le troisième dessous de la caricature !

Je me résume, femme charmante, honorable et estimable, madame de Vinzelles est donc l'exemple le plus funeste que je connaisse. Elle possède au suprême degré le privilège peu enviable de rendre sottes ou jalouses toutes les femmes qui l'approchent, et son exemple est d'autant plus dangereux qu'au milieu de toutes ses folies, elle est, dit-on, la vertu même, la délicatesse eu personne, – et quelquefois la raison suprême ! Je ne sais qui ou quoi l'a toujours arrêtée sur le bord du précipice ; le fait est qu'elle a toujours été sage, quoique cela soit fort contesté et le sera probablement toujours. Il n'y a qu'elle au monde, qui par son rang, sa fortune, ses relations universelles, son mépris vrai ou faux de l'opinion, puisse jouer avec son individualité et accumuler sans danger les aventures les unes sur les autres… Il faut avoir à la fois toute l'énergie de sa volonté et son amour de l'indépendance pour traverser la vie de cette façon échevelée et fantasque, sans laisser échapper un fleuron de sa couronne. Seule dans ce tourbillon enivrant, elle a la force de s'arrêter court ; – seule elle peut être excentrique, légère, évaporée, impossible, sans jamais craindre de tomber dans la parodie dont nous parlions tout à l'heure. Lui ressembler, c'est impossible ; vivre dans son intimité sans chercher à la copier, sans céder à l'entraînement irrésistible de cette fougueuse nature, c'est également impossible. Donc, je ne crois pas, mademoiselle, qu'il y ait pour vous, auprès de madame de Vinzelles, un avenir sérieux.

Il ne nous reste plus que la famille Daguet, – ce sont des rentiers honnêtes et tranquilles. – Leur vie est calme et si vous ne trouvez pas de grandes distractions chez eux, – au moins vous n'avez rien à craindre, ni pour votre réputation ni pour votre fierté. Je vous conseille de vous en tenir aux Daguet. Vous vivrez chez eux en

famille et sur le pied de la plus parfaite égalité ; grâce à vos émoluments vous pourrez venir en aide à madame votre mère, qui sera moins affligée de vous savoir loin d'elle, quand elle sera certaine que vous êtes sinon heureuse, du moins tranquille et honorée, – voilà ce que mon devoir m'engage à vous dire, je me trouverai récompensé, si vous me savez gré de vous avoir donné le seul conseil qui puisse vous être utile.

– Nous nous en rapportons à vous, monsieur, et croyez que notre reconnaissance, que notre…

– Je n'en demande pas tant… seulement, quand on vous dira du mal du bonhomme Baratte, répondez qu'il a encore du bon. – Ainsi… vous acceptez les Daguet.

– Nous acceptons les yeux fermés.

– J'ai les pleins pouvoirs de la famille. Mademoiselle, veuillez signer ce reçu.

– Qu'est-ce là, Monsieur ?

– C'est l'usage. Voici deux mois d'avance et le prix de votre voyage, – en secondes. – Il y a des wagons pour les dames qui sont seules.

– Mais, monsieur, et vos honoraires !

– Madame, je n'ai pas l'habitude d'accepter quoi que ce soit pour une première affaire. Si la place ne vous convient pas, – j'en chercherai une autre, et cette fois vous me paierez. J'espère néanmoins qu'il n'en sera rien ! Adieu, mesdames. – Allez faire vos préparatifs : – mademoiselle, tâchez de partir demain,… vous êtes attendue.

M. Baratte reconduisit jusque sur le palier les deux femmes qui se confondaient en remerciements et en salutations. Enfin elles disparurent sous la voûte et Baratte rentra chez lui eu se frottant les mains et en murmurant :

– Ma foi ! je leur devais bien cela !

En ce moment, un homme à mine de renard se glissa dans le cabinet et murmura :

– As-tu du temps à toi, j'ai du nouveau à t'apprendre !

– Parle !

– Figure-toi, mon cher Dumont…

– Chut ! fit Baratte, pas ce nom ici !

Et ils continuèrent la conversation à voix basse.

XV

La séparation

Le lendemain matin, une voiture de place conduisait à la gare du chemin de fer d'Orléans les dames Houlot. Assises silencieusement au fond du fiacre, sur lequel on a hissé les deux modestes petites malles de la jeune fille, les pauvres femmes se tiennent par la main, et de temps en temps se donnent de tendres baisers. Leur douleur, pour être concentrée, n'en est pas moins poignante ; la mère et la fille ne s'étaient jamais quittées, et depuis la mort de M. Houlot elles avaient vécu uniquement l'une pour l'autre. Rien n'était venu troubler ou amoindrir leur amour réciproque. Madame Houlot, après sa ruine, avait renoncé à toutes les relations qu'elle avait formées dans les temps heureux. Jamais la pensée de se remarier ne lui était venue : elle était morte à l'amour et sa fille n'y était pas encore née. Celle-ci ne connaissait au monde que sa mère, et pour madame Houlot l'horizon s'arrêtait à son enfant. Cette séparation était donc doublement cruelle. Il semblait à chacune d'elles que leur âme se fendait en deux en quittant l'amie fidèle qui avait su rendre la misère supportable. Chez les femmes, l'amour maternel et l'amour filial sont bien plus puissants que chez les hommes. Il y a de ces caresses naïves qui ont quelque chose des caresses de l'amant, caresses pures et chastes, mais néanmoins ardentes et passionnées. Les femmes ont seules le secret des étreintes nerveuses et des baisers sans fin. Quant à moi, rien ne m'a jamais semblé plus ravissant que cet échange de tendresse, que cette expansion familière de la fille à la mère et de la mère à la fille. Un père a toujours quelque chose d'imposant ; sa voix est rude, il a de grosses moustaches ou d'épais favoris, sa physionomie inspire plutôt la crainte que la confiance. La mère, au contraire, n'a que des sourires gracieux : ses joues sont douces et appellent à chaque instant le baiser ; ses mains savent caresser sans meurtrir, et sa voix a des sons harmonieux qui font vibrer les cœurs de ses enfants. – L'homme, toujours occupé au dehors, ne les voit qu'aux heures des repas ou le dimanche, quand il daigne consacrer le jour du repos à sa famille ; la femme, elle, est toujours là ; c'est l'ange du foyer. Quand l'enfant crie, le père jure, la mère embrasse. Et puis ces soirées charmantes passées en tête-à-tête au coin du feu, alors que la maman endort sur ses genoux, avant de le mettre au lit, le chérubin qu'elle a déshabillé

devant la cheminée. Qui ne se rappelle, avec des larmes aux yeux, ces premiers jours de sa première enfance, où l'œil au guet, l'oreille tendue, cachant de temps en temps sa tête dans le sein maternel, on écoutait les histoires fantastiques que les mères savent seules inventer. Vous rappelez-vous la patience, le courage qu'elles montraient pendant vos petites maladies. Vous toussez, vite un lait de poule ! – As-tu les pieds chauds ? et elle se brûle presque la main pour communiquer, à vos petits pieds, la chaleur qu'elle vient d'absorber. Pendant ce temps l'homme est au café, au cercle, au théâtre, et quand il rentre et qu'il veut embrasser son enfant, celui-ci le repousse et murmure tout endormi : « Laisse-moi donc, – ta barbe pique trop fort ! »

Jusqu'au dernier moment, madame Houlot avait douté de leur séparation. Même lorsque sa fille eut signé chez Baratte, elle ne se rendait pas encore un compte exacte de la situation. Elle se sentait sous l'influence d'une surexcitation causée par l'excès de la misère où elles se trouvaient plongées, mais elle se disait tout bas : Ce n'est pas possible, je rêve ; c'est un affreux cauchemar, et je ne vais pas tardera me réveiller. Hélas ! maintenant il n'y avait plus moyen de douter. C'était bien son modeste bagage qu'elle entendait au-dessus de sa tête, le fiacre était là, et c'était bien elle-même qui partait.

La voiture s'arrêta devant la gare, on était arrivé. Les deux malles furent portées aux bagages. Quand madame Houlot les vit placées sur la brouette et disparaître sous la voûte, elle ne put retenir ses larmes. C'était fini ! Il fallait se séparer ! Au moment de prendre le billet, elles furent surprises de trouver le guichet fermé ; elles regardèrent alors la grosse horloge qui assiste froidement à toutes les péripéties de ce drame intime, souvent si douloureux, qu'on appelle *un départ*. Oh bonheur inespéré ! elles s'étaient trompées d'une heure ! Encore une heure pour se voir, pour s'embrasser, pour se promettre, pour la centième fois, de s'écrire toutes les semaines au moins ! Elles passèrent cette heure dans un petit café situé sur le boulevard de l'Hôpital, et là, madame Houlot adressa à sa fille ses dernières recommandations.

– Mon enfant, lui dit-elle, ta position va te créer, dans les commencements, bien des soucis et des embarras. – Habituée à être chez toi, tu auras quelque peine à vivre chez des étrangers. – Que ta conduite soit toujours la même, et dès les premiers jours sois ce que tu dois être tout le temps de ton séjour à Limoges. Sois polie, affectueuse même pour les dames Daguet, réservée avec le mari et le fils, froide, mais sans raideur, avec les domestiques. Ne

te familiarise avec personne, surtout avec ton élève. Sois son amie et son guide ; mais ne permets jamais qu'elle te traite légèrement ; il faut qu'elle t'aime en te respectant. Dans le monde, parle peu et écoute beaucoup. Ne contrarie personne et surtout ne fais jamais de pédantisme. C'est à ton élève seulement que tu dois des leçons. Donc, si dans le courant d'une conversation générale quelqu'un avance une fausse proposition, commet une erreur historique ou géographique, etc., ne relève pas ces fautes devant l'assemblée ; prends-en bonne note, et le lendemain, seule avec ton élève, rétablis les faits sous leur véritable jour. Si l'on te demande de jouer un morceau, ne te fais pas prier ; mais ne donne que tout juste ce qu'il faut pour prouver que tu connais le mécanisme de l'instrument et ne te livre pas aux instincts entraînants de l'inspiration. Ne mets que le sentiment *gravé* dans ton exécution, et garde pour la solitude les trésors de l'harmonie et de l'expression que tu as si vite amassés. Les jeunes filles et les jeunes femmes, en province surtout, ont toutes la prétention d'être des musiciennes consommées : laisse-les à leur douce erreur et ne les fais pas tomber du haut de leur petite vanité en faisant parade de tes talents. Sois gaie sans éclat, évite avec soin de te placer en avant ; mais si l'on cherche à te mettre au dernier rang, reprends tranquillement ta place et songe que tu es l'égale de tous. Si l'on te prie de chanter, refuse net. Tu ne dois pas le faire, cela te mettrait trop en évidence. Pour la danse, tu peux te permettre le quadrille ; mais n'accepte jamais d'invitations pour les danses de caractère, il ne serait pas convenable que ton élève te vît valser, polker ou mazurker. Une chose dont je te recommande particulièrement de te souvenir, c'est de ne montrer jamais de préférence pour personne. Cela est de la dernière importance dans ta position. Tu *ne* dois donner prise ni à la jalousie, ni à l'envie. Si ton élève en est digne, aime-la : mais ne le lui laisse pas trop voir. Quant aux jeunes gens qui fréquentent la maison des Daguet, qu'ils soient pour toi comme s'ils n'existaient pas. Quelques-uns te feront la cour peut-être ; n'aie pas l'air de le remarquer et ne lis jamais une lettre, n'accepte jamais une fleur. Toutes ces petites choses sont puériles ; mais la société ne vit que de puérilités. Encore un mot : ne fais de confidence à qui que ce soit et n'en accepte de personne. Si par hasard dans une discussion politique ou religieuse on invoque ton jugement, récuse-toi net… Ce sont des terrains brûlants où une femme, surtout une femme dans une position dépendante, ne doit mettre le pied qu'avec la plus grande précaution, et, comme ces passions de systèmes sont les plus exclusives et les plus enracinées de toutes, il faut craindre de se prononcer entre plusieurs opinions si l'on veut conserver la

bienveillance de tous… Voilà ce que j'avais à te dire, mon enfant ! C'est le dernier sermon que je te fais peut-être ; mais je sais que tu m'en sauras bon gré. Du reste, sois ce que tu as toujours été : loyale et sage ! Tout le bonheur de ta vie est dans ces deux mots !

L'heure qui leur était accordée fut bien vite écoulée. – Il fallut se séparer. – Au dernier moment, les deux femmes avaient repris une physionomie presque sereine, et elles s'embrassèrent avec effusion, mais sans pleurs ni tristesse. Pauvres âmes qui s'imposaient chacune une torture sans nom pour épargner un chagrin à l'autre ! car si l'une d'elles eût laissé déborder le trop plein de son cœur, c'en était peut-être fait pour ce soir, du moins, du départ de l'institutrice…

La cloche du départ a sonné… Madame Houlot serre encore une fois dans ses bras son enfant adorée, puis, tandis que sa fille entre dans la salle d'attente, elle s'assoit sur un des bancs qui garnissent la gare, et, là, donne enfin un libre cours à sa douleur. Puis elle tombe dans une sorte de prostration douloureuse ; – minuit venait de sonner, et elle n'avait pas encore bougé de son banc. Un homme de service, qui l'avait remarquée depuis quelques heures, toujours à la même place, craignit qu'elle ne fût malade et vint la tirer doucement par son châle.

– Eh ! madame, voulez-vous donc coucher dans la gare ?

– Ah ! pardon, monsieur, dit alors madame Houlot qui semblait sortir d'un sommeil pénible, pardon, je pars.

Et elle s'éloigna à pas lents : elle ne pouvait se résoudre à abandonner ce lieu où elle avait vu sa fille pour la dernière fois peut-être. – Ainsi qu'on souffre à s'éloigner du cimetière où l'on vient de déposer le corps d'un être chéri, – ainsi madame Houlot ne s'arracha-t-elle que péniblement de cette gare, gouffre immense qui venait d'engloutir son enfant.

Pendant ce temps, la jeune fille roulait vers Limoges où nous la précéderons pour faire connaissance avec les nouveaux personnages qui doivent venir prendre leur place dans cette histoire.

XVI

À Limoges

Descendons du chemin de fer, tournons à gauche et passons sous l'arc-de-triomphe, dit Porte-du-Soleil, nous voilà dans Limoges. Clic, clac, clic, clac ! Les oreilles ont peine à s'habituer à ce bruit qui semble particulièrement désagréable aux Parisiens. C'est qu'à Limoges tout le monde, ou presque tout le monde, porte des galoches, espèce de chaussure moitié sabot, moitié soulier, dont la semelle est en bois. Cette chaussure commune à tous est nécessitée par la nature du pavage de la bonne ville de Limoges. Le grès est inconnu dans ce chef-lieu d'un des plus beaux départements français. Dans certaines villes telles qu'Orléans, Rouen, Rennes, etc., on emploie une sorte de caillou ovale pour paver certaines rues ; mais au moins on a la précaution, la bonté si vous aimez mieux, de placer les cailloux à plat. Ce système a bien son désagrément, et quand on a l'habitude de fouler le bitume, la dalle ou le large grès de Fontainebleau, on a de la peine à se tenir en équilibre sur ces petites billes : à chaque instant le pied se fourvoie entre deux pierres, et l'on est fort heureux d'en être quitte pour une bottine déchirée ou pour une entorse. Mais ce pavage n'est encore qu'un lit de roses auprès de celui de Limoges. Par une bizarrerie dont nous avons cherché la cause pendant bien longtemps, sans l'avoir jamais trouvée, l'édilité limousine s'obstine à faire placer lesdits petits cailloux sur champ, c'est-à-dire la pointe en l'air ! Horrible supplice pour celui qui, dès son jeune âge, n'a pas cultivé la danse des œufs où la course sur des goulots de bouteilles que réussissait si bien le clown Auriol. Aussi, au bout de quelques jours, le voyageur se décide à mettre ses bottes au fond de sa malle et, adoptant la chaussure de bois, vient augmenter le nombre des *clic clac ! clic clac !* qui l'ont abasourdi à son arrivée. Du reste, Limoges seule a le secret de rendre jolies ces chaussures si dédaignées des citadins de Paris. Il faut voir les fines galoches des riches artisans du pays ! vernies, coquettes, avec de charmantes bouffettes de toutes couleurs, au milieu desquelles brille une agrafe d'argent ou d'acier poli ! Ces petits sabots rendent le plus vilain pied adorable. C'est à n'y pas croire, en vérité. – La ville est propre dans quelques quartiers, dans le centre principalement, et nous ne sortirons pas de cette partie de la cité limousine, à moins que ce ne soit pour aller au *Bois d'amour*,

délicieuse promenade, où messieurs les militaires et mesdames les blanchisseuses échangent de doux propos et justifient le nom poétique de ce *lucus* de *Cupidon – Caporal !*

Mais quelle est cette longue file de spectres noirs, gris et blancs, avec des cierges à la main et d'immenses cagoules pointues sur la tête ? Les capuchons abaissés tombent jusqu'aux genoux et deux trous pratiqués devant les yeux permettent de se diriger. Ce sont les pénitents qui vont, un cierge à la main, faire une procession dans la ville. Ils chantent tous du nez et en faux bourdon les louanges d'un saint quelconque et quêtent de maison en maison pour les âmes du purgatoire. Pour celui qui n'a jamais vu pareille procession, il y a un certain intérêt à cette marche lente, à ces cierges et à ces longs capuchons pointus. Cela rappelle vaguement l'Espagne ; on sent dans l'air comme un parfum d'inquisition, et on cherche machinalement des yeux le pauvre hérétique que l'on va brûler. Rassurons-nous, la mode est passée dans le beau pays de France de brûler les gens, pour une discussion théologique ou politique. Il y a d'autres moyens de prévenir les abus qui naissent de l'envie irrésistible qui a toujours entraîné le peuple français à parler des affaires de son pays, dans des carrés de papier vulgairement appelés journaux. On ne brûle plus les hommes, on brûle les carrés de papier en question. On ne torture plus les auteurs de libelles, on se contente d'enterrer vivantes toutes les idées qui ont le malheur de lever le nez sans la permission des autorités constituées. Autres temps, autres mœurs ! Heureusement que les idées du peuple français ont la vie dure et sont d'humeur reproductive ! À la place où l'on enterre une idée, il en pousse dix autres, et c'est un assez ingrat passe-temps que cette chasse d'un gibier qui renaît et pullule de lui-même.

Mais laissons l'autorité se tirer d'affaire comme elle pourra, et revenons à nos pénitents gris, blancs et noirs ! – Si le jour, la cérémonie vous a paru quelque peu solennelle, le soir il n'en est plus de même. Les quêtes à domicile sont finies et les pénitents, rabattant leurs cagoules et retroussant leurs robes, retournent à leur domicile. – Le dépôt de l'argent ne se fait que le lendemain.

Abandonnons-les donc et entrons dans la superbe église de Saint-Martial ! Aux murs, aux pilastres, de tous les côtés, vous verrez pendus… des petites jambes, des bras en cire blanche, ou bien des tableaux représentant la Vierge au milieu d'un nuage bleu de Prusse, apparaissant à un homme en habit noir, ou à un matelot, ou à une mère en pleurs, etc. Le personnage accessoire

des tableaux change à chaque cadre nouveau, mais la vierge au nuage bleu de Prusse est la même partout ; il y a quelque part une fabrique spéciale de ces petits tableaux carrés et cela s'expédie à Limoges, à Lyon pour la gentille Notre-Dame de Fourvières, à Rennes, à Saint-Malo et partout où la superstition est le plus en honneur. Mais au moins, cette superstition-là ne fait de mal à personne. Et d'ailleurs les ex-voto sont dans l'intérieur de l'église et chacun est maître de faire ce qu'il veut dans sa maison.

Une autre cérémonie assez curieuse a lieu à Limoges : c'est la cérémonie de la châsse de saint Martial. Tous les ans, à la fête du patron de la ville, on promène en grande pompe la châsse du saint ; on fait des prières particulières et, pour terminer la fête, on fait entrer dans la châsse un jeune homme estropié : au bout de dix minutes, il en sort complètement guéri ! ! !

Le peuple croit fermement aux miracles de saint Martial, et on serait fort mal venu de chercher à l'en dissuader !

Sortons de Saint-Martial, et pénétrons dans la rue du Clocher, une des plus commerçantes de la ville, bien qu'elle soit un peu trop étroite et trop en pente.

Au n° 10, nous voyons une grande maison. Entrons-y pour faire connaissance avec la famille Daguet.

XVII

La famille Daguet.

M. Daguet, – qui souvent, par oubli sans-doute, écrivait ainsi son nom : D'Aguet, – M. Daguet a 65 ans. Petit, courtaud, mais bien pris dans sa taille, comme était le messager du Mans, du père du Cerceau, il a été fort joli garçon dans sa jeunesse. Il avait la jambe bien tournée ; c'était un des meilleurs danseurs de la contrée, et, sans un sou vaillant, de petit clerc de notaire qu'il était, il devint tout à coup rentier. Le fait est que sa jolie jambe et ses entrechats avaient produit un effet foudroyant sur le cœur de la sensible demoiselle Jéronyme Tillet, fille du plus riche marchand de chasublerie du département et qu'elle avait encouragé les vœux du petit bonhomme. Celui-ci l'avait demandée à son père, qui lui avait répondu en lui montrant la porte. Jéronyme eut une attaque de nerfs, Daguet fut rappelé et deux cent mille francs de dot lui furent comptés, en espèces, le jour de la bénédiction nuptiale.

Les deux époux prirent un joli appartement dans la rue du Clocher et leur bonheur ne connut point de nuages. Daguet avait des goûts tranquilles : il cultivait les *Muses* et les *Arts*. Il passait ses journées à composer des énigmes, où la rime faisait souvent défaut ; mais, à Limoges, on n'y regarde pas de si près ; il peignait à la détrempe des aquarelles impossibles. Lorsque c'était un tableau de salle à manger qu'il copiait, ses raisins ressemblaient à des billes d'agate, ses oranges à des pelotes de ficelle jaunes et ses poires à des toupies ; – il jouait du flageolet et s'obstinait à compter trois temps dans : *Ah ! vous dirais-je, maman !* Bref, il passait, à Limoges, pour un homme de génie ! Il était surtout redouté, parce qu'il était *malin*, – traduisez méchant. En effet, personne mieux que ce petit homme ne savait lancer un cancan et faire circuler une calomnie. Il avait réellement un fond de finesse qui lui permettait d'échapper aux conséquences de ses mauvais propos. On ne pouvait jamais lui prouver qu'il était l'auteur du bruit scandaleux qui courait la ville, tant il mettait d'art dans la machination de ses petites infamies. Il avait toujours été un *malin* et avait bouleversé Limoges par les bons tours qu'il avait imaginés dans sa jeunesse ; mais, ne pouvant plus courir les rues la nuit, maintenant qu'il était rentier et marié, il continuait à s'amuser aux

dépens de ses compatriotes, sans quitter le coin de son feu.

Il avait la manie d'amener la conversation sur les sujets qu'il savait être désagréables à son interlocuteur. Ainsi, à une femme dont le mari entretenait une actrice, il demandait tout haut :

– Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allée au théâtre ? – Il paraît que, dans telle pièce, mademoiselle X. est ravissante.

Devant un bossu ou un bancal, il ne manquait jamais de parler du beau X… et il s'extasiait sur la perfection de ses formes, sur la noblesse de sa tournure.

À un aveugle il parlait tableaux.

À un sourd il parlait musique.

À un muet il parlait des succès de Berryer à la tribune.

Enfin, ce petit bonhomme, à la mine réjouie, était une véritable peste. Sans gêne avec tout le monde, quand sa femme, – qui cherchait une héritière pour leur fils Jules, – donnait une soirée, il ne cédait à personne le coin du feu, et, lorsque dix heures sonnaient à sa pendule, il se levait, prenait une bougie et, se dirigeant vers la porte qu'il ouvrait toute grande, il disait : « Allons, bonsoir, bonne nuit. »

Il appelait cette manière de renvoyer son monde une *farce ;* ce n'était qu'une grossièreté. – Mais dans les petits pays, surtout dans le Limousin, la richesse est un titre équivalent à celui qu'avaient nos grands seigneurs du temps jadis. – L'or a remplacé le blason, et c'est à qui, de nos petits parvenus de province, l'emportera en insolence de mauvais goût et en *cette chose qui n'a pas de nom*, mais qu'on désigne par *manque de tact*.

Pour excuses, sinon bonnes, du moins admissibles à tout point de vue, nos ancêtres, princes, nobles, marquis, chevaliers ou hobereaux, pouvaient invoquer l'habitude. Ils naissaient dans un milieu où tous ces abus étaient pour ainsi dire consacrés par une longue séquence de siècles. – Ils étaient sots, peut-être, – insolents, c'est certain, – méchants, quelquefois ; – tout cela était de *tradition* chez eux. – Mais nos bourgeois, ce tiers-état qui aspire à devenir, un jour, seul maître des destinées du monde, – et en cela, nous n'entendons pas le blâmer, – il a peut-être raison ! – Mais ces premiers propulseurs de la grande révolution de 89, – quelles traditions ont-ils à invoquer, quel précédent, dans leur famille ou dans leur éducation, les excuse d'agir comme ils le font pour la

plupart ?… Ils ont donc doublement tort et sont plus dangereux pour le progrès que ne l'étaient les Chouans ou les Burgraves.

En voilà bien assez sur le chapitre du petit Daguet. Occupons-nous maintenant de sa femme, madame Daguet, née Jéronyme Tillet.

Jéronyme Tillet était, à l'époque où le trop séduisant Daguet s'offrit à ses regards, une jeune fille aux couleurs éclatantes et douée d'un embonpoint raisonnable. Sa figure participait du mouton et de la carpe. Ses gros yeux faïence, légèrement bordés de rouge, ne regardaient jamais où ils voyaient. Elle n'était pas louche cependant, – mais elle était dévote, – dévote dans toute l'acception du mot. – Nous nous expliquerons mieux tout à l'heure. – Sa figure, ou plutôt sa face, était large et carrée par la base ; – son menton fuyait légèrement et ses grandes oreilles dormaient sous une forêt de cheveux d'une couleur indéfinissable. – Un peintre qui eût voulu reproduire cette chevelure bizarre eût été fort embarrassé. Ses cheveux n'étaient ni noirs ni rouges, ni châtains, ni blonds. – Le créateur en la formant n'avait probablement pas fait nettoyer sa palette : ce n'était qu'a l'aide d'un prisme qu'on pouvait se rendre compte des teintes qui coloraient cette fabuleuse chevelure ; on y retrouvait alors les sept couleurs primitives… C'était un arc-en-ciel, brouillé dans un jaune d'œuf. Son nez, qui n'avait pas été fini, se relevait, montrant deux narines assez minces, mais peu couvertes, qui donnaient à sa physionomie, comme nous le disions tout à l'heure, l'expression d'une carpe bâillant au soleil. Un gamin de Paris n'eût pas manqué de s'écrier en la voyant : « *Oh ! la pauvre dame ! Il lui pleut dans le nez !* – Sa bouche était assez correcte, mais les lèvres en étaient trop rouges : ce n'étaient pas des cerises, ce n'étaient pas des fraises, c'étaient plutôt des tomates. Quand cette bouche s'ouvrait pour parler ou pour prier, on apercevait une rangée de dents assez blanches… mais couvertes à moitié par un tartre jaunâtre et les deux palettes du milieu commençaient à se tacher de points noirs qui ne charmaient pas la vue. Sa taille fortement accusée était épaisse et lourde ; ses épaules trop hautes et sa gorge serrée dans un antique corset refluait vers le menton. Elle aurait pu dîner sans table. Le reste du corps était à l'avenant : mains grasses et jambes hydropiques. – Cette femme ne pouvait inspirer le moindre désir ; quelque chose de malsain, de maladif, était répandu sur toute sa personne. Elle sentait la pharmacie et, sans ses écus, nous ne croyons pas que le père Daguet se fût obstiné à la poursuite d'un pareil objet.

Dévote à l'excès, elle ne manquait ni une messe, ni un sermon. Elle communiait tous les dimanches. Elle n'était heureuse qu'à l'église.

Chacun de nous a ses goûts particuliers. Un comédien n'est véritablement à son aise qu'entre les portants doublés d'affiches de son théâtre. Le sculpteur ne vit heureux qu'entouré de plâtre et de terre glaise, dans un atelier aux murs non crépis. Le peintre ne connaît pas de parfums plus enchanteurs que ceux de l'huile de lin et de l'huile grasse, fût-ce dans un grenier. Le journaliste, avant de lire les feuilles quotidiennes, commence par s'enivrer de l'odeur de l'encre d'imprimerie…

Pour la dévote il n'y a pas d'autre palais que *son* église. Elle y est comme chez elle ; elle y connaît tout le monde et tout le monde la connaît. Elle a sa chaise marquée à son nom, comme au théâtre on a son fauteuil ou sa loge. Voyez la entrer dans le saint lieu. Elle n'hésite pas un seul instant… Elle puise dans le bénitier, sans regarder de ce côté ; pas de risque que sa main ne s'égare ! – Son œil a autre chose à voir. Madame *** a une robe jaune qu'elle n'avait pas encore montrée. Le jeune baron est agenouillé près de mademoiselle X… : c'est un mariage, – La messe est commencée. La dévote traverse le groupe des fidèles et gagne sa place ; sans regarder l'autel, elle devine à quel endroit du sacrifice on se trouve en ce moment et elle prend la pose réclamée, – comme un soldat attardé qui rejoint son bataillon prend immédiatement part à la manœuvre commencée longtemps avant son arrivée.

Après la messe, elle se lève et se dirige vers la chapelle où se trouve le confessionnal de l'abbé Beaudout, car, si elle ne communie que tous les dimanches, en revanche la bonne madame Daguet se confesse trois ou quatre fois par semaine. Elle fait une grimace en entrant dans la chapelle, car elle est déserte et elle sera la première à passer, lorsque M. Beaudout viendra prendre sa place. Or, les plus doux moments de l'existence de madame *Daguet se* passent dans cette chapelle. Aujourd'hui elle a manqué son but et elle maugrée tout bas. D'ordinaire, elle se trouve la quatrième ou la cinquième et elle a le temps de faire ses observations. Tout est matière à réflexions chez une dévote, et si l'on pouvait pénétrer dans l'âme de certaines, on serait épouvanté de voir les déductions qu'elles tirent souvent du fait le plus simple en apparence. Ainsi, pour madame Daguet, le plus ou moins de durée d'une confession était un indice du nombre plus ou moins grand des fautes commises par la pénitente… D'un coup d'œil, elle devinait si madame X… avait enfin obtenu l'absolution ; car madame X…

n’avait pas paru à la sainte table dimanche dernier, et il était évident qu’elle s’était rendue coupable d’une faute énorme. Mais quelle faute ? – Son mari est absent et elle a pour voisin un architecte que l’on dit fort entreprenant ! Plus de doute ! elle a trompé X… avec l’architecte et elle persiste dans son crime ! Voilà pourquoi M. Beaudout lui refuse l’absolution. Eh ! vite, un *Pater* et un *Ave* pour madame X…

Voilà la jeune et brillante comtesse de ***. Dans le monde elle jette un vif éclat, mais elle laisse son titre et sa fortune à la porte de l’église et vient s’agenouiller devant le confesseur avec un sentiment de profond respect. Elle ne vient guère qu’une fois par mois et par hasard sans doute ; madame Daguet ne tarde pas à la suivre dans la chapelle. La jeune comtesse ne reste jamais plus de sept ou huit minutes dans le confessionnal et elle en sort toujours la tête haute et le visage rayonnant. Elle adresse une courte prière à Dieu et s’éloigne après avoir déposé une offrande dans le tronc des pauvres, seule pénitence qui lui ait été infligée probablement.

– Pauvre comtesse ! murmure madame Daguet… Elle croit tromper le monde, elle essaie même de tromper Dieu… car il est impossible que M. Beaudout lui eût donné l’absolution (et elle l’a, … je l’ai bien vu à son air conquérant), s’il avait su toute la vérité. Mais la malheureuse, pour pouvoir communier demain, lui cache sans doute les péchés et le désordre de son existence ! Elle a au moins trois amants à la fois, mon mari le dit, et il ne se trompe jamais ! Elle court les bals, elle a même été au spectacle, – oh ! – Disons notre chapelet pour cette brebis égarée. – Une fausse confession, quel péché mortel !…

Et la dévote commence son chapelet, mais ses lèvres parlent seules, – son cœur et sa pensée sont étrangères à cet acte de piété ; – elle a tellement l’habitude du chapelet, qu’elle pense à toute autre chose pendant cette longue opération. Les dévotes disent leur chapelet comme les ménagères tricotent, cela ne les dérange en rien de leurs autres préoccupations.

Dans son intérieur, madame Daguet est une bonne épouse, une bonne mère et une femme économe et prudente. Elle adore son mari et ses enfants. Elle obéit à Daguet comme une esclave ; du reste il n’abuse de son pouvoir que pour l’empêcher de jeûner trop souvent et trop longtemps, car le petit Daguet, sans être impie, n’aime pas les *momeries des prêtres* et se vante d’avoir VOLTAIRE dans sa bibliothèque, devant laquelle madame Daguet ne passe jamais sans se signer. Madame Daguet soupire quand son mari la force, pendant les vigiles, de manger une friande moitié de

poulet ! Son confesseur lui a dit qu'il fallait obéir à son mari ; elle obéit et dévore le poulet, mais elle court aussitôt se prosterner devant la Divinité afin de lui demander pardon pour l'infortuné Daguet !

Au fond madame Daguet est ce qu'on peut appeler une *franche bête.* Dès son jeune âge la bigoterie lui a amoindri les idées. Son mariage ne lui a pas développé l'imagination, car Daguet est trop égoïste et trop paresseux peur s'être jamais donné la peine de former le cœur de sa femme… Il n'a jamais eu que de l'affection pour elle, et leurs enfants ne sont que la preuve d'un devoir rempli. Mais madame Daguet n'en demande pas plus : elle n'a jamais aimé que Daguet et elle croit qu'il en est de même dans tous les ménages que dans le sien. Du reste, nous l'avons déjà dit, personne n'aurait été tenté de lui faire parcourir le pays du Tendre ou de lui ouvrir des horizons nouveaux. Elle était bavarde comme une pie et ne parlait qu'en soupirant et en levant les yeux au ciel. Il paraissait, à la voir écouter quelqu'un, que le plus grand malheur menaçait cette personne. Elle semblait toujours gémir sur le destin d'autrui ! Rien de plus fatigant, de plus désagréable que ces gens qui ont toujours l'air de plaindre les autres ; on est à chaque instant tenté de leur crier : Mais quittez cet air désolé, mais je ne suis pas malheureux du tout ! – Pour elle, tout le monde était sur la pente de l'enfer… et elle gémissait, de confiance, sur le sort fatal réservé à tous ses amis et à toutes ses connaissances. Son mari surtout l'inquiétait beaucoup ; mais elle espérait, à force de prières et de pénitence, lui gagner l'indulgence céleste et le faire entrer au paradis par une porte dérobée. – Aussi *cancanière* que le petit Daguet, elle ne croyait pas faire mal en contribuant à répandre la calomnie qu'il inventait et qu'elle prenait au pied de la lettre. « Il faut démasquer le vice, pensait-elle, – M. Beaudout le dit toujours en chaire et M. Beaudout ne saurait se tromper. Et elle démasquait si bien le vice, qu'elle avait déjà empêché plusieurs mariages et forcé la fille du receveur à fuir Limoges avec son mari pour échapper aux mauvais propos des commères limousines. Elle adorait les confidences et les provoquait au besoin de son ton le plus mielleux :

– Parlez ! – Epanchez votre cœur, mon enfant, je suis un puits, je suis une tombe !

Et la confidence une fois échappée faisait le tour de la ville.

Gourmande, paresseuse, orgueilleuse de ses écus, car les Daguet avaient maintenant 40,000 livres de rentes, bavarde, etc., etc., elle avait tous les vices prévus par le Décalogue, à l'exception d'un

seul, et encore peut-être était-ce plus la faute de Daguet que la sienne, si ce fleuron manquait à sa couronne.

Quant à elle, elle se croyait tout simplement une sainte.

Sa fille avait quatorze ans ! Elle se nommait Claire, et c'était bien la plus délicieuse enfant que l'on pût voir. Si nous ne connaissions pas la vertu à toute épreuve et la fidélité conjugale de madame Daguet, la vue de cette enfant pourrait nous faire faire des suppositions téméraires. – Elle ne ressemblait pas à sa mère, encore moins à son père. C'était une nature toute aérienne. Une tête de vierge sur un corps de séraphin. Comment vous détailler toutes les grâces, toutes les finesses de cette petite merveille de beauté et de distinction ? – De longs cheveux noirs, si longs qu'elle aurait pu marcher dessus ; un front pur, un peu haut, mais plein d'intelligence et encadré par une coiffure dont elle avait le secret et que je serais bien embarrassé de vous expliquer… Cette coiffure pleine de goût faisait le désespoir de ses petites amies.

– Elle avait bien voulu leur montrer comment elle procédait, mais il leur manquait le principal, les cheveux ! et elles étaient encore trop jeunes pour oser en acheter. – Ses yeux, admirablement fendus, étaient un peu creux, mais cela lui donnait un petit air soucieux qui lui allait, à ravir. Ils étaient bleus, d'un bleu tout particulier, un bleu gradué, si je puis m'exprimer ainsi… On pouvait suivre toutes ses impressions dans les variations de ton de ses prunelles. À l'état ordinaire, ses yeux étaient d'un bleu pâle tirant sur le gris… mais sitôt qu'une émotion quelconque venait agiter l'âme de la jeune fille… qu'une pensée traversait son cerveau, ils devenaient plus foncés, et dans les transports de la joie ou de la douleur, – dans le paroxysme enfin de ses sensations, – ces yeux devenaient d'un bleu de roi qui les rendait presque noirs ! Son nez était le plus joli nez du monde et sa bouche un miracle de lignes et de fraîcheur ; sa lèvre supérieure relevait un peu et donnait au visage un certain cachet aristocratique. – C'était la bouche de la vierge de Murillo, avec laquelle elle avait du reste dans toute sa physionomie un air de parenté. Ses dents étaient transparentes et admirablement rangées ; son menton et son cou paraissaient copiés sur quelque statue grecque, et ses épaules rondes dont les contours fuyaient sans secousse terminaient, avec une poitrine pleine de charmantes promesses, le buste le plus ravissant qu'il fût possible de voir. Toute sa personne en un mot était la grâce elle-même.

Elle était la joie de la maison et la perle du pays. Elle aimait ses parents à l'adoration, et, tout en se rendant parfaitement compte

de leurs défauts et de leurs qualités – (elle avait un jugement remarquable pour son âge), – elle les respectait, fermait les yeux pour ne pas voir leurs travers, et se bouchait les oreilles pour ne pas entendre leurs perpétuelles médisances. Elle eut désiré une amie, mais elle n'en trouvait pas à son goût dans Limoges. – Toutes les fillettes du pays étaient vaines, coquettes, présomptueuses, et elle voulait trouver un cœur pareil au sien ; aussi, attendait-elle avec impatience l'arrivée de mademoiselle Houlot, dont on lui avait dit le plus grand bien et dont la position la touchait beaucoup. Elle était tantôt rêveuse et tantôt joyeuse, – cela dépendait du temps, du froid, de la chaleur, du livre qu'elle quittait ou de l'oiseau qui passait, et cependant elle n'était pas capricieuse, elle était seulement impressionnable à l'excès et la moindre contrariété lui causait un violent chagrin, comme le moindre plaisir était pour elle une grande joie ! – Elle aimait à taquiner son *grand* frère Jules, comme elle l'appelait, et celui-ci se laissait faire comme ces bouledogues qui aboient après les colosses et se laissent patiemment tourmenter par les enfants.

XVIII

Les talents du jeune Daguet.

Jules Daguet avait vingt-deux ans. Lorsque sa sœur l'appelait mon *grand* frère, c'était par flatterie sans doute, car le pauvre garçon était loin de mériter cet adjectif. Plus petit encore que son père, il était, en outre, presque bossu. Ses épaules inégales étaient voûtées, son dos large, ses bras longs et nerveux, le milieu du corps déjà presque obèse, et le tout reposait sur deux jambes effilées, courtes, et qui ne rappelaient en rien le Bacchus indien. Sa figure était assez expressive et il ressemblait à son père, mais en laid. Une légère moustache blonde, qu'il retroussait avec prétention, et une naissante *impériale* au menton donnaient à sa physionomie quelque chose de burlesque. Joignez à cela des lunettes vertes que la faiblesse de sa vue lui imposait, et vous aurez le portrait de Jules. – À première vue, avec ses longs cheveux filasse qu'il laissait croître trop longs, il ressemblait assez à une de ces têtes sataniques qui sortent inopinément des boîtes à surprise. Cependant, peu à peu, on s'habituait à cette figure qui ne manquait pas d'originalité. – Jules Daguet avait une santé déplorable. Toujours dans les mains des médecins ou des apothicaires, il ne guérissait jamais. – C'était le premier né des Daguet et ils avaient réussi leur premier ouvrage. – En sa qualité d'aîné, il hérita de tout ce que ses parents pouvaient avoir de mauvais dans le sang. Son père qui possédait *Voltaire* dans sa bibliothèque, avait sans doute lu, lorsqu'il était saute-ruisseau, l'*Émile* de Jean-Jacques. Il voulut essayer d'élever son fils à la mode de la nature, et, sous prétexte de le rendre fort et sain, il le tortura dès sa naissance, en lui faisant suivre un régime impossible. Dès l'âge de quatre ans, le père Daguet avait pris la haute main sur l'éducation du bambin et madame Daguet, confiante en son époux, le lui avait abandonné. – À quatre heures du matin, M. Daguet père entrait dans le cabinet où reposait Jules. – Il le réveillait en sursaut, lui enlevait sa petite chemise et le plongeait dans une cuve d'eau froide. Ensuite, il le faisait s'habiller et courait les champs avec lui jusqu'à 8 heures, heure à laquelle on prenait le café au lait. Le pauvre enfant revenait exténué et le père disait sentencieusement : « Dans quelques années, notre fils sera un hercule ! » – Lorsque vint l'âge des études, M. Daguet qui, non seulement, voulait un hercule pour rejeton, mais qui, encore,

aspirait à laisser au monde au moins un Newton ou un Vaucanson, lança son fils dans les études les plus compliquées et les plus variées. – Jules travaillait 9 à 10 heures par jour. Il apprit à la fois le français, l'anglais, la géométrie, la musique et le dessin. Le jeune Daguet avait, il faut le dire, l'amour du travail poussé au suprême degré, et son père était bien souvent obligé de l'arracher à une équation du troisième degré, ou à une résolution de septième diminuée. – Le jeune Jules avait pour professeur un Jésuite enragé de travail qui tenait à gagner son argent et il faisait *piocher*, ainsi que disent les collégiens, le fils Daguet, comme un nègre. – Il ne regrettait qu'une chose, ce brave Jésuite, c'était que M. Daguet se fût fortement opposé à ce que son héritier présomptif mît jamais son nez dans un dictionnaire grec ou latin. – Il résulta de cette combinaison morale et physique, de cette alliance de bains froids et de leçons interminables, qu'à l'âge de dix-huit ans le jeune Daguet, qui *avait fini son éducation*, – se trouva malingre, chétif, malsain, à moitié bossu et bon à rien ! Il avait tout effleuré, rien approfondi. – On a beau savoir par cœur les huit livres de Legendre, traduire à coups de dictionnaire le *Robinson Crusoé* de Roberston, mettre à peu près l'orthographe et suer sur le manche d'un Stradivarius, on n'est pas capable, pour cela, de lever le plan d'un carré de choux, de comprendre Byron, d'écrire un sonnet ou de déchiffrer du Viotti devant son portier ! – Grâce au mode d'instruction paternelle, Jules qui aurait pu, comme tout autre, avoir de la santé et du sens commun, en était arrivé à ne posséder ni l'un ni l'autre. – Et cependant Jules se croyait fort ! – Il se trouvait sincèrement savant et artiste. – Son père, dont la modestie égalait le talent, avait été son professeur de dessin et lui avait appris cet art, qu'il possédait au suprême degré, de peindre à l'eau et à la couleur, les natures mortes. Les raisins, les poires et les oranges de Jules étaient encore plus insensés que ceux de son père. – La raison de ce phénomène est bien simple : – au lieu de donner l'original pour modèle, le vaniteux Daguet avait fourni ses propres copies… Mais l'ambition du fils dépassait celle du père et, un matin, pour la fête de madame Daguet, Jules présenta au couple encore ensommeillé une aquarelle de sa composition : c'était un Amour aiguisant des flèches. – Le père sauta en bas du lit, pressa son fils sur son cœur et lui dit : Tu seras la gloire de Limoges !

L'Amour fut encadré et placé à l'endroit le plus voyant du salon. – Tous les amis et habitués de la maison furent de l'avis du père Daguet et la mère arrosa de ses larmes l'enfant bien aimé qui usait si habilement des dons que le Seigneur lui avait prodigués. – Il nous a été donné de voir cette aquarelle et nous sommes restés en

extase. – Figurez-vous quelque chose de rose (la couleur *chair* n ° 4), avec une tête d'Albinos, des saucissons pour jambes et des bouts de boudin pour bras ; un carquois qui, par un miracle d'équilibre se tenait ferme, sans lisière ni courroie, sur quelque chose qui avait la prétention d'être un dos, prétention nullement justifiée ! – une roue de brouette qui tournait sans manivelle, et vous aurez une idée de l'*Amour aiguisant ses flèches !*

Jules avait mieux réussi dans ses études sur le violon. – Il était parvenu, à force de travail, à dompter cet instrument terrible, il jouait assez correctement les morceaux qu'il avait étudiés pendant un mois et, grâce à la complaisance de mademoiselle Sophie Duchêne, dont nous parlerons tout à l'heure, il allait bravement en mesure. Mais, si l'on reconnaissait au passage les notes de l'air qu'il traduisait, l'on ne reconnaissait pas l'intention du compositeur. Jules n'avait que le métier, il n'avait pas le goût, – et s'il lui arrivait parfois de vouloir mettre un peu d'expression dans son chant, c'était toujours à faux qu'il frappait. Il avait appris l'harmonie théoriquement, comme un soldat apprend la charge en douze temps ; mais cela ne lui servait à rien. L'harmonie est en musique, ce que la grammaire est en littérature. Vous pouvez écrire mille phrases à la suite les unes des autres, et ces phrases, seront bien françaises, bien orthographiées, bien ponctuées ; – cependant ces phrases en dépit de leur correction, n'auront aucun sens. Il en était de même, en musique, pour Jules Daguet ; il écrivait sur quatre portées des accords innombrables, tous plus justes les uns que les autres : pas de quintes à la suite les unes des autres, pas d'octaves doublées, – mais aussi pas de mélodie. Du bruit, toujours du bruit, rien que du bruit ! – Or, en musique, comme en littérature, ce n'est ni le bruit ni la phrase qui constituent le véritable mérite d'une œuvre, c'est l'idée. L'harmonie n'est que l'accessoire, obligé il est vrai, mais toujours accessoire, de toute idée musicale ou littéraire. L'idée domine partout dans les arts… C'est une belle et noble jeune fille, qu'il faut parer du mieux que l'on peut. – L'une est la reine, l'autre n'est que la dame d'atours ; en un mot l'harmonie n'est que l'habilleuse de l'idée. – Or, Jules avait le fonds du costume nécessaire, mais il n'habillait que des mannequins avec sa soie et son velours.

Il était cependant fou de musique, et, chaque semaine il donnait un concert dans le salon de sa mère. Deux violons, un violoncelle et un piano étaient les éléments de ces petites fêtes musicales, qui, du reste, marchaient parfaitement, grâce à de nombreuses répétitions et surtout grâce au talent remarquable de mademoiselle Duchêne, pianiste consommée et convaincue, qui

conduisait le quatuor et savait à propos ramener les égarés dans la bonne voie, et sauver les passages périlleux par une exécution brillante et rapide. – Le second violon était tenu par un jeune homme de dix-neuf ans, Roger, fils d'un riche horloger de la ville ; le violoncelle, par un vieil Allemand du voisinage, qui ne manquait pas de talent. Il va sans dire que le premier violon appartenait à Jules Daguet. – Et c'est pour le premier violon surtout que la gracieuse mademoiselle Duchêne se montrait prodigue de services discrets. – Que de traits avortés aux répétitions, elle lui a sauvés le soir ! – Combien de fois, lorsque, suant et haletant, le pauvre Jules commençait à perdre la tramontane, n'a-t-elle pas vigoureusement attaqué le chant, lui laissant ainsi le temps de se remettre et de reprendre haleine.

Jules apportait une telle ardeur à tout ce qu'il faisait, que chaque concert était pour lui un travail fatigant. – Il ne quittait sa chaise que moulu et brisé. – Aussi, en le voyant si actif et si échauffé, son ami Gabriel, un jeune habitué de la maison Daguet, murmurai-t-il à l'oreille de mademoiselle Éméla, jeune fille à l'œil noir : « Ce pauvre Jules, regardez-le donc, – ne dirait-on pas qu'il scie du bois ! »

XIX

Trio d'amis.

Nous n'avons encore vu que le Jules Daguet créé par le père, il nous reste à connaître le Jules Daguet créé par la mère. Dès sa plus tendre enfance, la bonne dame avait inculqué à son fils les principes de dévotion qui réglaient sa propre vie. M. Daguet l'avait laissée complètement libre, quant à cette partie de l'éducation de son fils. Aussi, Jules avait-il hérité de toutes les superstitions, de toutes les manières bigotes de sa mère. À vingt-deux ans, il allait encore ponctuellement à confesse toutes les semaines, et, comme il travaillait beaucoup et avait peu de temps à perdre, c'était encore sa mère qui se rendait, tous les samedis, dans la chapelle Beaudout, *pour lui garder sa place.* – Aussi, dès qu'il arrivait, le premier tour était le sien. – Ses amis le raillaient de sa dévotion qu'ils trouvaient exagérée ; lui, leur répondait en leur souhaitant une prompte conversion ; puis il retournait à ses travaux. Sa mère était radieuse de la sagesse de son fils. – Elle avait pour lui des expressions particulières. – Ainsi, quand il sortait, elle se mettait à la fenêtre et lui criait : « Ne sois pas longtemps, *mon innocent ! »*

Ce surnom était resté à Jules, et quand on voyait passer, rapide, le jeune bossu aux lunettes vertes, chacun disait à son voisin :

« C'est l'*innocent* de madame Daguet. »

Le fait est qu'il était l'innocence même. Un jour ses amis voulurent le faire entrer dans un bal public. – On avait beaucoup causé musique et arts libéraux, et Jules, emporté par le feu qu'il mettait à tout ce qu'il faisait, ne s'était pas aperçu de la direction que lui avaient adroitement fait prendre ses deux amis Gabriel et Roger. Arrivé à la porte du bal, qui avait lieu dans un jardin, Jules s'aperçut de la supercherie et, faisant un signe de croix, il se sauva à toutes jambes, laissant ses compagnons stupéfaits de celle fugue inattendue.

Arrivé chez lui, Jules se mit en prières. Sa mère, qui le surprit, lui demanda s'il avait commis quelque faute.

– Non, ma mère, je prie pour Gabriel et Roger. Ils sont entrés dans un bal public, ils ont voulu m'y conduire avec eux… *et il y avait de mauvaises femmes !*

– Pauvre *innocent !* Fais-moi une petite place sur le prie-Dieu, je vais dire mon chapelet pour ces infortunés !

Et Jules avait vingt-deux ans !

Qu'on ne nous taxe pas d'exagération, – ce que nous racontons, nous l'avons vu !

Gabriel et Roger, les deux amis de Jules, n'avaient ni l'un ni l'autre les habitudes religieuses du jeune Daguet. C'étaient des natures différentes. Dans ce trio d'amis, aucun n'avait de tendances communes avec les autres. Gabriel était le fils d'un ancien garde du corps, qui avait toujours beaucoup aimé la cavalerie, et qui, bien que fort riche par lui-même, s'était fait, par goût plutôt que dans un espoir de lucre, marchand de chevaux ; – non pas un de ces vulgaires maquignons courant les foires et cherchant à *écouler* des juments tarées ou des étalons poussifs aux paysans ; mais un éleveur sérieux, amateur d'une science dont il avait fait un art, et qui ne livrait au commerce que de belles et nobles bêtes, de race prouvée et parfaitement dressées. Gabriel était le type du jeune gentilhomme campagnard par excellence. Assez beau garçon, il avait fait de nombreuses conquêtes à Limoges, – mais il avait contre lui un vice capital il était paresseux ! Entendons-nous cependant. – S'il fallait courir un lièvre, organiser une partie de cheval, danser trois nuits de suite et faire des armes tout une matinée, Gabriel avait l'activité nécessaire. Il outrepassait quelquefois les permissions que sa mère lui donnait de passer la nuit dans un bal de société, pour finir au bal masqué du théâtre la soirée commencée dans le monde, et même pour n'apparaître à la maison paternelle que deux ou trois jours après. Sa mère grondait, son père jurait, Gabriel saluait et allait se coucher sans souffler mot. Sa paresse ne se produisait dans toute sa splendeur que lorsqu'il s'agissait d'étudier. On le destinait à l'Ecole de Saint-Cyr, et, à dix-sept ans, il ne savait pas un mot d'orthographe ! Tous les professeurs avaient échoué devant cette paresse de parti-pris. À l'heure des leçons, quand arrivait le maître de mathématiques, l'oiseau était déjà déniché. – Gabriel courait le bois d'Amour, monté sur un des chevaux de son père, et le professeur en était réduit à donner mélancoliquement son cachet à madame Dugarril, c'était le nom de famille de Gabriel, et à retourner sur ses pas. – Nouveau sermon du père et de la mère, nouvelle salutation de Gabriel.

– Mais, malheureux, tu ne travailles pas ! s'écriait le père !

– Mais, tu ne songes donc qu'à t'amuser ! s'écriait la mère.

– C’est vrai, j’ai tort… je le reconnais… Je sens bien que je m’en repentirai plus tard !

Et le lendemain, il recommençait. L’argent ne lui manquait pas, – et comme sa mère était chargée de fournir à ses menus plaisirs et n’avait pas la mémoire longue, il en profitait pour lui demander *sa semaine* tous les deux jours… Elle finit cependant par s’apercevoir que *cette semaine* était bien courte et un jour elle lui refusa de l’argent. Gabriel insista ; elle fut inflexible. – Gabriel salua, comme il avait l’habitude de le faire, et alla de son pas tranquille engager sa montre et sa chaîne ; – on lui prêta cent francs. – Il chercha et trouva facilement Roger, et le surlendemain, il reparut à la maison, sans un sou bien entendu, mais le sourire aux lèvres, comme s’il fût arrivé du sermon ou de la promenade :

– Qu’as-tu fait de ta montre ? demanda la mère, qui s’était aperçue de l’absence de la chaîne au gilet de son fils.

– Tu as vendu ta montre, misérable ! cria le père !

– Je n’ai point vendu ma montre, mes chers parents, – mais avant-hier, j’avais besoin d’argent, et comme ma mère m’en a refusé, – j’ai engagé la montre et la chaîne… je crois que c’était le seul parti que j’eusse à prendre.

– Et tu as donné ton nom au Mont-de-Piété !

– J’ai donné mon nom !

– Miséricorde ! notre nom au Mont-de-Piété ! Va vite retirer ta chaîne et ta montre et ne recommence plus !

– Bien, j’y vais ! – Seulement je vous ferai observer que je n’ai plus un sou.

– Il mangerait le diable, ce gamin-là, dit le père. – Donne lui cent cinquante francs… Est-ce assez ?

– Je tâcherai que cela soit assez…

Et après un salut respectueux, il alla *décrocher* sa montre.

Voilà Gabriel !

À part ses dépenses et sa paresse, c’était le garçon le plus franc et le plus loyal qui se pût rencontrer. Il n’avait rien à lui, et Roger, qui n’avait que fort peu d’argent à dépenser, était de toutes ses petites fredaines ; Gabriel payait pour deux.

Roger, lui, était un jeune homme au front rêveur et qui s'ennuyait mortellement à Limoges. Il avait été élevé à Paris, dans le même collège que Georges-Napoléon Sainte-Hélène, et Paris lui semblait la terre promise pour la réalisation de ses projets. Roger voulait être comédien et sa famille le tenait *serré* à Limoges, espérant que le goût du théâtre l'abandonnerait un jour ou l'autre, mais ils furent trompés dans leur attente. Roger ne quittait pas le café Maurice, où se réunissaient les comédiens de la compagnie Josset qui exploita Limoges pendant plusieurs années consécutives. Il restait en admiration devant le premier rôle, gaillard de cinq pieds huit pouces, qui faisait craquer la salle sous le bruit des applaudissements. Il tutoyait le second comique et avait quelquefois le bonheur de serrer la main au troisième rôle, le sombre traître de la troupe. La chronique scandaleuse ajoute qu'une jeune ingénuité lui donnait souvent la réplique dans les pièces qu'il étudiait ! Cependant il voulait tenter un grand coup, et, à force de patience, de visites empressées à M. Josset, dont il comblait les enfants de sucre de pommes et de brioches, il obtint de jouer un proverbe d'Alfred de Musset sur la scène Limousine. Il va sans dire que l'ingénuité en question avait fortement appuyé sa demande. Il répéta huit jours sur le théâtre, devant les acteurs de la troupe, qui, contrairement à l'esprit gouaillard qui distingue en général le comédien de province, prirent intérêt à ce jeune homme qu'une vocation irrésistible entraînait. Ils ne lui épargnèrent pas les conseils, et, grâce à eux, un jeudi, il fut en état de paraître devant le public. La chose avait été tenue secrète et l'affiche du jour portait seulement ces lignes, sous le titre de la pièce :

« Le rôle de… sera rempli par M. X… amateur de la ville. »

Limoges tout entier fut en rumeur. Quel pouvait être cet amateur ? Rien n'avait transpiré ; – toute la journée ou questionna les acteurs, ils furent muets. – Le second comique accepta, les unes après les autres, onze chopes de bière ; mais il ne trahit pas le secret de la comédie.

– Nous n'en savons pas plus que vous, répondaient-ils invariablement.

Josset, le directeur, qui sentait poindre une bonne recette, se frottait les mains et répétait à tous les questionneurs :

– Vous verrez ça ce soir. – Ah ! vous serez bien surpris, – bien surpris !

En effet, le soir la salle était comble.

La première pièce fut à peine écoutée… on attendait l'amateur.

Enfin le rideau se leva sur le proverbe ; – la curiosité était à son comble. – Roger entra. – D'abord personne ne le reconnut, tellement la scène, le rouge, le blanc et la rampe changent les physionomies. – Mais peu à peu un murmure circula :

– C'est le fils Roger, disait-on à voix basse, c'est le fils Roger.

Son père et sa mère étaient dans une loge de côté… Ils étaient pâles tous deux, car ils avaient aussi reconnu leur fils. – Mais ils restèrent attentifs et silencieux, prenant malgré eux un vif intérêt à ce qui allait se passer. Ils maudissaient leur fils qui voulait se faire comédien ; mais ils eussent éprouvé un violent chagrin s'il eût été sifflé. Il n'en fut rien. Grâce aux nombreux conseils qu'il avait reçus, grâce à une voix fraîche et sympathique, grâce surtout à la manière dont il fut secondé par l'ingénuité, il se tira à son honneur d'un rôle assez difficile. Aux yeux d'un homme du métier, il n'aurait paru que convenable ; à ceux de ses compatriotes il sembla superbe !

Trois fois rappelé, il revint trois fois saluer le public, tenant toujours par la main la jeune ingénuité à qui pareille fête n'avait jamais été faite, et qui lui devait bien quelque reconnaissance de l'honneur qu'il lui procurait.

C'était joli pour un début, et le soir, à souper, car il offrit un souper à ses *camarades* (Gabriel lui avait prêté de l'argent), il reçut les compliments du directeur et des comédiens.

– Vous ferez quelque chose, lui dit le gigantesque premier rôle en avalant, d'un trait, un énorme verre de vin de Beaune.

Ses parents n'eurent pas la force de le gronder, – mais ils se refusèrent à le laisser aller à Paris tenter les fortunes du théâtre : – Tu seras majeur dans un an, lui disait le père, – alors tu feras ce que voudras ; – mais nous n'aurons pas sur la conscience de t'avoir soutenu ni encouragé dans une carrière qui nous paraît dangereuse pour toi.

Tels étaient les deux amis de Jules Daguet – amis d'enfance, qui ne manquaient jamais une des soirées ou un des concerts de Jules et qui l'aimaient sincèrement. Lui, de son côté, le leur rendait. Ces trois jeunes gens formaient un singulier trio : nul d'entre eux n'avait les mêmes goûts. – Jules fuyait les plaisirs mondains, – Gabriel détestait les acteurs, qu'il appelait des *cabotins*, et Roger adorait *son* théâtre, comme il disait emphatiquement.

Le lendemain de son succès, le bruit en vint aux oreilles des Daguet. Madame Daguet et Jules firent dire une messe pour Roger, et le père se contenta de murmurer : – Tiens, tiens ! – s'il joue encore une fois, j'irai le siffler !

Gabriel félicita Roger, mais lui déclara que, du jour où il se ferait tout à fait comédien, il ne le saluerait plus dans la rue. Roger haussa les épaules, et, pour raccommoder Gabriel avec les acteurs, il l'emmena chez l'ingénuité à laquelle il le présenta. La soubrette Déjazet, jeune femme au minois piquant, se trouvait là ! – On dîna gaîment. Un certain petit vin blanc mousseux fit pétiller les regards et le lendemain Roger disait à Gabriel :

– Eh ! bien, diras-tu encore du mal des artistes dramatiques ?

– Mon cher Roger, je n'ai pas changé d'opinion – je déteste les cabotins !

– Et les cabotines ?

– Tu ne me laisses pas finir – je déteste les cabotins, mais j'adore les cabotines !

Et chacun reprit le chemin de sa maison en riant aux éclats.

XX

Le piège aux maris

Nous avons déjà parlé de mademoiselle Sophie Duchêne, cette pianiste qui dirigeait les quatuors de la société Daguet. Elle et sa mère n'habitaient Limoges que depuis deux ans, quoique madame Duchêne y fût née ; mais, mariée de fort bonne heure à un négociant, elle partit pour le Mexique avec son mari et y resta vingt ans. Là, elle mit au monde la petite Sophie. Son mari mourut sans avoir pu réaliser une grande fortune, et sa veuve se décida à retourner dans son pays natal pour y marier sa fille qui avait dix-sept ans. Elles ne possédaient que 1,800 francs de rente, mais avec cette somme et de l'économie, on peut vivre et bien vivre à Limoges. Sophie Duchêne, ou la Mexicaine, comme on l'appelait communément, était une jolie blonde, au teint rose, et malgré quelques taches de rousseur elle était fort éclatante le soir. Toujours vêtue de robes à couleurs voyantes, d'une désinvolture un peu étrange pour une petite ville, elle attirait partout l'attention sur elle et sur ceux qui l'accompagnaient. Ses formes opulentes faisaient rêver plus d'un lion limousin ; – mais toutes les déclarations, tous les hommages échouaient devant le sourire dédaigneux et méprisant dont elle savait accueillir les soupirants.

Comme elle parlait beaucoup et très haut, les jeunes gens n'osaient guère se risquer à lui adresser des compliments intéressés. Un jour, un jeune gandin, car il y a des gandins partout maintenant, avait osé lui glisser un billet doux dans la main. Aussitôt notre Mexicaine avait ouvert le billet devant tout le monde et en avait fait la lecture à toute la société, au grand désarroi du gandin qui fut pendant huit jours la fable de la ville. – Sophie Duchêne avait cependant un cœur comme une autre ; elle avait même un sang généreux dans les veines et avait rapporté du Mexique un peu de cette ardeur qui rend les femmes de ce pays si adorables et si adorées. – Mais, par-dessus tout, elle avait de l'ambition – elle ne voulait pas d'amant, elle voulait un mari et c'était sur Jules Daguet qu'elle avait jeté les yeux : oui, sur ce jeune homme maladif, presque bossu et qui portait des lunettes vertes ! Jules était riche et laid, elle était pauvre et séduisante, cela pouvait s'arranger sans aucun doute. – Mais, en fille adroite, elle s'y prit de loin et tout en s'impatronisant peu à peu dans la

maison Daguet, elle sut si bien jouer son rôle, que personne, pas même Jules, ne se douta des plans que la jeune Mexicaine roulait dans sa tête. – Elle se contentait d'être la fidèle et infatigable *accompagnatrice* de Jules, qui l'aimait beaucoup, mais comme il aurait aimé un camarade. Leurs rapports étaient artistiques, et leurs conversations particulières, car ils étaient fort souvent seuls ensemble, tellement madame Daguet avait confiance en son fils. Au surplus, leurs entretiens ne roulaient que sur la musique.

Ainsi Jules montait, sa boîte à violon sous le bras, chez madame Duchêne comme il fût allé chez un ami ; – souvent la mère était sortie, mais la porte lui était toujours ouverte.

– Bonjour, Sophie – disait-il en entrant. – Eh ! bien, cette sonate – répétons-nous ?

Il avait un peu du sans-façon de son père, dans ses manières d'agir !

Et il posait son chapeau n'importe où – débouclait sa boite à violon et *sciait du bois* pendant une heure ou deux.

Mais s'il n'aimait pas d'amour Sophie Duchêne, elle lui était chère à un autre titre, et il aurait été tout désorienté, s'il ne l'avait plus eue sous la main. Sophie s'était rendue indispensable au jeune dévot ; c'était un grand pas de fait, et elle s'en tenait là pour le moment.

Une autre habituée des soirées de la famille Daguet était Éméla – jeune fille à moitié poitrinaire, cousine de Jules, personnage assez nul, mais dont la bonté, la douceur faisaient excuser l'insignifiance. – Elle n'avait aucun talent *de société*. Elle jouissait tranquillement de ceux des autres dans son coin et écoutait avec ravissement les quatuors organisés par Jules, ou les romances chantées par lui, par Sophie et par Roger, qui avait des succès fous dans la chansonnette comique.

Mais sous cette enveloppe frôle et délicate, un médecin habile eût pu découvrir une riche constitution qui n'attendait qu'une crise favorable pour se développer et s'épanouir. Combien en avons-nous vu de ces jeunes filles, pâles, étiolées, à quinze et seize ans, dont tout le monde disait : – Pauvre enfant ! gare à la chute des feuilles ! – Puis, après les avoir perdues de vue pendant dix ans, nous étions fort surpris de rencontrer un beau jour une femme vigoureuse, suivie de deux ou trois anges bouffis, qui nous disait d'une voix ferme et sonore : – Eh bien ! l'on ne reconnaît donc pas ses amis ?

Son père, Hilarion-Martial Tillet, cousin germain de madame Daguet, avait tenu autrefois un bureau de loterie, et les quelques mille francs d'économies qu'il y avait faites, joints à sa pension militaire et à sa croix, lui permettaient de vivre heureux avec sa fille qu'il aimait beaucoup et qui avait le plus grand soin de lui. Peu parleur de sa nature, Hilarion-Martial Tillet jouait parfaitement à tous les jeux. – Et lorsqu'il était commodément assis à une table de reversis ou de boston, sa tabatière ronde et plate à côté de lui sur la table de jeu, et son large mouchoir à carreaux sur ses genoux, il se considérait comme l'être le plus heureux de la terre. Poli et obligeant, il était l'ami de tout le monde et lorsqu'on le consultait sur un objet quelconque, il saisissait sa tabatière, faisait passer le couvercle par-dessous la boîte, prenait entre le pouce et l'index une énorme pincée de tabac et répondait invariablement ces mots : – Mon Dieu ! moi, je ne vois qu'une chose !

Il absorbait sa prise, replaçait le couvercle sur la tabatière et tout était dit. Jamais personne n'a pu savoir ou deviner *quelle chose* voyait Hilarion !

Tel était le noyau de la société Daguet. Ceux-là étaient les amis, les fidèles ! Le reste se composait d'indifférents et nous n'en parlerons pas. Tout était donc d'une simplicité extrême dans cette famille ; à part les cancans du petit père Daguet, rien ne venait troubler la sérénité monotone de la maison, type de presque toutes les maisons bourgeoises de la province. Nous avons vu qu'aucune intrigue ne se fomentait dans le sein de cette petite réunion d'intimes. Les projets de la Mexicaine dormaient dans son cœur et elle savait garder son secret. L'ami Gabriel dansait, polkait comme un Hongrois, mais avait le cœur parfaitement libre. Il était aimable, mais il n'était pas aimant ; son heure n'était pas encore venue. Roger ne pensait qu'au théâtre, et à la charmante ingénuité, qui allait bientôt quitter la ville, – Jules ne pensait qu'à son violon et Hilarion ne pensait à rien du tout. Dans un coin, mesdames Daguet et Duchène causaient scapulaires et jubilé.

Un jour, à deux heures de l'après-midi, l'omnibus du chemin de fer s'arrêta devant la porte de M. Daguet. Madame Daguet, M. Daguet et Claire descendirent précipitamment et mademoiselle Houlot fut reçue à bras ouverts par la famille, en en exceptant Jules qui exécutait les variations du Carnaval de Venise chez la Mexicaine. Un peu fatiguée du voyage, mademoiselle Houlot, après avoir fait déposer ses deux petites malles dans la jolie chambre bleue qu'on lui destinait et qui était voisine de celle de

Claire, demanda la permission de se reposer un peu.

– À votre aise, chère demoiselle ! – Il est deux heures ; – si vous le voulez bien, Claire viendra vous réveiller à six, nous souperons et nous irons ensuite remercier Dieu et la sainte Vierge qui vous ont fait arriver à Limoges sans encombre.

Et après une embrassade générale, lorsque l'aimable Claire se fut assurée que sa *bonne amie*, c'était le titre qu'elle lui décernait, ne manquait de rien, mademoiselle Houlot fut laissée seule dans sa chambre. Ce n'était point pour dormir qu'elle avait désiré quelques heures de solitude, c'était pour pleurer tout à son aise ! Le cœur lui débordait. – La vue de cette jeune fille entourée de ses parents, la joie et le bien-être qui semblaient régner dans cette famille, lui faisaient faire un triste retour sur sa position à elle. Elle ne pouvait retenir ses larmes en pensant à sa mère. Le chagrin, joint à une certaine agitation causée par le voyage assez fatigant de Paris à Limoges, lui occasionna une espèce de crise nerveuse. Elle ne pleurait plus, elle sanglotait et elle fut obligée de se cacher la tête dans son oreiller de crainte que ses sanglots ce fussent entendus dans la chambre voisine. Peu à peu la crise se dissipa ; elle avait beaucoup pleuré, elle se sentit soulagée… Elle baigna dans l'eau fraîche ses beaux yeux rougis, et, choisissant une grande feuille de papier, elle écrivit une longue lettre à sa mère pour lui annoncer son arrivée. Cette lettre était un chef-d'œuvre de tendresse, de consolation et d'encouragement. – Elle n'avait pas encore pu juger les Daguet, mais l'affabilité de la réception lui faisait augurer des jours heureux dans cette maison. Sa lettre achevée, elle mit sa petite garde-robe en ordre dans les tiroirs d'une superbe commode et sur les rayons d'une jolie armoire à glace. Puis elle fit une toilette très simple, mais pleine de goût, et lorsque six heures sonnèrent, elle était prête pour la véritable présentation. Claire frappa discrètement à la porte et sur le mot entrez ! elle s'élança dans la chambre, un beau bouquet à la main.

– Ma bonne amie, dit-elle, en embrassant Mlle Houlot : voici vos étrennes fleuries… Laissez-moi les arranger dans ce vase ;… seulement le soir, il faudra les mettre sur le balcon parce que c'est très mauvais la nuit… cela donne la migraine... Laissez-moi vous regarder ! Oh ! que vous êtes jolie, ma bonne amie ! Vous serez heureuse avec nous ! – D'abord, je ferai tout mon possible pour vous contenter : – j'ai peut-être la tête un peu dure, mais j'ai de la bonne volonté… Est-ce bien difficile l'anglais ? – c'est surtout cela que maman veut que j'apprenne. – Vous verrez *mon grand frère,* c'est un savant et il a des lunettes vertes, – mais venez, le dîner

nous attend.

Et, prenant mademoiselle Houlot par la main, la charmante enfant entraîna l'institutrice dans le salon où plusieurs personnes étaient déjà réunies, Monsieur et madame Daguet étaient bien aises de mettre un peu de solennité à l'installation de leur institutrice, vanité bien pardonnable du reste à des provinciaux… Mademoiselle Houlot eût préféré dîner en famille ; mais elle n'était plus maîtresse de disposer de sa volonté, elle appartenait aux Daguet et il fallait désormais se résigner à n'être plus *soi* que dans les moments de solitude !

Il y avait donc grand dîner chez Daguet. En deux heures, il avait fait prévenir tout son monde, et, comme il n'y avait point de cérémonie entre les intimes, et que d'ailleurs le petit père Daguet avait horreur de tous les *salamalecs*, – un mot à lui ! – personne ne trouva extraordinaire cette invitation à brûle-pourpoint. Jules avait été lui-même prévenir Gabriel et Roger et avait amené mesdames Duchène. Hilarion Martial-Tillet et Éméla étaient les commensaux ordinaires de la maison. Tout le monde fut exact, excepté Gabriel qui arriva dix minutes en retard et fut grondé par madame Daguet à qui il présenta humblement ses excuses, en disant qu'il était un grand coupable et qu'il s'en repentirait plus tard.

Le fait est que Gabriel n'avait pas sa montre ce jour-là. À la suite d'une discussion pécuniaire, il avait pour la deuxième fois engagé le bijou.

Le père Daguet, qui avait l'œil à tout, lui dit malicieusement :

– Ça ne m'étonne pas si le gaillard est en retard, il n'a pas sa montre. – Pourquoi n'avez-vous pas votre montre, Gabriel ? ajouta-t-il d'un son de voix lugubre.

– Je ne la porterai pas de quelques jours, – elle retarde !

– Ah ! elle retarde, et de combien ?

– Monsieur, la chaîne et la montre retardent en ce moment de cent vingt-cinq francs !

Un éclat de rire accueillit cette saillie, dite avec le sang-froid imperturbable qui n'abandonnait jamais Gabriel.

La présentation de mademoiselle Houlot avait été faite. Celle-ci modeste, sans embarras, était parfaitement sortie de ce pas difficile… elle avait eu pour chacun de bonnes paroles… avait

accepté la demande faite par Claire d'admettre Éméla dans les leçons d'anglais, et, après de nouvelles embrassades, – on embrasse énormément à Limoges, – la glace fut rompue.

À table la conversation devint bientôt générale. – Une seule personne mangeait peu et contre son habitude parlait encore moins. – C'était mademoiselle Sophie Duchêne. Elle semblait rêveuse et considérait souvent à la dérobée mademoiselle Houlot, qui causait avec Jules placé à côté d'elle et qui semblait prendre un plaisir extrême à la conversation. – Elle remarquait que les yeux du jeune Daguet avaient, derrière ses lunettes vertes, un éclat et une vivacité qu'elle ne leur avait jamais vus, et elle se sentait inquiète, troublée. – La Mexicaine était jalouse ! Il y a dans le cœur des femmes de certains instincts qui les trompent rarement : du premier coup d'œil, Sophie avait deviné que cette nouvelle venue allait prendre une place importante dans la vie de Jules, – et qu'elle allait peut-être, en une seule soirée, perdre le fruit de deux années de patience et de dissimulation.

XXI

Tentations.

Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme !

(Tartufe).

L'arrivée de mademoiselle Houlot ne changea en rien les habitudes de la maison Daguet ; seulement les quatuors étaient devenus des quintettes, car Jules avait prié mademoiselle Houlot de vouloir bien tenir le piano à quatre mains avec la Mexicaine. L'institutrice se prêta complaisamment à ce désir du fils de la maison, et les concertos, les symphonies, les sonates et les pastorales allèrent leur train *crescendo*. La passion musicale prenait chaque jour de nouvelles forces dans le cœur du jeune Daguet. Toute la ville parlait de ces merveilleux concerts et c'était à qui inviterait la famille Daguet à ses soirées. Ces jours-là, Jules était comme un fou. Dès cinq heures du matin, il réveillait toute la maison aux accords de son violon. – À huit heures, il demandait une petite répétition à X…, à dix heures, il cassait une croûte, avalait un verre de vin, et courait chez la Mexicaine pour faire une seconde répétition. – À midi, il arrivait chez la personne qui donnait la soirée. – Il s'emparait du salon, et, un mètre à la main, il calculait la place que devait occuper son orchestre : – tant pour le piano, tant pour le violoncelle, tant pour les deux violons. – Il tourmentait les domestiques pour leur faire placer convenablement les fauteuils, les chaises et les banquettes destinés aux spectateurs.

Bref, il mettait tout sens dessus dessous, dans la bienheureuse maison où le soir il devait verser des flots d'harmonie. Tout en nage, il courait chez ses complices en concerts, et, suivi d'un commissionnaire et d'une voiture à bras, il faisait *charger* le violoncelle, les violons, les pupitres et les tabourets à pivot qu'il avait fait faire exprès pour sa musique de chambre. Si la maison où devait avoir lieu la solennité n'avait pas de piano, il y faisait transporter le sien. – Puis, après avoir convenablement tout disposé, quand le piano était placé, les pupitres calés, et les bougies éméchées… quand il avait arrangé les cahiers de musique dans l'ordre voulu, disposé les tabourets et préparé quelques morceaux de colophane de rechange, il revenait dîner à la maison, mais dîner fort légèrement ; puis il procédait à sa toilette

invariablement composée d'un habit noir à queue de morue, d'un pantalon à sous-pieds, d'escarpins découverts ornés d'une rosette, d'une cravate blanche et d'une chemise à jabot, avec bouts de manchettes plissées. – Une fois qu'il était prêt, il fallait que toute la maison fût sous les armes. – Il grondait sa sœur qui commençait seulement à s'occuper de sa coquette coiffure ! Il pressait sa mère qui n'en allait que plus lentement, suivant l'habitude des gens méthodiques qui perdent la tête, sitôt qu'on vient déranger leurs habitudes lentes et circonspectes. Quant à mademoiselle Houlot, elle était toujours prête la première, et Jules lui en savait un gré infini. Arrivaient alors le cousin Hilarion et la délicate Éméla. – Cette dernière aidait sa cousine. – Hilarion prenait un journal. Le père Daguet, enveloppé dans une robe de chambre puce, dormait déjà au coin de son feu, car il allait peu dans le monde, et Jules se promenait de long en large, pestant et maugréant contre la lenteur des femmes. L'aiguille marchait toujours, et ni sa mère, ni sa sœur ne faisaient mine de se hâter !

– C'est déplorable ! nous allons arriver trop tard, et encore il nous faut prendre les dames Duchêne en passant ! – C'est déplorable, c'est déplorable !

Et il se laissait tomber sur une chaise, sur le dos de laquelle il essayait avec ses doigts, des *démanchements* inconnus jusqu'alors.

– Si cela doit durer – je pars devant, avec mademoiselle Houlot et Hilarion. Qu'en pensez-vous, Hilarion… ?

– Mon Dieu, moi… je ne vois qu'une chose !

Et l'ex-buraliste exhibait sa large tabatière et s'administrait un dé de tabac.

Enfin tout le monde était prêt. – Jules ouvrait la marche ; Hilarion donnait le bras à sa cousine ; Claire et mademoiselle Houlot, bras-dessus, bras-dessous, suivaient la caravane en caquetant de choses et d'autres. Mademoiselle Houlot avait pris en grande affection la charmante enfant qui lui était confiée ; ses beaux projets de tenir son élève à distance s'étaient évanouis devant cette nature primesautière, toute d'affection et de câlinerie. Ce n'étaient plus l'institutrice et son élève, – c'étaient la sœur aînée et la sœur cadette. – Éméla tenait l'autre bras de mademoiselle Houlot, et, sans dire un mot, écoutait le charmant babillage des deux *bonnes amies* qu'elle aimait, elle aussi, de tout son cœur. Elle n'était point froissée de ce que l'on ne la mêlât pas à la conversation. Elle se disait que, probablement, elle n'avait pas

assez d’esprit pour entrer en lutte avec ses deux compagnes et elle se contentait du lot qui lui échoyait, tout modeste qu’il fût. Cette mièvre créature n’était pas plus développée au moral qu’au physique, mais elle faisait preuve d’un grand jugement en ne se mêlant pas la plupart du temps, aux causeries et aux divertissements de ses jeunes amies. Nous avons au bout de la plume une phrase qui pourrait, à notre sens, donner une idée du caractère de cette enfant, et prouver qu’elle ne manquait pas de tact. Voici cette phrase que bien des lecteurs prendront, sans doute, pour une *Lapalissade ;* mais qui cependant, toute biscornue qu’elle soit, nous semble avoir sa raison d’être :

« Il faut avoir énormément d’esprit pour savoir que l’on n’est qu’une bête ! »

Tout alla bien pendant six mois. Claire, faisait des progrès rapides. Madame Daguet était enchantée, et le père Daguet enrageait de ne pouvoir placer un de ces mots caustiques qu’il chérissait, à propos de la jeune institutrice ; mademoiselle Houlot était invulnérable. D’une humeur toujours égale, d’une complaisance sans bornes, comme sans servilité, tout le monde l’*adorait,* c’est le mot ! – Ainsi se trouvait-elle, sinon heureuse (pouvait-elle être heureuse sans sa mère), du moins calme et tranquille. Tous les mois elle envoyait cent francs à madame Houlot, et quand elle jetait dans la boîte la lettre qui contenait le précieux mandat, elle sentait passer dans son cœur comme un rayon de soleil. Si une larme furtive perlait le long de ses cils adorables, c’était une larme d’amour et de reconnaissance envers le Dieu bon qui lui permettait d’assurer l’existence de ce qu’elle avait de plus cher au monde.

Cependant un grand changement s’opérait dans la personne d’un des membres de cette famille. Jules subissait une transformation. La vue de mademoiselle Houlot avait fait naître dans ce cœur, si *innocent* jusque-là, des sensations dont il s’était effrayé tout d’abord. Peu à peu, il se familiarisa avec de certaines pensées, qui, quelque temps auparavant, lui eussent paru des crimes. Il devint inexact aux offices, au grand scandale de sa mère. Il ne sortait plus de la maison et ne rendait plus de visite à la Mexicaine, qui sentait et devinait trop bien les motifs de cet abandon. Il jetait parfois, à la dérobée, des regards étranges sur l’institutrice, et, quand ils faisaient de la musique ensemble, ses lunettes vertes tremblaient comme agitées par un mouvement convulsif. Il ne voyait pas les notes et estropiait tous les passages.

– Qu’avez-vous donc ? lui disait mademoiselle Houlot.

– Rien… un peu mal à la tête !

Et il s’enfuyait dans sa chambre, où il restait seul, sans lire, sans écrire, nous n’osons pas dire sans penser, des heures entières. Peu à peu sa taille se voûta davantage, son nez bourgeonna comme sous l’influence des liqueurs fortes… Ses mains tremblaient et ses jambes déjà si maigres n’étaient plus que des ombres ; – ses yeux se cernaient et ses lèvres remuaient comme s’il eût parlé, quoiqu’aucun son ne se produisît. – Personne ne s’apercevait de rien, sinon la Mexicaine qui, fort instruite pour son âge, devinait le motif de ce dépérissement anormal. – Quelquefois, il sortait à la brune et, avisant un commissionnaire qu’il ne connaissait pas, il lui donnait un carré de papier où était écrit le nom d’un ouvrage qu’il n’osait acheter lui-même et que le commissionnaire lui apportait dans le coin obscur où il l’attendait. Alors, cachant avec soin le livre sous un gros paletot qui le couvrait, il rentrait sans rien dire à personne, se blottissait dans son lit, et dévorait l’ouvrage dont il venait de faire l’acquisition. – Il se fit ainsi une bibliothèque soigneusement renfermée dans une malle dont la clef ne le quittait jamais. Faublas, Piron, Parny, etc., etc. ; il avait amassé une collection complète. Mais cela ne suffisait pas à sa mortelle curiosité.

Il aimait… Il aimait d’un amour insensé, hideux et tout matériel, la charmante mademoiselle Houlot. – Ce bossu, cet être laid, rabougri, malsain et dont les paupières rouges trahissaient les nuits passées dans des rêves étranges ; il aimait… mais non de cet amour pur qui fait pardonner bien des fautes et qui trouve son excuse en lui-même. – Il aimait comme aiment les satyres, – comme Claude Frollo aimait la Esméralda !

Lui, jusqu’alors si craintif, lui qui se sauvait de la porte d’un bal où il y avait des *mauvaises femmes*… il osa prendre des leçons de débauche !

Et quand il se crut assez instruit, il se résolut à commettre le crime le plus épouvantable qui existe sur terre ; il s’était fait froidement ce raisonnement :

« – Je suis laid, elle est belle ! Jamais elle ne voudra de moi… Lui faire la cour, cela ne m’avancerait à rien… Eh ! bien, je l’aime, je la veux et elle sera à moi… Une fois ma maîtresse, elle se taira : elle aura peur du scandale… Je lui promettrai le mariage... Je l’épouserai… Mais je la veux… Je la veux !…

Et, en proie à une fureur horrible, il se roulait sur son lit en poussant des rugissements de bête féroce.

Une nuit, tout dormait. Deux heures venaient de sonnera Saint-Martial… La pluie tombait à flots… le tonnerre retentissait d'instant en instant, et une atmosphère lourde et sulfureuse pesait sur la ville de Limoges. Alors, se levant de son lit comme un voleur qui va briser un secrétaire, comme un assassin qui va frapper une victime… Jules vêtu seulement d'un pantalon, pieds nus, armé d'une lanterne sourde, sortit à pas de loup et se dirigea vers la chambre bleue occupée par mademoiselle Houlot. Il s'arrêta, haletant, devant la porte de sa sœur et écouta attentivement. – Rien ! – Elle dormait ! – Arrivé à la porte de l'institutrice, il s'arrêta encore… Son cœur battait violemment et semblait prêt à briser les parois de sa poitrine. – Il essuya avec sa manche, les gouttes de sueur froide qui ruisselaient sur son front brûlant, et, d'une main frémissante, il commença à mettre la clef qu'il avait fait faire le matin, dans la serrure. – Il tourna doucement, doucement, et le pêne cédant à la pression s'écarta sans bruit de la gâche. – Alors, il passa son corps difforme par la porte entrebâillée et il écouta. Il n'entendit que la respiration douce et régulièrement cadencée de la jeune institutrice, dont la bouche entrouverte laissait échapper ces mots : ma mère !

– Ta mère ne te protégera pas cette nuit ! murmura le petit bossu…

Il se précipita dans la chambre.

Jetons un voile sur cette scène effroyable… et hâtons-nous d'ajouter, qu'aux cris réitérés de la jeune fille, tout le monde accourut bientôt dans sa chambre… Jules, hideux de colère et de rage, en voyant sa tentative échouer, avait bondi dans une encoignure, lorsqu'il avait entendu du bruit. – Mademoiselle Houlot était en proie à une attaque de nerfs ! – Le père Daguet restait hébété et la bonne madame Daguet tomba sur ses deux genoux, et, dans sa douleur insensée, sans se rendre un compte exact de ce qu'elle faisait, se mit à chanter le *De profundis* !… Seule, la petite Claire rendait des soins à *sa bonne amie*…

Quand mademoiselle Houlot revint à elle, Jules et son père avaient disparu… Madame Daguet lui faisait respirer du vinaigre… et Claire lui tapait doucement dans les mains.

– C'est un accès de folie, dit madame Dagnet, mon *innocent* est incapable…

– Je ne sais ce que c'est, madame, mais je partirai demain.

Claire fondit en larmes ; madame Daguet se remit à genoux et récita, pour son malheureux fils, – les sept psaumes de la pénitence.

Mademoiselle Houlot tint parole et partit, sans avoir revu Jules, qui s'était enfermé dans sa chambre. Elle reprit le chemin de fer de Paris, après avoir serré Claire et madame Daguet sur son cœur.

– Soyez tranquilles – je serai discrète.

Ce fut son dernier mot.

Madame Houlot, en voyant revenir inopinément sa fille, devina qu'un nouveau malheur allait encore augmenter la somme de leurs infortunes.

L'institutrice lui raconta tout et sa mère lui dit :

– Tu as bien agi ! Oh ! le vilain homme ! Mais que faire maintenant ?

– Tout n'est pas désespéré… Il nous reste madame de Vinzelles.

– Mais tu te rappelles ce que le bon M. Baratte nous en a dit. – Prends garde, ma fille !

– Ne crains rien, ma mère. Je serai forte. Et puis ton amour sera toujours là, devant mes yeux, et me soutiendra dans les épreuves qu'il plaira à Dieu de me réserver encore.

– Va donc chez madame de Vinzelles ! dit la mère en soupirant.

FIN DU PIÈGE AUX MARIS.

Ce livre numérique :

a été édité par:

l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en mai 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Francis R., Maximilien

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après une édition, s. d. (1867), d'Alexandre Cadot, éditeur à Paris, intitulée *Le Piège aux maris,* auteure *Mme Urbain Rattazzi (Marie de Solms)*. L'illustration de 1ère page est tirée de Wikimedia et représente un tableau d'Henri de Toulouse-Lautrec intitulé « Deux femmes dansant au Moulin-Rouge. », huile sur carton, 1892, se trouvant à la Národni Galerie v Praze (Galerie Nationale de Prague)

– Remerciements :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.